



GATINEAU



BIBLIO-  
THEQUE  
DE LA VILLE DE  
MONTREAL

MONTREAL  
CITY  
LIBRARY

916.2  
L

665834











Digitized by the Internet Archive  
in 2024







# ÉGYPTE

"PETITE PLANÈTE"



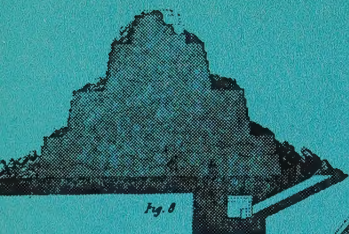


Fig. 8

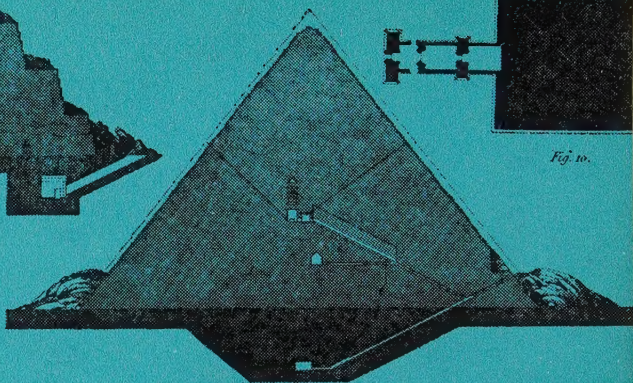


Fig. 9

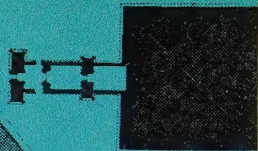


Fig. 10



Fig. 11



Fig. 12

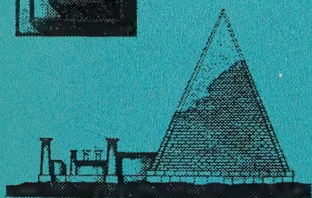


Fig. 13



Fig. 14



Fig. 15



Fig. 16

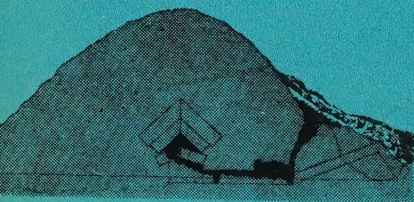


Fig. 17



Fig. 18



Fig. 19

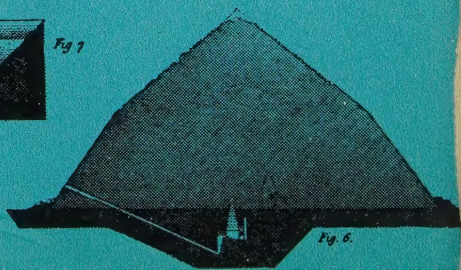


Fig. 20





# ÉGYPTE

- 5** Soixante siècles vous contemplent...
- 25** La révolution du fils du facteur
- 53** Un voyage très bien porté
- 71** La cité magique
- 103** Pierres des hommes
- 131** Des fellahs, des villages et de l'eau
- 151** Au pays des femmes sans hommes
- 171** Des images et de la laine
- 187** *Petites références*



# EGYPTE

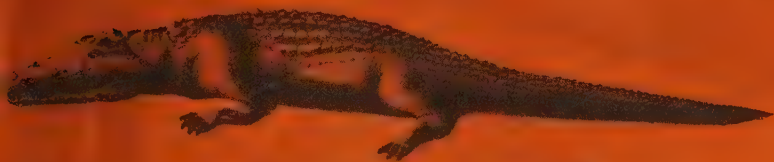
PAR SIMONNE LACOUTURE





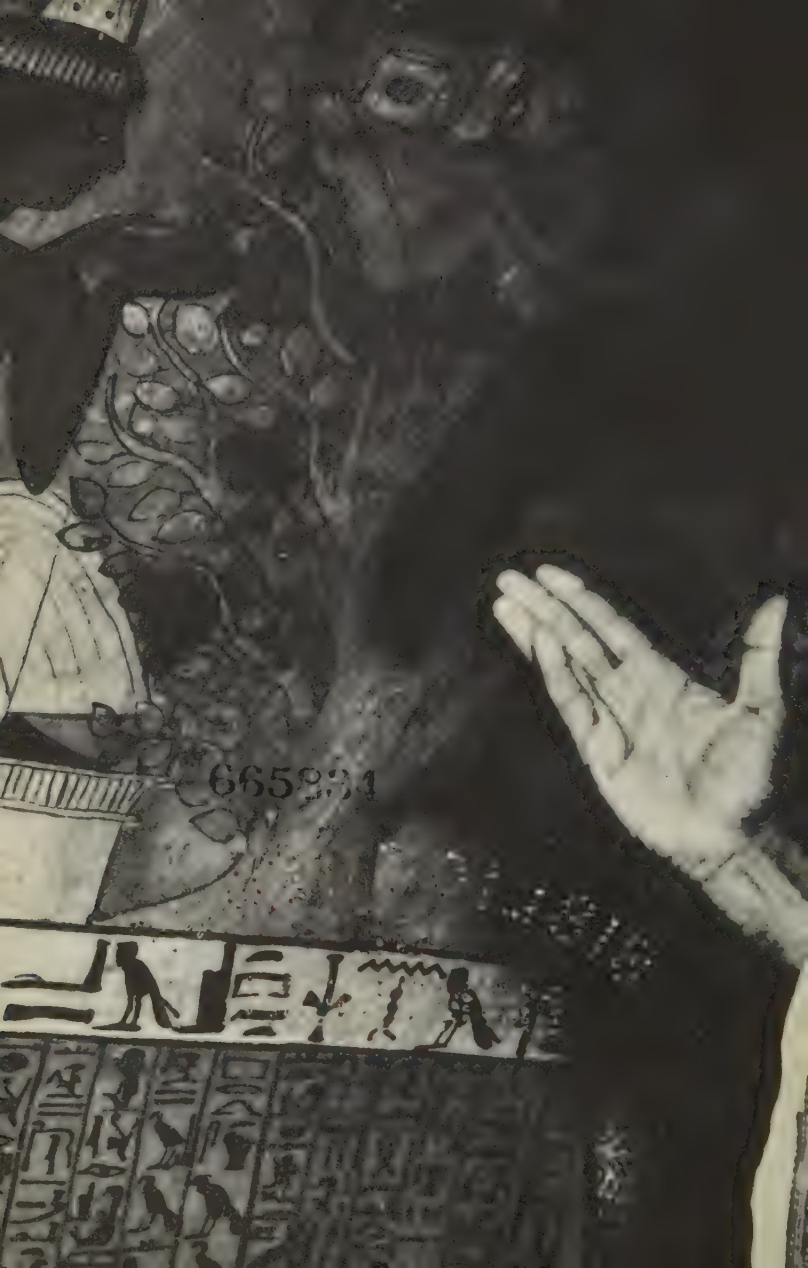
THE FETE AT THE CRYSTAL PALACE IN HONOUR OF M. DE LESSEPS

GA



*CROCODILE DU NIL, de douze Pieds de longueur*





665934

# Soixante siècles vous contemplent...



Les Égyptiens ont inventé l'agriculture, l'architecture, l'art du gouvernement et probablement le monothéisme.

Pendant trois mille ans, le monde a pris ses sources aux sources du Nil. Alors cette vallée fut la mère des arts, des armes et des lois. De toutes parts, sages et curieux, sorciers noirs et journalistes grecs, gouvernants et artistes venaient chercher au creux de cette vallée magique les leçons des prêtres et des bâtisseurs, l'initiation aux rites isiaques et osiriaques, les méthodes d'irrigation, les techniques monumentales, les principes de la raison. Toutes les civilisations du soleil sortent de cette matrice. De ces berges noirâtres, patiemment déposées à travers le désert nord-africain par un fleuve mi-éthiopien, mi-ougandais, un peuple singulier, au faciès large mais non pas nègre, au teint de cuivre, trapu, un peu lent, un peuple irréductible à aucun autre et qui paraît être né des amours du vieux Nil et des sables, a éclos avant tous les autres. Avant tous les autres, il a écrit et obéi, prié et bâti. On dirait d'une « Vie antérieure » de l'humanité, d'une erreur épique : ces gens-là se seraient-ils trompés de millénaire ?



## Soixante siècles vous contemplent...

L'« erreur » sublime dure trois mille ans : et brusquement, à l'aube de l'ère chrétienne, voici que ce peuple fondateur, dix fois conquis déjà, mais dix fois vainqueur de ses vainqueurs, s'effondre. Cette civilisation éminemment religieuse ne saurait coexister avec la religion totale qui vient de surgir. L'hellénisme avait su épouser le pharaonisme, et ces noces tardives avaient enfanté l'aimable empire des Ptolémées. Le christianisme n'a connu en Égypte qu'une efflorescence douloureuse, inquiète, retranchée – mais de cette angoisse est né un art d'une incomparable sensibilité et d'une saisissante originalité. L'invasion arabo-musulmane achève de détacher la barque égyptienne du môle pharaonique. Du monde architectural, rationnel, matérialiste et esthète qu'elle avait fondé, et dont elle avait donné le modèle à la Grèce, et à Rome, l'Égypte passe dans un autre univers, enturbanné, imaginaire, discontinu. Ce peuple de l'Orient africain, après avoir offert son visage à l'Occident, sa pierre, sa charrue, sa technique, se laisse ressaisir par l'Orient.

Tout, dès lors, relève de la fantaisie souvent cruelle du conteur arabe. On voit se succéder sur le trône esclaves circassiens et eunuques nègres, grands capitaines et fous déclarés – une femme aussi. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Égypte touche le fond du gouffre. Colonie turque depuis près de trois siècles, ruinée par l'incurie de la Porte et la féodalité militaire des Mamelouks, l'Égypte n'est même plus l'ombre de l'Égypte. L'état d'abaissement où elle est tombée est tel que la foudre même – Bonaparte – ne trouble guère son sommeil. Il faudra la cravache de Mohammed Ali, aventurier albanais promu par son seul génie pacha d'Égypte, pour agiter et ranimer le géant endormi, dans le même temps que Champollion offrait au monde moderne la clé du tombeau des empires morts.

L'histoire de l'Égypte naît avec le coup de pioche d'un souverain que les égyptologues ont baptisé le « roi Scorpion » – comme l'histoire de Rome naît sous le soc de la charrue de Romulus. Une image du « Scorpion » nous est en effet transmise, qui trace dans le limon du Nil un canal. Il est



## Soixante siècles vous contemplent...

permis de voir, en ce geste éminemment créateur, l'acte de naissance de cette nation-fleuve. L'autre image du roi Scorpion qui nous est restée le représente combattant les gens du Delta. Episode ultime de la guerre d'unification entre sudistes et nordistes, qui s'achève, vers l'an 3200 avant Jésus-Christ, par la formation de l'Égypte, ce monstre de stabilité coulé désormais pendant cinq mille ans dans le moule, dans le sarcophage de la Vallée – de Rosette et Damiette, au nord, à la deuxième ou à la troisième cataracte du Nil, au sud.

C'est le fils du Scorpion, Narmer – peut-être légendaire « Menès, premier roi d'Égypte » – qui porte le premier les insignes de « roi du Nord et du Sud ». Avec lui naît la première dynastie, mère de trente autres qui se succéderont pendant trente siècles. Des quinze rois dont les règnes composent les deux premières dynasties, on sait bien peu de chose. Sinon qu'ils codifièrent l'écriture, véritable ciment du monde égyptien, organisèrent la théocratie pharaonique et choisirent enfin Memphis, à la pointe sud du Delta, pour capitale.

Tout était prêt pour le prodigieux épanouissement des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> dynasties qui sont, de 2750 à 2500 avant J.-C. environ, l'âge d'or de l'Égypte. Alors jaillissent du sol de Memphis-Saqqarah une forêt de pyramides : celles à degrés du fondateur de la III<sup>e</sup> dynastie, le roi Zozer, dont l'architecte Imhotep, plus tard divinisé, peut être considéré comme l'inventeur de l'architecture et le premier grand esprit de l'histoire humaine ; celles de Saneft, de Neferka, d'Ounas. Avec le roi Snefrou s'ouvre la IV<sup>e</sup> dynastie, et ce grand roi bâtit deux pyramides un peu plus au sud, l'une à Dahchour, l'autre à Meidoum. Ses successeurs – qui ne le sait ? – choisirent une plaine située un peu plus au nord pour y édifier leurs tombeaux : c'est à Gizeh que se dressent les pyramides de Chéops (ou Khoufou), Chephren et Mykérinos. Triomphe des bâtisseurs ; mais triomphe aussi des sculpteurs, qui nous ont laissé cent chefs-d'œuvre, du « scribe » accroupi au « cheikh el balad » : jamais peut-être, depuis près de cinq mille ans, cet art ne retrouvera l'admirable simplicité, la vigueur profonde, le noble réalisme qui sont le propre de ces modeleurs et de ces tailleurs de bois ou de granit. Les salles



## Soixante siècles vous contemplent...

de sculpture de l'Ancien Empire du musée du Caire n'ont pas de rivales.

Si peu que l'on sache de ces rois qui posèrent sur leurs poitrines mortes des montagnes de pierre, comme pour mieux se dérober au regard de l'histoire, on est en droit d'admirer le sublime ordonnancement de ces monarchies théocratiques, où, sous l'égide du Pharaon-Dieu, l'eau et la terre, l'homme et le feu, la feuille et l'animal coopéraient harmonieusement à l'accomplissement de la volonté d'Amon, de Ptah et d'Osiris, en un vitalisme panthéiste. Ni esprit, ni matière : la vie, totale, obéie et conduite à la fois. Certes, Pharaon est un tyran absolu, qui possède aussi bien l'homme que la terre, qui distribue l'eau, source de vie : mais il faut définitivement écarter la légende des despotes odieux courbant leur peuple sous le fouet pour élever leurs monstrueux mausolées, et dont la foule exaspérée aurait violé et dispersé les restes funéraires.

Le culte de ces rois, bien au contraire, se prolonge fort avant dans l'histoire égyptienne, et les sujets de Chéops et de ses successeurs eurent motif à se féliciter d'une politique extérieure fort sage, où la guerre n'eut pratiquement pas de part – en un temps où toutes les conquêtes étaient permises au plus puissant empire de la terre. Ce pacifisme sera la règle d'or de l'Égypte antique – que violeront seuls, au Nouvel Empire, les souverains aventureux de la XVIII<sup>e</sup> et de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Pour peu que l'on compare ces monarchies pharaoniques que l'on qualifierait, en langage moderne, de paternalistes, pacifiques et productivistes, aux empires assyriens et perses dont l'histoire n'est qu'un tissu de cruautés, de conquêtes et de violences, on admire que tant de sagesse ait suivi tant de pouvoir.

Comment s'effondra cet empire de granit ? La V<sup>e</sup> dynastie, tout entière vouée au culte du dieu-soleil (les noms de tous les souverains portent le suffixe « Ra ») avait maintenu la formidable unité de la quatrième. Mais, au cours de la VI<sup>e</sup> dynastie, plusieurs éléments de dissociation intervinrent, qui provoquèrent la décadence et la dislocation de l'empire de Chéops : affaiblissement de l'autorité royale due au grand

## Soixante siècles vous contemplent...

âge du pharaon Pepi II, mort à cent ans, turbulence d'une féodalité progressivement créée par suite de dotations royales aux serviteurs éminents de la couronne, incursions de plus en plus audacieuses de Bédouins venus d'Orient et aussi de Libye. Le résultat fut ce que certains textes anciens appellent la « révolution sociale », que l'on peut localiser vers l'an 2300 avant J.-C. De quelle nature fut ce bouleversement ? On sait seulement qu'il y eut des troubles, une sorte de « jacquerie » peut-être, que le pays fut ravagé par les luttes internes, et ruiné. Il lui fallut trois siècles pour se relever, trois siècles au cours desquels se succédèrent ou s'entre-croisèrent quatre dynasties et plus de cent pharaons.

La renaissance vint sous la XI<sup>e</sup> dynastie. Parti de Thèbes, le prince Mentouhotep conquiert le nord, vers l'an 2100, réunit le royaume, mais ne put encore le pacifier. Ceci fut l'œuvre d'Amenhemet, fondateur de la glorieuse XII<sup>e</sup> dynastie – dont le plus grand souverain, Sésostri III, conquiert la Nubie et « se donna de l'air » du côté de la Syrie. La grande originalité des souverains de cette dynastie, c'est d'avoir donné la première place à l'économie, d'avoir prospecté et exploité les mines d'or du désert oriental, et surtout d'avoir réalisé, dans le Fayoum, au sud-ouest du chapelet de pyramides de Memphis, une véritable « Tennessee valley » avant la lettre, le modèle de tous les grands travaux d'irrigation et de retenue d'eau que les Égyptiens ont entrepris depuis lors – et entreprennent encore... Mais une autre originalité de la XII<sup>e</sup> dynastie, et du Moyen Empire en général, c'est, hélas, que ses monuments ont presque entièrement disparu, notamment le célèbre « labyrinthe » qui passionna tant l'Antiquité, et dont les traces mêmes sont aujourd'hui effacées.

Deux autres remarques, à propos de cette haute époque de l'Égypte ancienne. Elle se caractérise par une sorte de codification, de limitation, voire d'affaiblissement du pouvoir royal : sous l'Ancien Empire, le Pharaon-Dieu, sommet de la pyramide fonctionnariste, était tout. Désormais, le souverain doit compter avec les grands feudataires. Le système théocratique absolu a fait place à un système féodal. (Nous



Thèbes - XII<sup>e</sup> dynastie

verrons que le Nouvel Empire reviendra, plus ou moins, au régime antérieur). Observons ensuite que le Moyen Empire, si pauvre en vestiges visibles, fut longtemps considéré comme l'époque classique de l'Égypte, comme les siècles d'or de la littérature égyptienne. C'est pour cela que les historiens et conteurs grecs attribuaient à un certain Sésostris (nom de plusieurs souverains de cette période) tous les exploits des pharaons, et en avaient fait un fabuleux précurseur d'Alexandre. Il avait, à les entendre, conquis l'Inde et l'Asie centrale.

Une nouvelle période de désagrégation, qui commence au XVIII<sup>e</sup> siècle, ouvre la voie à des envahisseurs étrangers, ces traditionnels Bédouins du nord-est qui, cette fois-ci mieux organisés, et s'en prenant à un état étendu et disloqué, s'emparèrent en peu de mois de toute l'Égypte. On les appelle les « Hyksos » (« Haka-Ksout » : chefs des pays étrangers), ou « rois pasteurs ». C'étaient des tribus sémites repoussées vers le sud par la grande invasion aryenne (Hittites, Kassites, Hourites) du II<sup>e</sup> millénaire. Ils dominèrent l'Égypte pendant deux ou trois siècles, y laissant un souvenir terrifiant. C'est cependant sous l'un des six rois pasteurs, vers 1600, que le prophète Joseph devint le vizir qui sut si bien résister aux tumultueux assauts de l'effervescente dame Putiphar et emmagasiner le grain destiné à pallier les disettes futures.

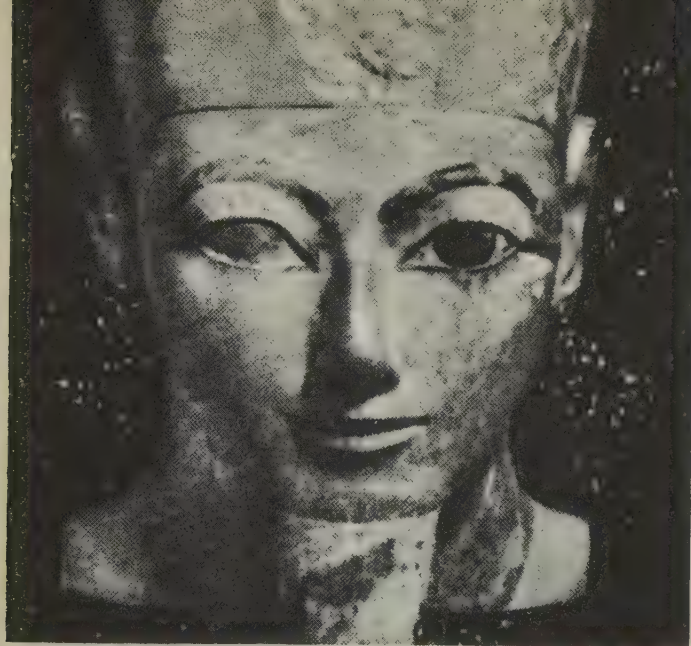
## Soixante siècles vous contemplent...

En fait, l'accession de Joseph l'Hébreu à de si hautes charges ne saurait étonner, quand on sait qu'il servit des maîtres sémites comme lui. Déjà, les bases d'un accord qui sera, plus tard, si difficile à réaliser...

Et l'Égypte ressuscita. C'est une fois de plus de Thèbes que vint la rédemption. Un prince hardi, Amosis, issu d'une lignée de seigneurs qui avaient réussi à maintenir une manière de souveraineté sur une province de Haute-Égypte, part à la conquête du Nord tenu par l'étranger, s'empare de la capitale que les Hyksos avaient fondée dans le delta, Avaris, et délivre tout le territoire. C'est ce rôle éminent de libérateur national qui permet à Amosis, d'abord d'imposer sa lignée qui constituera l'illustre XVIII<sup>e</sup> dynastie, ensuite de faire de Thèbes, berceau de la « reconquista », la capitale de l'Égypte pour dix siècles, enfin d'asseoir sur des bases indiscutables l'autorité royale qui retrouvera, grâce à lui, quelque chose de son caractère monolithique.

De 1580 à 1320, environ, c'est-à-dire au cours de la première partie du Nouvel Empire, l'Égypte va briller d'un éclat plus fragile certes que celui de l'Ancien Empire, mais plus lumineux encore. Elle verra en effet se succéder sur le trône de très remarquables souverains, dont trois au moins sont des êtres hors série, auxquels il convient de s'arrêter un instant. Touthmès III fut, beaucoup plus que Sésostris, le précurseur d'Alexandre : son fin visage mélancolique, au nez un peu long, n'est d'ailleurs pas sans faire penser à celui du Macédonien. Il conduisit, du fond du Soudan aux approches du Tigre, plus de dix campagnes victorieuses et à la fin de son règne éclatant, vers 1480, l'empire égyptien s'étendait fermement de la quatrième cataracte du Nil à l'Euphrate. Conquérant certes, mais respectant un certain « ordre des choses », étendant son empire, mais non pas hors des limites contrôlables. Il viole les règles d'or de la stabilité égyptienne telles que les avait posées l'Ancien Empire, mais sans tout de même s'égarer sur les pistes de l'aventure. Son extension est « impérialiste » : elle reste rationnelle, comme celle d'un Louis XIV, par exemple, par rapport à celle de Napoléon après 1807.





La reine-pharaon Hatchepsout.

Mais le règne de ce grand capitaine avait été précédé de celui, plus surprenant encore, de la reine Hatchepsout, sa tante, sa femme, sa rivale. Écarté par elle du pouvoir pendant vingt ans, Touthmès III fit marteler son effigie sur tous les monuments élevés à la gloire de la reine : mais nous en savons assez sur elle pour en avoir fait l'archétype de la femme couronnée, ou mieux de la femme-roi. Car c'est bien le titre de Pharaon qu'elle portait, et avec lui la barbe postiche qui ornait le divin visage du fils d'Horus. Mais sous cette couronne virile, cet être ambigu – et c'est là une de ses originalités – ne tenta pas d'opérer une « surcompensation » masculine, en jouant les matamores. Le grand règne de cette Catherine africaine fut pacifique, tout entier voué au commerce, à l'art, à l'édification de monuments admirables, dont le chef-d'œuvre est à coup sûr le temple de Deir el Bahari, appuyé sur la montagne de Thèbes comme, sur l'oreiller, la tête d'un enfant endormi.





Un troisième souverain de cette fulgurante dynastie devait renchérir d'étrangeté et de génie sur Hatchepsout et Touthmès : l'arrière-petit-fils du conquérant, Aménophis IV, qui, changeant de foi, de dieu et de nom, jetant les premiers jalons de la philosophie moderne, des religions monothéistes et de l'art individualisé, rendit fameux le nom d'Akhenaton. Le tendre pharaon épileptique, auteur de l'adorable hymne au Soleil où déjà se laisse deviner le « cantique des cantiques », le pharaon au long cou flexible, au ventre ballonné, au visage tragique et doux de martyr du Greco, est peut-être le premier citoyen du monde moderne, le premier être qui ait exprimé un rapport entre l'homme et la nature fondé sur la conscience individuelle. Il y a en lui quelque chose de Jésus, mais aussi d'Hamlet, de Tolstoï... Non-violence, sincérité de l'expression artistique, adhésion totale au créateur : Akhenaton ne fut peut-être pas l'inspirateur de Moïse, comme l'a soutenu Freud, mais il est à coup sûr l'inspirateur de l'humanisme et du personnalisme. Et comme si la destinée d'Akhenaton n'était pas assez extraordinaire ainsi, il a fallu que le pharaon révolutionnaire prît pour compagne la femme de l'Antiquité qui fait rêver le plus puissamment les hommes de notre temps : Nefertiti, au col ployant, au visage poli comme un galet, visité par l'esprit, le visage que l'on voudrait à Thérèse d'Avila, à Simone Weil, à Louise Labbé.



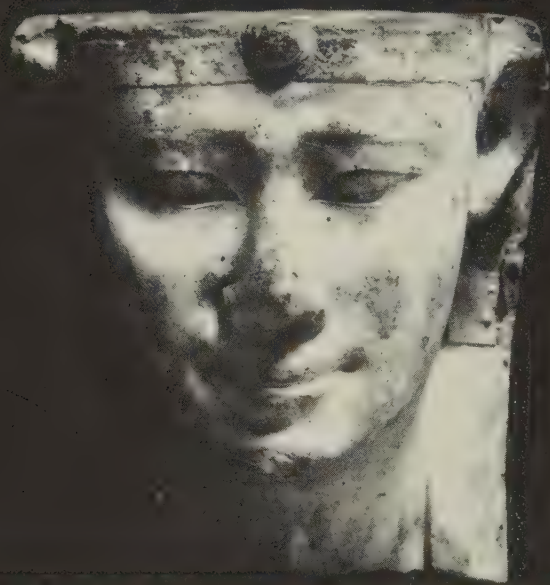
Thèbes - XX<sup>e</sup> dynastie

Comment, après cela, les derniers siècles de l'histoire égyptienne ne paraîtraient-ils pas un peu ternes ? Certes, les premiers rois de la dynastie suivante sont encore grands : Sethi I<sup>er</sup>, dont l'hypogée de la Vallée des Rois est l'un des chefs-d'œuvre du magisme égyptien, et dont le temple funéraire d'Abydos est peut-être l'œuvre la plus accomplie des bâtisseurs et des peintres de l'ancienne Égypte ; son fils Ramsès II, qui a su assurer sa gloire en faisant surgir, de Tanis à Abou-Simbel, une floraison de monuments splendides – et en s'appropriant, par simple imposition de son cartouche, la paternité de beaucoup d'autres... Et Ramsès III, vainqueur des « Peuples de la mer », qui mourut assassiné dans son harem ; et puis Herihor, Piankhi, Pinedjem... Mais déjà, avec la grande invasion indo-européenne, vers l'an mil, le pôle des civilisations du monde antique s'est déplacé vers le nord. Les empires hittites et assyriens préparent leurs jeunes forces pour se lancer à l'assaut de la sereine Vallée. Tour à tour, pharaons libyens (Cheschonq) et éthiopiens (Taharqa) tenteront d'éloigner d'Égypte les Asiatiques impatients. En 671, puis 666, les rois assyriens Asharaddon et Assourbanipal violent le sanctuaire égyptien. Le « charme » est rompu.

Cette fois-ci, ce ne sont plus des voisins turbulents ou des nomades aventureux qui occupent le trône de Menès. C'est une civilisation rivale, orgueilleuse, mieux armée, qui vainc la vieille Égypte. Qui s'apercevra bientôt que « les civilisations sont mortelles » ?







Visage de l'époque Saïte

Une brève et brillante renaissance, celle des souverains « saïtes » de la xxvi<sup>e</sup> dynastie (vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) qui tentent de ranimer l'art et le style de l'Ancien Empire, est bientôt suivie de la première invasion perse – et l'on voit le cruel Cambyse, fléau de l'architecture égyptienne qui porte partout, béantes, les plaies ouvertes par son passage, coiffer la couronne de Pharaon. Son successeur Darius, il est vrai, laissa des traces plus bénéfiques – le canal du Nil à la mer Rouge commencé par l'Égyptien Nekao. L'agonie de l'Égypte comporte encore de beaux élans, et c'est un prince de la dernière dynastie indigène, la xxx<sup>e</sup>, Nectanebo, qui entame la construction du merveilleux temple de Philæ.

De nouveau la marée perse ; et puis, en 333, Alexandre « libère » l'Égypte de l'affreuse domination perse, pour lui substituer un joug plus doux, celui des Ptolémées, dont la vertu, certes, ne fut pas à la hauteur des talents, mais qui





Cavalier perse

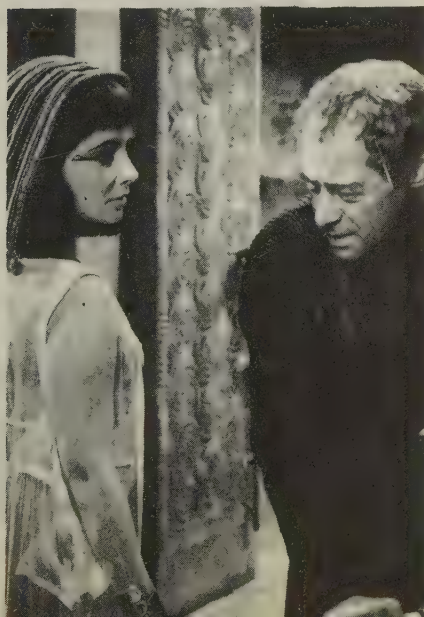
donnèrent, durant trois siècles, l'exemple d'une tyrannie bienveillante, d'un despotisme éclairé tourné vers le commerce et les arts beaucoup plus que vers la guerre. C'est le plus grand de ces souverains, Cléopâtre VII – la grande – qui devait être le dernier pharaon, et voilà que l'Égypte n'est plus qu'une colonie romaine.

Elle est surtout le berceau d'un singulier christianisme, auquel l'école d'Alexandrie (le Didascalée) donne beaucoup d'éclat, mais qui s'épuise en querelles stériles contre Byzance. Et c'est par haine de Byzance que les évêques égyptiens favorisent l'implantation arabo-musulmane qui, aux premiers temps du moins, fut un modèle de tolérance.

Ce n'est pas faute de talents si l'histoire de l'Égypte n'est plus, jusqu'au <sup>xx</sup>e siècle, qu'une longue décadence, coupée d'épisodes éclatants. Au nombre des Fatimides, on ne compte pas que des fous au génie flamboyant, comme le calife

# CLÉOPATRE





ie romaine

Bara et Fritz Leiber - 1917

ette Colbert - 1943 ▲

eth Taylor et Rex Harrison - 1962 ►

## Soixante siècles vous contemplent...

El-Hakim, mais aussi des sages et des lettrés. De grands princes régnèrent, tel Saladin, le vainqueur des Croisés, l'un des personnages les plus admirables du Moyen Age. Les dynasties musulmanes participèrent brillamment au grandiose épanouissement de la société islamique, qui, de Damas et Bagdad à Cordoue et Grenade, donne alors au monde des leçons de savoir, de sagesse et de foi, et sauve de l'oubli le plus bel héritage de l'hellénisme.

Comme tout ce qui touche à l'Égypte, l'Islam y est marqué d'un sceau original. Les trois grandes dynasties musulmanes qui se succèdent du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle sont également soucieuses d'assurer l'autonomie et la singularité égyptiennes par rapport au califat de Damas ou de Bagdad. Il est d'autant plus curieux d'observer à quel point Le Caire fut, tout au long de cette histoire de l'Islam médiéval, indépendant et particulariste, que ces souverains n'étaient pas d'origine égyptienne.

Qu'il s'agisse des Toulounides, venus au IX<sup>e</sup> siècle de quelque province turque, des Fatimides qui instaurèrent une domination maghrébine sur la vallée du Nil au X<sup>e</sup> siècle, ou des Ayoubites, dont le fondateur, Saladin (Salah ed-Din) était d'origine kurde, l'originalité égyptienne éclate non de par le caprice de quelque souverain ou de quelque cour chauvine, mais parce que la situation géographique, la conformation du pays, la singularité de la population, l'empreinte d'une longue histoire ont fait cette nation irréductible à aucune autre, fût-elle embrasée de la même foi, façonnée par les mêmes rites.

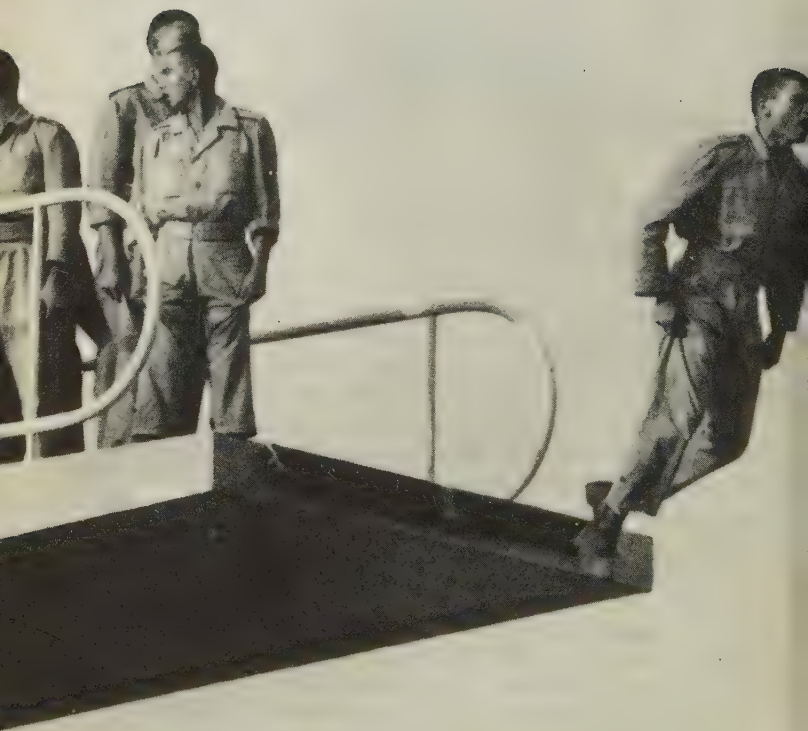
Ainsi l'Égypte conquerra constamment ses vainqueurs comme elle l'a fait des Grecs, comme elle le fera des Turcs et puis des Albanais – pour un peu on dirait de Bonaparte. Qui a bu l'eau du Nil devient patriote égyptien, et avec d'autant plus d'ardeur parfois que son implantation est plus récente. De la fulgurante originalité de cette civilisation islamique du Caire, les preuves abondent encore aujourd'hui, et on les trouvera en flânant de la mosquée d'Ibn Touloun à celle du sultan Hassan, qui sont à l'architecture musulmane ce que le Mont-Saint-Michel est à notre gothique.



On a beaucoup calomnié les Mamelouks – parce que l'image d'eux qui se présente à nous est celle qu'ont connue Volney et Bonaparte. Mais plusieurs d'entre eux furent de grands souverains, tels Beibars, Qalaoun et Ali Bey, et la dynastie mamelouke du  $xv^e$  siècle a laissé quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre de l'art musulman – telle la mosquée de Qait bey, joyau de la grande Cité des Morts du Caire. Parallèlement à notre siècle des Valois, c'est une véritable « renaissance » qui se dessine ici ; et Qait bey fait penser à Azay-le-Rideau... Mais ce n'est qu'une dernière flambée.

Depuis la conquête turque, au début du  $xvi^e$  siècle, l'Égypte n'a plus rien produit de grand dans l'ordre de la matière, sinon le réseau d'irrigation établi, sous Mohammed Ali, par l'ingénieur français Linant de Bellefonds, puis, sous Ismaïl, par l'Anglais Willcocks – et le canal de Suez. L'histoire monumentale et artistique de l'Égypte est momentanément close. La résurrection politique de ce pays a précédé toute renaissance esthétique et littéraire.





## La révolution du fils du facteur



Depuis un siècle et demi en effet, l'art de l'Égypte, c'est la politique. Suivons l'exemple, ici fort bon, de Gamal Abdel Nasser : c'est, écrit-il dans sa *Philosophie de la Révolution*, le passage de Bonaparte qui a ouvert l'histoire de l'Égypte moderne, et « brisé les chaînes » du passé. Mais la fulgurante croisière de Bonaparte, qui fut sur le point de convertir massivement le corps expéditionnaire à l'Islam et qui déchaîna sur un pays endormi la tempête de la connaissance, de l'art et du savoir, provoquant l'un des plus beaux ouvrages collectifs de l'histoire, la « Description de l'Égypte », vaut autant par les réactions qu'elle provoqua que par la semence qu'elle déposa.

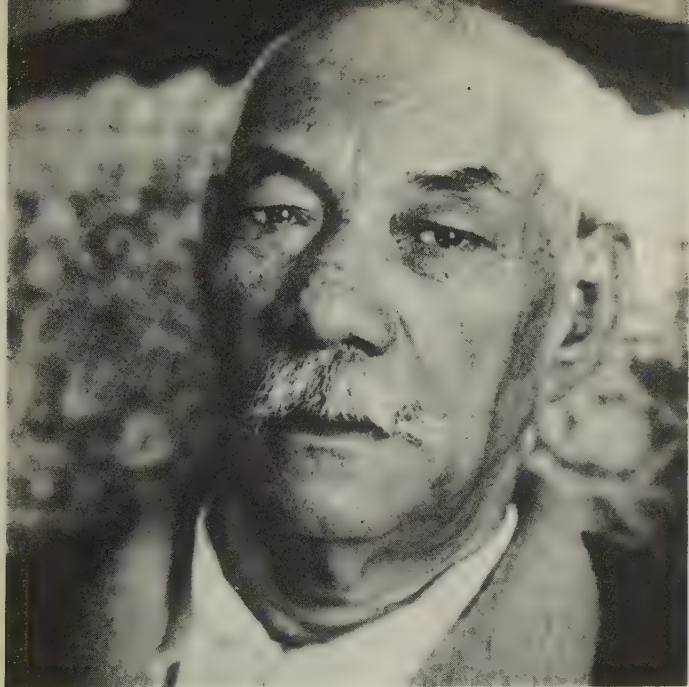
Réactions ? La première fut celle du peuple du Caire dont le soulèvement, durement réprimé, est à l'origine du renouveau national égyptien qui devait prendre forme sous Orabi Pacha et sous Saad Zaghloul. Une bourgeoisie cairote, confusément patriote et ardemment religieuse, conduite par Omar Makram, se révèle alors : c'est la lointaine ancêtre du *Wafd*, qui sera au xx<sup>e</sup> siècle le grand parti nationaliste égyptien.

## La révolution du fils du facteur

Deuxième conséquence de l'aventure de Bonaparte : la prise en charge de l'Égypte par Mohammed Ali. Ce chef de bande albanais était venu chercher fortune en Égypte dans les troupes anglo-turques combattant l'armée française. Il se distingua si bien que, pour venir à bout des troubles qui succédèrent au départ des Français, les bourgeois du Caire remirent leur sort entre ses mains. Il truida les Mamelouks, forma une armée, bâtit un État, et fit trembler le Foreign Office. Les officiers et les ingénieurs français qu'il fit venir inventèrent l'assistance technique. Au début du siècle, l'Égypte était un champ de bataille misérable ; en 1840, les puissances de l'Europe se concertaient pour savoir comment freiner son expansion et empêcher Ibrahim Pacha, fils de Mohammed Ali, d'aller à Constantinople jeter à bas la Sublime Porte.

La progéniture du grand pacha fut diverse et diversement heureuse. Le khédive Ismaïl voulut faire du pays une province européenne. Il inaugura le canal de Suez, mais mit l'Égypte à la merci de ses créanciers européens. Du brouhaha qui s'ensuivit, un singulier personnage surgit : Orabi Pacha, officier venu du peuple, patriote sommaire, pieux musulman, révolutionnaire véhément. Quelle fut dans sa révolte la part d'insatisfaction professionnelle de l'officier gêné dans son avancement par son origine plébéienne, et la part d'un nationalisme blessé par le cosmopolitisme cynique du khédive ? Le soulèvement dont il fut l'âme échoua piteusement en 1882 devant l'intervention britannique. Mais ce populisme militaire est à la source des révolutions égyptiennes du <sup>xx</sup>e siècle. Il est l'ébauche caricaturale du mouvement que dirigeront, soixante ans plus tard, le colonel Nasser et le général Naguib. Quarante ans durant, l'Égypte n'est plus qu'un champ de coton pour les filateurs de Manchester, sous la férule majestueuse de Lord Cromer.

La guerre bouscula cette belle ordonnance : deux jours après l'armistice, le 13 novembre 1918, Saad Zaghloul et un petit groupe de patriotes égyptiens venaient réclamer au haut commissaire britannique la reconnaissance de l'indépendance de l'Égypte. Cette délégation (*Wafd* en arabe),



Saad Zaghdoul, père du peuple

c'est le noyau du parti qui contribuera plus qu'aucun autre à façonner le visage de l'Égypte moderne avant Gamal Abdel Nasser. Étrange « parti », certes, dépourvu d'idéologie, groupant les pachas les plus abusifs et les fellahs les plus démunis, les politiciens les plus opportunistes et les hommes d'État les plus lucides, espèce de « front national » sans structure ni limite, prétendant assembler tout ce qui tend à la démocratie sans oser remettre en question la monarchie, mais infiniment riche de générosités et d'aspirations, le *Wafd* restera longtemps auréolé d'avoir eu pour fondateur et pour premier chef Saad Zaghloul, père d'un peuple qui reconnaît en lui l'incarnation puissante de ses vertus. Étrangers et minoritaires, quant à eux, saluent volontiers en Zaghloul l'homme qui sut d'abord donner au nationalisme égyptien un caractère exceptionnellement tolérant et libéral.

## La révolution du fils du facteur

Ce n'est qu'après trois ans d'émeute, de grève, de résistance non violente, après deux départs pour l'exil de Saad, que Londres reconnut l'indépendance du royaume égyptien. Mais c'est seulement quatorze ans plus tard, en 1936, que Nahas Pacha, successeur de Zaghloul à la tête du *Wafd*, obtenait l'évacuation des forces britanniques et une véritable liberté pour son pays. La coopération militaire qu'il promettait en échange, il sut l'offrir au moment décisif, en 1942, et contribuer ainsi à la victoire des Alliés.

L'Égypte y gagna quelque prestige, beaucoup de crédit, et l'encouragement de Londres à créer sur son sol, en mars 1945, la Ligue Arabe. Les promesses s'offraient, innombrables ; les illusions fusaient de partout.

De cette guerre, comme de la précédente, l'Égypte sortait enrichie, irriguée de nouveaux courants d'échanges ; mais la société égyptienne était disloquée, partiellement démoralisée par le conflit, par les inégalités économiques qu'il avait aggravées, par la recrudescence du cosmopolitisme qu'il entraînait. On trouve, dans le *Quatuor alexandrin* de Lawrence Durrell, les traces de cette fièvre, de ce profond remue-ménage social. Mais l'affirmation du mythe arabe, l'évacuation des troupes britanniques du Caire en 1946, le développement anarchique d'un brillant mouvement culturel dont les sources étaient clairement situées à gauche, des élans populaires assez impressionnants enfin entretenaient l'espoir.

Vint la guerre de Palestine, la désunion arabe, les défaites militaires. Dès la fin de 1948, la monarchie égyptienne qui a jeté le pays, désarmé, dans cette dérisoire aventure, est condamnée. Et d'abord par l'armée qui, dans ce pays comme dans les autres, n'aime pas perdre la bataille, et en rend volontiers responsables les civils. Ce qui, pour une fois, était le cas.

L'Égypte alors dérive, poussée vers le vent du nationalisme, secouée par l'insatisfaction sociale, alourdie de la misère paysanne et du désarroi urbain. A quel rôle s'accrocher ? Où sont les structures solides ? L'Islam, certes, est encore vivace, mais les docteurs s'épuisent en querelles sur le modernisme et le réformisme, tandis que les *Frères musulmans*, enhardis par la croissante effervescence urbaine,





ROO  
PAVE

کوک و سون  
SERVICE

کوک و سون

THOS COOK & SON

THOS COOK & SON

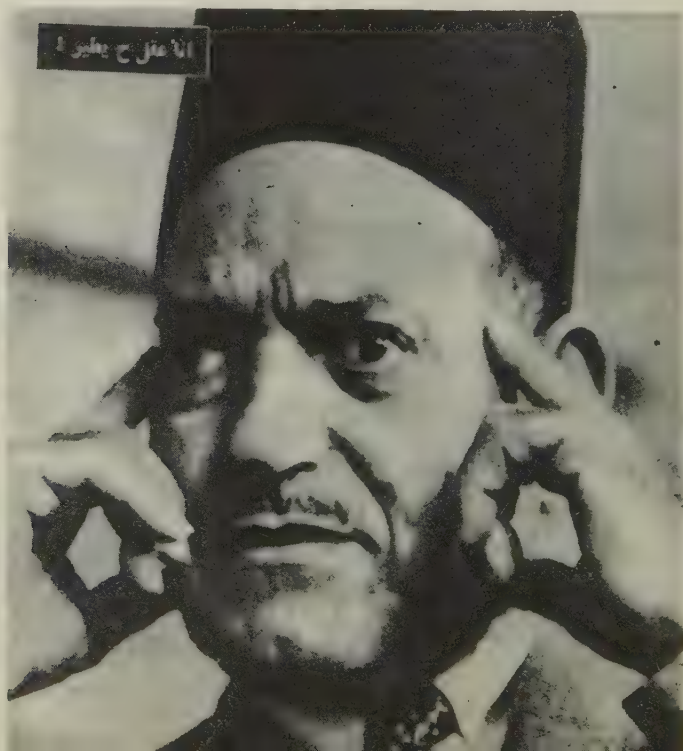
CONTINENTAL OVERSEA

80, 82, 84, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 98, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 112, 114, 116, 118, 120, 122, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 138, 140, 142, 144, 146, 148, 150, 152, 154, 156, 158, 160, 162, 164, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 178, 180, 182, 184, 186, 188, 190, 192, 194, 196, 198, 200

METROPOLITAN HOTEL Tel 96395

## La révolution du fils du facteur

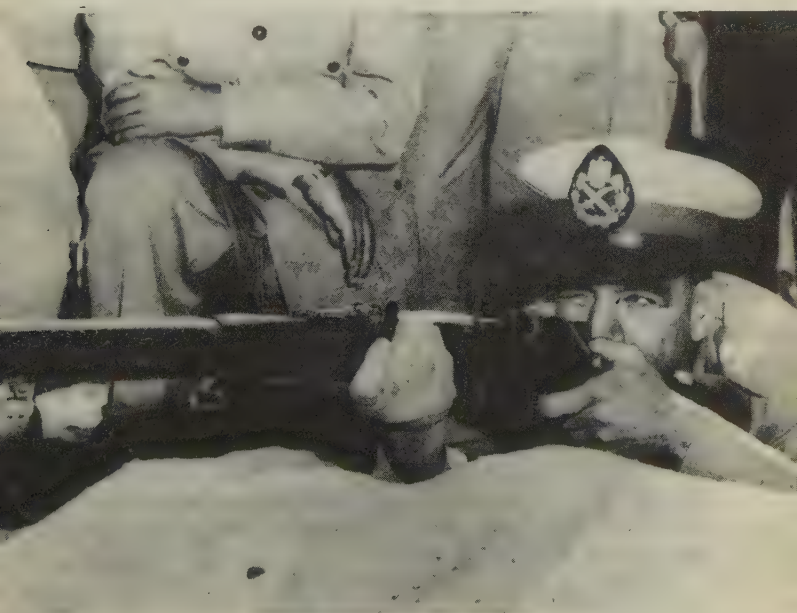
tentent de lui donner un style révolutionnaire et un dynamisme xénophobe. La foi dans la démocratie s'effiloche avec le prestige du *Wafd*, dont l'existence, trente ans durant, s'est confondue avec celle des libertés, du parlementarisme, d'un minimum de liberté du citoyen. Le *Wafd* qui a, nous l'avons vu, façonné le visage de l'Égypte moderne, inspirant un début d'industrialisation, instaurant une législation sociale, protégeant les libertés essentielles, est maintenant alourdi par de douteuses alliances, partiellement corrompu par le pouvoir, noyauté par les grands propriétaires terriens. Leur dernier passage au pouvoir, à partir de 1950, ont montré Nahas Pacha et ses compagnons essoufflés, divisés, acculés à recourir aux procédés d'une démagogie nationaliste et gauchiste qui débouche sur l'aventure.



## La révolution du fils du facteur

Un grand garçon au teint olivâtre, au regard timide et luisant, un lieutenant-colonel (*bikbachi*) bien noté pour son courage sur les champs de bataille et la clarté de ses cours à l'École militaire, a commencé depuis quelques années à regrouper les officiers au sein d'un comité révolutionnaire. Il s'appelle Gamal Abdel Nasser, « Beauté, serviteur du faiseur de victoires ». Quatre années durant, il tisse sa toile patiemment. Le 26 janvier 1952, l'incendie du Caire révèle l'effondrement des structures de l'État, et l'amertume sociale qui submerge le pays.

Six mois plus tard, le 23 juillet 1952, alors que le roi Farouk prend le frais sur les plages d'Alexandrie, Nasser et ses compagnons frappent : ils se saisissent au cours de la nuit des principaux chefs de l'armée, annoncent qu'ils ont



guib : « La balle a ricoché » ▲

has Pacha : « Mon cerveau va éclater »

## La révolution du fils du facteur

décidé d'épurer l'État et de rétablir la Constitution, et choisissent pour chef, au moins nominal, le général Naguib, le seul des hauts personnages de l'armée qui eût gardé la confiance des troupes et l'estime du peuple.

Quelques mois durant, le « Conseil de la Révolution » de Nasser et de ses compagnons essaiera de gouverner avec des civils, dans la légalité. Mais bientôt, exaspérés par les intrigues des politiciens, par la résistance des faits, et entraînés par leur propre dynamisme, les officiers feront taire leurs scrupules et se saisiront directement du pouvoir. Et deux ans plus tard encore, Nasser et ses compagnons du « Conseil de la Révolution » éliminent le général Naguib, qui avait été une excellente « tête d'affiche », mais qui appartenait trop à l'ancien régime.

Ainsi va naître, se développer, proliférer un étrange « social-militarisme » – avec lequel se reconnaîtront tour à tour des affinités les communistes, le *Wafd*, les *Frères musulmans*, la petite bourgeoisie. Régime qui enchantera d'abord les Américains, puis les Soviétiques, puis aucun des deux. Régime qui se bâtera d'abord sur le thème de la réforme agraire – effort sincère, mi-échec, mi-réussite –, puis sur l'industrialisation, puis sur la récupération brutale des biens étrangers et enfin des capitalistes égyptiens.

Est-il de droite ? Est-il de gauche ? Il est d'abord militaire. Est-il rouge ? Est-il blanc ? Il est d'abord kaki. Il serait abusif de parler de militarisme dans un pays sans vraie tradition guerrière et où le jeune Gamal, comme ses compagnons, choisissait l'armée comme un moyen d'élévation sociale et de revanche nationale, beaucoup plus que comme un « ordre », une caste. Le militarisme tel qu'on a pu le concevoir en Allemagne, en Pologne et au Japon, quelque chose de permanent, de fondamental, voire de sacré, rien de tel en Égypte où ce n'est pas le comportement de l'armée sur les champs de bataille depuis quinze ans qui a pu lui assurer le respect des foules. Le style du pouvoir militaire en Égypte a plutôt quelque chose de corporatif. L'armée en ce pays, c'est une sorte de parti de gouvernement, un parti qui exprimerait à la fois un métier et une sorte de classe

sociale, une bourgeoisie d'origine médiocre, généralement rurale et impatiente de s'affirmer. Un métier avide de prendre, dans le domaine économique et social, des revanches de trop d'échecs subis sur le terrain.

Régime dont la fondamentale ambiguïté se résoudra bientôt dans la personnalité puissamment ambiguë de Gamal Abdel Nasser.

Petits-fils de paysan, fils d'un très modeste fonctionnaire, étudiant turbulent et ardemment nationaliste, cadet bien doué de l'Académie militaire, officier appliqué, révolutionnaire secret, habile instigateur et ingénieur d'un coup d'État modèle, démocrate naïf mué en dictateur jaloux de sa toute-puissance, le personnage ne cessera pas de sitôt de fasciner les historiens et les psychologues.

Cet homme vertueux, bon mari, père modèle, ami que l'on dit sûr, se crut destiné à restaurer les droits du peuple. Il sait bien aujourd'hui que l'usage qu'il en fait ne correspond qu'aux vœux de quelques-uns. Il croit pourtant que cette contrainte parfois horrible qu'il impose, c'est pour le bien des masses. Singulière « philosophie de la révolution » qui n'estime l'homme que comme objet d'un avenir collectif et qui, à force de nationalisme, débouche sur les formes aberrantes d'un impérialisme qui se croit libérateur.

En France, le colonel Nasser a mauvaise réputation. On ne connaît guère de lui que les défis, les menaces, les confiscations, les *Migs*, les emprisonnements et le panarabisme. Mais il ne faut pas toujours voir Nasser avec les yeux de Guy Mollet...

Le *bikbachi* a voulu changer le destin des Égyptiens d'abord, de l'Égypte ensuite. Il a mieux réussi à ceci qu'à cela... Ce peuple à la figure large et au ventre creux que vous voyez déambuler dans les rues du Caire, le long du canal campagnard, son sort s'est-il, depuis bientôt dix ans, amélioré, ou fondamentalement modifié ?

Amélioré ? 750 000 Égyptiens de plus vivent, ou survivent en Égypte chaque année. Quand j'y suis venue pour la première fois, ils étaient vingt-deux millions. On nous dit main-



## La révolution du fils du facteur

tenant qu'ils sont vingt-six. Retardez votre voyage d'une année, ils seront vingt-sept. Alors ? Alors, dans ce pays où la misère est si cruelle, la maintenir au même niveau, cela peut apparaître comme une sorte de victoire. Et c'est ce qui est fait.

Énumérons les réalisations de ce régime qui se dit révolutionnaire quand il n'est que réformiste, ou plutôt qui n'est révolutionnaire que par l'emploi des moyens de coercition, non par les fruits qu'il procure.

La première grande opération des officiers, ce fut la réforme agraire. Presque tous fils ou petits-fils de paysans, comme Nasser, ils avaient ressenti dans leur chair cette soif de terre de millions de locataires exploités, spoliés, voués au désespoir et à l'endettement perpétuel. Ils avaient voulu d'abord y remédier. Un million de fellahs ont pu racheter à des conditions favorables la terre des grands féodaux, lesquels ont vu de ce fait leur puissance politique brisée.

Les domaines de la famille royale furent confisqués. La propriété foncière, d'abord limitée à 200 feddans en 1953, fut ramenée à 100 feddans (40 ha. environ) en juillet 1961.

Les fellahs, nouveaux propriétaires, cultivent leur lopin au sein de coopératives agricoles. Le loyer de la terre a été abaissé et fixé par l'État, pour les 4 millions de locataires. Mais le manque de terres cultivables disponibles restreint singulièrement l'ampleur de la rénovation de l'agriculture.

Comment moderniser profondément l'Égypte si on ne lui fournit pas de nouveaux cadres ? L'effort de scolarisation, déjà considérable sous le *Wafd*, s'est accéléré. On ne s'attardera pas ici sur la qualité de l'enseignement dispensé. Mais 1 000 classes nouvelles chaque année, un million d'enfants scolarisés en plus depuis dix ans, voilà qui n'est pas négligeable. Encore faut-il noter qu'une véritable réconciliation entre la société rurale et l'école ne sera accomplie que lorsque le gouvernement du Caire aura vraiment entrepris la lutte contre le travail infantile à la campagne. Entre certaines méthodes culturelles dans les champs de coton et la scolarisation, il faudra tôt ou tard choisir. Le régime militaire, audacieux en d'autres domaines, n'a pas voulu ici encourir

une impopularité passagère : et c'est là une des faiblesses qu'il aura à payer le plus cher.

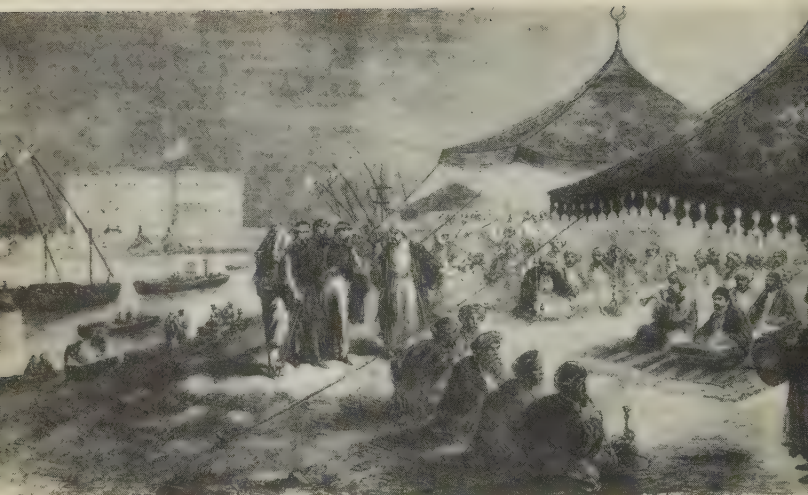
Le deuxième objectif du régime devait découler de la réforme agraire : c'était le transfert du capital investi dans l'agriculture vers l'industrie. Mais, soit qu'ils n'aient pas compris l'intérêt de l'opération, soit qu'ils aient voulu saboter l'entreprise de ceux qui avaient confisqué ou partagé leurs domaines, les seigneurs de la terre boudèrent l'industrie, ne songeant à investir que dans une débauche de construction : ainsi la réforme agraire a fait du Caire une ville-champignon.

1952, année du coup d'État, c'est la date de la « révolution » politique. Mais c'est 1956 qui est le point de départ de la révolution économique. Suez dessine le tournant majeur de la pensée nassérienne en matière économique : égyptianisation, dirigisme, industrialisation, nationalisation.

Suez... Il faut s'arrêter à ce mot, et à cet épisode. Le mot a une résonance magique, parce qu'il est lié plus qu'aucun autre, dans la mentalité égyptienne au phénomène colonial.

Un diplomate étranger, M. de Lesseps, avait conçu les plans du canal, et les avait fait admettre par le khédive Saïd, dont il avait gagné l'amitié parce qu'il faisait bien les spaghetti. Un autre khédive, Ismaïl, prince de cette maison albanaise détestée du peuple pour ses prodigalités, en avait assuré la réalisation, dont chacun disait qu'elle avait coûté la vie à des dizaines de milliers de fellahs (accusation controuvée, mais d'autant plus répandue que la Grande-Bretagne avait suivi d'un mauvais œil cette opération française en Égypte). Une impératrice française l'avait inauguré en 1869. Une grande société capitaliste européenne en assurait le fonctionnement.

Ce canal éventrant la terre d'Égypte, les patriotes voyaient bien que c'était pour s'en assurer le contrôle, plus encore que pour fournir au meilleur compte le coton des filatures de Manchester, que Londres avait imposé sa loi à la vallée du Nil. Deux guerres en avaient démontré l'importance stratégique capitale. Et lorsque le *Wafd* d'abord, Nasser ensuite avaient tenté d'arracher l'évacuation des forces britanniques, c'est encore par des arguments tirés de la néces-



Ouverture du Canal - 1869

sité de monter la garde le long du canal que l'on s'obstinait à leur répondre. Ce canal, c'était peut-être une richesse, mais c'était aussi, au regard des Égyptiens, une sorte de balafre faite sur leur visage par le colonisateur, et une chaîne entre les empires d'Europe et le monde sous-développé.

Combien d'Égyptiens – et des plus déliés – n'ont-ils pas souhaité, avant le 26 juillet 1956, que le canal n'eût jamais été percé ? En clamant ce jour-là à Alexandrie : *Et moi, je prends le canal*, pour se dédommager du soudain refus de Washington de fournir à l'Égypte le prêt nécessaire à la construction du haut barrage d'Assouan, Gamal Abdel Nasser levait avec éclat un couvercle sous lequel pensait étouffer depuis près d'un siècle le citoyen de la vallée du Nil. Il osait ! Il se dressait contre cet Occident trop riche, trop savant, trop sûr de lui, trop maître du jeu. Il bousculait des idoles et des tabous. Il libérait ses concitoyens de quelque chose qui s'appelle peut-être l'humiliation, peut-être la résignation, peut-être la honte. Il leur donnait une chance, à eux, à lui-même. Cette chance, qu'en ont-ils fait ?



ps statufié



« Go Home » - 1953

Sans doute en auraient-ils usé de façon plus positive, plus rationnelle et mesurée en tout cas, si, au coup d'audace d'Alexandrie, l'Occident n'avait répondu par la plus absurde expédition, la plus anachronique, la plus inconsidérée, la plus légère – la plus lourde de conséquences. A l'Amérique et à l'Europe qui lui refusaient brusquement leur argent, Nasser prenait la Compagnie universelle du canal de Suez et ses vingt milliards annuels de bénéfices. C'était probablement illégal, et cela pouvait mériter une riposte politique et des sanctions économiques. Mais deux flottes, trois escadres aériennes, les bombardiers et les parachutistes ? Est-ce en Occident, ou dans les plus arriérées des sociétés islamiques que l'on coupe la main du voleur ? Sous les ruines du quartier naval de Port-Saïd, ce n'étaient pas seulement deux mille Égyptiens qui étaient ensevelis, mais aussi les restes d'un respect que ses écoles et ses chercheurs, ses artistes et ses juristes avaient acquis à l'Europe. Tout, dès lors, fut dénaturé, dévoyé, aigri par cette folie. Le 26 juillet 1956, Nasser n'était qu'en colère. Le 1<sup>er</sup> novembre, il jurait de se venger.

Dear Mr. Nasser, I know how  
poor the Arab children  
were and so I am  
sending you two dollars  
of my Passover money  
that I had saved to  
buy my little sister a  
Passover present. Please  
buy some clothes for the  
Arab children.

Please don't have a  
war with Israel because  
the children might get  
hurt. I promise I will send  
more money.

Your American friend  
Deborah

Rabinowitz  
age 12

Deborah, 6 ans 1/2, envoie 2 dollars  
à Monsieur Nasser pour les enfants arabes.

C'est parce qu'une part de rancune entre dès lors dans sa politique, qu'elle aboutit moins à restituer qu'à appauvrir ou, quand elle enrichit, à isoler.

Deux faits capitaux se produisent alors : la rupture avec l'Occident et la confiscation des biens étrangers, qui ont des répercussions considérables sur les structures du pays.

Jusqu'alors, l'Égypte, vendeuse de coton et acheteuse de biens finis, restait tributaire du capitalisme occidental. Déjà soucieux d'industrialisation, Nasser ne l'envisageait que dans le cadre d'un semi-libéralisme vers quoi le prédisposait la formation britannique et keynesienne de ses économistes, non sans référence à un planisme sentimental et assez naïf.



En novembre 1956, tandis que nos avions bombardent le terrain d'Héliopolis et que les Israéliens foncent à travers le Sinaï, Nasser se voit brusquement coupé de ses clients et de ses fournisseurs habituels : Anglais, Français au premier chef.

Il s'agit bien du canal maintenant!... Toute importation de l'Occident est interdite. On confisque les biens étrangers, on nationalise les banques, les compagnies d'assurances, et dans le même temps on se trouve devant l'impératif de produire soi-même ce que l'on achetait auparavant. Il faut pourtant importer des machines, des moteurs, des usines entières.

Du jour au lendemain, l'Égypte va se jeter d'un libéralisme d'exploitation de type semi-colonial dans le dirigisme le plus rigoureux, tourné vers les fournisseurs de l'Est. C'est alors que Nasser doit s'adresser aux seules compétences qui restent à sa disposition : les économistes marxistes. Il fait appel à eux pour diriger les organismes de nationalisation et les services du Plan. Ceux-ci à leur tour se rallient à un régime qui va « objectivement » dans le sens de la socialisation. Quiproquo tragique qui vaudra à des experts d'être, deux ans plus tard, jetés en prison.

Mais le dirigisme ne s'en relâche pas pour autant. Pour-suivant une œuvre d'industrialisation commencée avant Suez, Nasser a engagé son pays dans une politique d'économie mixte, étroitement contrôlée par l'État pour les industries de base, l'industrie de consommation restant dans le secteur privé ou semi-étatique.

C'est par la plus belle route d'Égypte, cette « corniche », fierté du régime, qui longe le Nil depuis Le Caire, que l'on atteint Héliouan, à 30 km au sud de la capitale. La promenade est somptueuse, le long du fleuve bordé de champs verts de *bersim* coupés de bouquets de palmiers.

A Héliouan, le paysage change brusquement. Cheminées d'usines, cimenteries poudreuses, c'était déjà, en 1955, un important centre industriel. Il est aujourd'hui le cœur même de l'Égypte. Qui hante à présent le curieux jardin

## La révolution du fils du facteur

japonais, vestige de l'aimable station balnéaire que visita l'impératrice Eugénie ? Passons... et sans vouloir percer le mystère des usines d'armement – 18 000 ouvriers ? – sur lesquelles plane le secret d'État, visitons aujourd'hui l'aciérie qui fait de l'Égypte le premier pays industriel du Moyen-Orient.

On la nomme orgueilleusement « le Fer et l'Acier », et cela sonne comme un hémistiche de *la Légende des Siècles*. A bon droit, pour peu que l'on attache du prix et de la poésie aux coulées incandescentes, aux panaches d'étincelles, au sourd ronflement des hauts fourneaux, au roulement assourdissant des barres et des tôles. Dans nos pays, la visite d'une aciérie étonne. En Égypte, elle stupéfie. Tel est le bouleversement de ces six dernières années. L'industrie égyptienne, naguère encore semi-coloniale – filatures et tissages –, devient productrice d'acier, base de l'indépendance industrielle.

Si près du Caire nonchalant, et de ses travailleurs en *galabieh* qui transportent sur leur tête briques et couffins de ciment, on atterrit ici sur une autre planète. A l'horizon, du haut des installations où nous grimpons, on peut apercevoir la ligne des pyramides : Dahchour, Abou Sir, Saqqarah. Nous sommes donc bien en Égypte. Mais ces ouvriers en salopette, rapides, précis, efficaces ; ces halls immenses et bien tenus ; ces machines entretenues avec soin ; cet homme là-haut qui dirige la grue géante, voilà bien le « new look » 1961.

Dans le désert qui s'étend entre Assouan et la mer Rouge (elle tire son nom de la couleur de la précieuse hématite), on retire un minerai d'une teneur en fer de 42 à 44 %. Les Anciens le connaissaient. En 1954, Nasser décida d'exploiter et de transformer ce minerai. Après l'indépendance politique, il rêvait de donner à son pays l'indépendance économique. La Demag – firme allemande – obtint contre Schneider-Le Creusot et Krupp l'adjudication des installations minières et de la construction de l'aciérie. La première pierre en fut posée le 23 juillet 1955. Elle était terminée moins de 3 ans plus tard, et commença en juillet 1958 à produire le premier acier égyptien.

L'énorme usine, qui couvre 70 000 m<sup>2</sup>, occupe plus de 1 000 ouvriers qui travaillent sous la direction d'ingénieurs égyptiens formés en Allemagne. Une soixantaine d'Allemands, ingénieurs et contremaîtres, les assistent à titre d'experts. Organisme d'État, où tout est sous contrôle gouvernemental. Les porteurs privés n'ont pu souscrire que 3,5 millions de L. E. sur les 20 millions de L. E. d'investissements. Les bénéfices autorisés ne sont que de 4 %. Mais les ouvriers, sélectionnés pour leur rendement – y compris les manœuvres –, sont des privilégiés auprès du million de travailleurs du textile, des cigarettes ou des échoppes de petite mécanique et de réparation.

Ces derniers touchent réellement un salaire moyen de 12 à 20 piastres par jour ; ceux de l'aciérie gagnent en moyenne 10 à 12 livres par mois<sup>1</sup> et bénéficient d'avantages sociaux encore inconnus ailleurs. Innovation aussi que de les rémunérer au mois, ce qui donne plus de sécurité et de prestige à la profession. Mais les manœuvres, eux, sont payés à la journée et ne bénéficient pas des avantages sociaux réservés aux mensuels. Il se crée ainsi en Égypte une nouvelle classe d'ouvriers qualifiés bien payés – relativement au niveau de vie moyen – et qui tend à représenter une élite chez les travailleurs. Ce qui explique que nous ayons pu rencontrer parmi eux quelques bacheliers – fait impensable jusqu'alors en Égypte – qui deviennent vite contremaîtres et peuvent gagner 30 000 fr par mois, alors qu'un licencié débute dans l'administration comme fonctionnaire à 15 000 fr par mois. Les ingénieurs égyptiens ont des salaires de 45 000 à 60 000 fr et l'ingénieur en chef 120 000, tandis que les Allemands bénéficient d'avantages particuliers. Outre leur traitement – de 60 à 100 000 fr par mois –, le gouvernement allemand leur verse en Allemagne 1 500 à 2 000 D.M.

Certes, il est encore bien des lacunes, et l'on n'a pas encore construit assez de logements pour les ouvriers qui habitent au Caire. Mais « le Fer et l'Acier » n'en constituent pas moins l'usine pilote, le modèle de ce vers quoi tend le gouver-

---

1. 1 piastre : 10 anciens francs. 1 livre : 1 000 anciens francs.

## La révolution du fils du facteur

nement de Nasser : une industrie lourde et moyenne entre les mains de l'État, composée d'organismes étatiques ou semi-étatiques.

400 tonnes sortent chaque jour du premier haut fourneau. Avec le second, qui entre en service en 1962, la production s'élèvera à 200 000 tonnes d'acier par an. Certes, l'obligation d'importer du coke d'URSS et d'Allemagne, le long transport du minerai par chemin de fer depuis Assouan, à près de 1 000 km d'Hélouan, grèvent terriblement la production, si bien que l'acier produit au cours des cinq premières années coûte environ 5 milliards de plus à l'Égypte que des importations correspondantes. Mais c'est encore payer peu la confiance en soi que donne à un peuple la création d'une industrie nationale sans laquelle il ne peut exister de véritable indépendance économique.

L'industrialisation, ce n'est pas seulement une mode, une toquade de dictateur. C'est une impérieuse nécessité pour un pays de 26 millions d'habitants qui s'accroît de plus de 750 000 êtres par an et qui voit d'année en année son pain diminuer de poids, son maïs s'amenuiser, sa terre rétrécir. Car le haut-barrage peut seulement, en vingt ans, maintenir à la population, accrue de près de 10 millions, le misérable standard de vie actuel... Mais le barrage, c'est aussi l'énergie électrique grâce à laquelle l'industrialisation ne sera plus un rêve, ou une expérience pilote. Déjà, l'électrification de l'actuel barrage d'Assouan a permis l'édification d'un vaste complexe industriel – engrais, industrie chimique – et fournit la force nécessaire aux travaux du gigantesque Sadd el Aali, à 6 km au sud.

Nasser a su créer une véritable psychose d'industrialisation. Non seulement par le recours au verbalisme oriental – nos usines seront nos pyramides... – mais par l'encouragement donné au capitalisme d'État d'une part, et par les larges bénéfices qu'il autorise à l'entreprise privée : le contrôle de ce secteur reste lâche...

Nous avons dit que les bénéfices autorisés à l'aciérie étaient de 4 % ; ceux des textiles atteignent 100 %, et tel gros filateur peut enrichir sa collection de tableaux d'un

Van Gogh... Mais à côté de cette grande industrie privilégiée qui date de l'ancien régime, Nasser favorise l'éclosion d'une petite et moyenne industrie, partant d'une classe nouvelle, d'une nouvelle bourgeoisie. En ce sens, il est l'un des leaders arabes qui ont le mieux compris l'importance des facteurs économiques, la psychologie de cette petite bourgeoisie qui maintenant achète en Bourse des actions industrielles. Alors qu'elle n'investissait que dans la terre et dans la construction, elle achète maintenant des parts de « Fer et Acier », de pneus, de camions. Et déjà l'on fabrique de quoi couvrir à peu près tous les besoins dans l'Égypte de 1962.

Cette nouvelle bourgeoisie industrielle s'enfle d'une multitude de fonctionnaires issus des mêmes milieux sociaux. En effet, la prolifération des organismes d'État a provoqué l'excroissance pléthorique d'une bureaucratie recrutée parmi les rangs des 80 000 étudiants dont le rêve est de devenir fonctionnaire.

Le régime risque l'étouffement par ce corps immense créé par Mohammed Ali, mais dont la tradition remonte à la plus haute antiquité. Ces fonctionnaires, ces scribes, ce sont eux déjà qui comptent les sacs de blé et qui recrutent les soldats de Pharaon sur les murs des tombeaux de Saqqarah, vieux de 5 000 ans. Mais le corps grandit toujours. L'appareil de l'État risque-t-il d'enrayer l'énorme machine ?

Pourtant le régime a besoin de clients. Les tentatives d'ouvriérisme ne furent que sporadiques et vite abandonnées. Aujourd'hui, le *Raïs* tente toujours de devenir populaire. S'il s'appuie sur l'armée, qui forme actuellement la caste la plus favorisée, il a cherché à s'attacher une classe modeste qui tire son existence même du régime et tient ses privilèges de lui-même.

C'est ainsi que se forme, depuis sept ans, une petite bourgeoisie, liée au nouveau système d'économie mixte : capitalisme d'État contrôlant l'investissement privé. Dirigée, elle l'est non seulement par le système économique, mais aussi par la force des choses et le formidable appareil de l'État. Liée à l'industrialisation, elle s'assura longtemps de vastes privilèges qui sont avant tout ceux du profit. Elle s'installa



## La révolution du fils du facteur

commodément dans ce régime qu'elle crut solide, redoutant sa police. Profondément matérialiste, sans illusions, elle « fait de l'argent » aux dépens des salariés.

Cette nouvelle vague se compose d'industriels, de fonctionnaires qui trempent plus ou moins dans le secteur privé, et d'officiers qui cumulent leurs fonctions avec celles, plus lucratives, de directeurs et d'administrateurs de société.

« Il est remarquable, déclarait récemment l'un des maîtres du régime, que cette petite bourgeoisie n'ait pas de préjugé anti communiste. » Je dirais plutôt qu'il est remarquable que ces hommes d'affaires soient si uniment apolitiques dans un pays où les joutes idéologiques furent si âpres. C'est que ces jeunes hommes sont d'une tout autre formation que leurs aînés. Arabophones pour la plupart, ils ont rarement fait de longs séjours à l'étranger. Actuellement, il leur est presque impossible de sortir d'Égypte, sauf rares exceptions et pour de courts voyages d'affaires. Ils ne lisent pas, sinon des journaux dirigés par la censure. Ils voient au cinéma des films égyptiens d'une production de plus en plus médiocre et quelques films américains de troisième catégorie.

Sans culture réelle, jouisseuse et profiteuse, la nouvelle vague se répand dans les « casinos » et les boîtes de nuit, dépensant largement en boissons et en luxe ostentatoire : voitures américaines criardes, meubles trop dorés, faux Aubusson tout neufs. Les femmes sont lourdement maquillées et trop parées.

Nasser, qui a favorisé cette classe montante, a longtemps fermé les yeux sur les irrégularités, le super-profit, la vénalité qui s'enflaient chaque jour. Tout d'abord parce qu'il fallait s'attacher ces « vrais Égyptiens », favoriser leurs investissements afin de récompenser leur parfaite passivité politique.

Un jour de 1958 pourtant, l'austère *Raïs* s'inquiète. Le voilà qui dénonce la « nouvelle aristocratie » qui cumule les postes, profite du peuple, et s'enrichit sans vergogne. C'est en quelque sorte une autocritique de la bourgeoisie industrielle par le fondateur de la nouvelle classe. Mais Nasser ira plus loin. Et en juillet 1961, huit ans après les « ci-devant » de l'aristocratie faroukienne, les parvenus

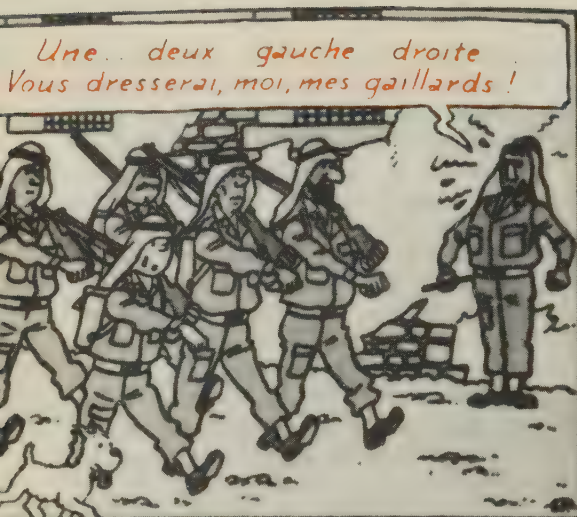
## La révolution du fils du facteur

du nassérisme subissent à leur tour les affres des confiscations, des nationalisations, parfois même des arrestations. Mais la nouvelle classe est encore vivace. Elle n'oublie pas qu'il a fallu dix épurations avant que succombe sa devancière.

Jusqu'à ce jour, le prolétariat ouvrier des villes n'a guère profité du mouvement industriel. Pour promouvoir cette industrialisation, on a choisi, nous l'avons dit, de donner beaucoup d'avantages aux industriels, de leur laisser gagner beaucoup d'argent : protection douanière, subventions, gains considérables. L'ouvrier, lui, continue à toucher des salaires misérables – de 12 à 25 piastres par jour, la plus grande majorité plus près du premier taux que du second. Quelques rares spécialistes atteignent 60 et jusqu'à 80 piastres par jour. Mais ces derniers salaires sont ceux de quelques industries privilégiées qui n'emploient que peu de main-d'œuvre.

L'industrialisation n'a pas créé beaucoup d'emplois : les usines, équipées de machines modernes, réclament relativement peu de main-d'œuvre. Et l'on voit, dans les quartiers populeux du Caire, une émigration rurale qui ne fait que grandir. Attiré par l'espoir d'un emploi de manœuvre, le fellah quitte son village, ne trouve rien à la ville et vient grossir les rangs des inoccupés. La vie augmente – huile, pain, sucre –, et les pauvres sont plus pauvres encore.

Le nombre des ouvriers a pourtant grandi. De 750 000 en 1955, il passe à plus d'un million en 1960 (sans parler des travailleurs des usines d'armement, dont aucune statistique officielle ne fait jamais mention). 250 000 d'entre eux sont syndiqués, au sein de 1 050 syndicats. Ce chiffre montre déjà la dispersion et l'inefficacité de ces organismes, entièrement sous la coupe de l'administration et qui ne sont qu'un recours fallacieux pour la classe ouvrière. La grève est punie de prison, les réunions syndicales doivent être préalablement autorisées par le Bureau du Travail ; enfin les secrétaires de syndicats doivent être choisis obligatoirement parmi les membres actifs de « l'Union nationale », le parti unique dirigé par le colonel Anouar Sadate. Tous les anciens partis ont été interdits et dissous. En fait, la classe ouvrière est étroitement contrôlée par l'État qui lui interdit, non seulement toute



Tintin soldat en Egypte



Soldats d'aujourd'hui

activité politique, mais tout ce qui peut ressembler à la revendication sociale.

Entre la haute bourgeoisie dépassée, la petite bourgeoisie jouisseuse, le prolétariat muet, la paysannerie accablée, l'Université muselée, où trouver ces forces vives d'où émanent opposition et pensée constructives ? La masse n'a guère tiré profit des efforts pourtant considérables du nouveau régime. L'Égypte est plus forte et plus moderne. Les Égyptiens, aussi pauvres, et presque aussi aliénés.

Si l'on pense au prix que sont payés les apports positifs du régime, au sacrifice de tant de libertés, à la férule policière qui s'est abattue sur le pays, on peut trouver maigre ce bilan – évidemment incomplet. Aussi bien, déçus par la lenteur de la transformation que leur vigueur brouillonne impose à la société égyptienne, Nasser et ses compagnons ont tendu de plus en plus à porter l'essentiel de leur combat sur une définition nouvelle des relations entre l'Égypte et le monde.

Les jeunes officiers que nous rencontrions au début du régime ne parlaient que de restaurer l'État, d'anéantir la



Soldats de la XVIII<sup>e</sup> dynastie

corruption, de rétablir la justice. Maintenant, ils parlent de grandeur arabe et de neutralisme positif. Aucun de ces objectifs n'est méprisables, certes. Mais il est bien fâcheux que la funeste équipée de Suez ait à tel point défié le patriotisme égyptien, et plus précisément celui de Gamal Abdel Nasser, qu'elle ait changé la détermination en fureur et la fierté en frénésie.

A rechercher les grandes lignes d'une diplomatie nassérienne comme d'une politique intérieure du régime militaire, on reste frappé par l'ambiguïté, les sinuosités, les contradictions de toutes les entreprises qui ont Le Caire pour foyer. Pendant des années, les seuls regards que le *bikbachi* et ses lieutenants portaient hors de leurs frontières, c'était vers le Soudan, en vue d'assurer l'unité de la vallée du Nil. Grande et saine ambition en effet, qui visait à instaurer le maximum de coordination entre les deux pays tributaires du même flot, partageant mêmes richesses et mêmes dangers. Un échec vers le sud, et ce fut une reconversion totale, le recours au panarabisme. De 1956 à 1960, l'Égypte n'est plus, comme le

## La révolution du fils du facteur

dit l'article premier de sa Constitution, que le « ferment de la nation arabe ».

L'Égypte pourtant, ce pays ventru, trapu, mouillé, cette nation de paysans mangeurs de ragoût, ce peuple de casaniers, – aberrant au milieu d'un monde arabe svelte, amateur de grillades, secrètement possédé d'atavisme nomade, rétif aux labours – l'Égypte était admise pour leader de cette coalition. Pourquoi ? Bien avant l'arrivée de Nasser au pouvoir, dès 1945, Le Caire était apparu comme la capitale de l'arabisme ou tout au moins de la grande entreprise anticolonialiste dont l'arabisme était l'expression dominante. Nasser y ajouta son « punch », sa force de frappe, une façon particulière qu'il a de parler de la dignité des humiliés et du droit des peuples démunis à faire entendre leur voix. Il y ajouta aussi son entregent diplomatique et les amitiés qu'il avait nouées à Belgrade et en Asie, l'extraordinaire puissance de diffusion enfin de sa radio.

Aussi, quand au début de 1958 les dirigeants socialistes syriens constatèrent que leur pays risquait tôt ou tard de

*Tito et Nasser au Hilton Palace*







Égypte-Syrie : « un seul cœur ».

succomber, soit à la menace iraquienne, soit au péril israélien, soit au noyautage communiste, c'est vers Nasser qu'ils se retournèrent, lui demandant de créer avec eux la République arabe unie.

On ne saurait imaginer construction plus étrange que cet État théoriquement unitaire, groupant deux pays séparés par des nations rivales ou hostiles, différant par les structures sociales, les mœurs politiques, le rythme économique. Pendant près de trois ans, secouée de constantes crises politiques, affaiblie par la disgrâce progressive de ses inventeurs – les socialistes syriens –, de plus en plus marquée à Damas et à Alep du signe colonial, la République arabe unie poursuivit son chemin, disparate en sa structure, discontinue en sa démarche, mais riche encore de prestige dans de larges secteurs de l'opinion arabe.

On sait comment elle s'effondra, comme elle était née, à l'initiative des Syriens. Trois ans plus tôt, des hommes étaient venus de Damas demander la main de l'Égypte. Mais le mariage avait tourné à l'aigre. Assez propres à se gouverner eux-mêmes, les Égyptiens furent, pour les Syriens, les pires colonisateurs d'une histoire pourtant lourde d'occu-

## La révolution du fils du facteur

pations étrangères. Au nom de l'arabisme, et pour le bien de leurs « frères » de la province du Nord, les Égyptiens accumulèrent en trois ans plus d'erreurs psychologiques et d'oppression économique que le mandat français en vingt ans et l'empire ottoman en pas mal de décades.

Le soulèvement de Damas et d'Alep, en septembre 1961, qui fut par certains côtés « réactionnaire » dans la mesure où il exprimait le refus d'une bourgeoisie de se plier aux formes extrêmes du dirigisme économique que Le Caire prétendait leur imposer, n'en fut pas moins un mouvement national, celui du très vivace particularisme syrien.

Le divorce consommé, et bien qu'il eût pressenti dès le premier jour cette issue, le *Raïs* en conçut une amertume extrême. Peut-être éprouva-t-il comme plus d'un bourgeois du Caire le sentiment secret d'être déchargé du plus incommode des fardeaux. Mais c'était sa première grande défaite devant l'opinion mondiale. C'était, plus encore que ses échecs irakiens de 1959, le véritable reflux du panarabisme, ce mouvement dont il était devenu, après de longs tâtonnements, le chef et plus encore le symbole.

Dès lors, l'édifice est lézardé. Certes, perdre la Syrie n'est pas perdre l'Égypte, et quand on tient fermement Le Caire, la vallée du Nil, le réseau d'irrigation, l'armée, les multiples polices, la radio, on peut résister longtemps. Mais le voilà sur la défensive. Ce qu'ont osé les bourgeois de Damas, les bourgeois du Caire ne seraient-ils pas tentés de l'entreprendre ? D'autant que le mouvement syrien est né dans les états-majors. Ceux du Caire d'Alexandrie, d'Assiout, de Port-Saïd sont-ils toujours fidèles à ce lieutenant-colonel qui, voici vingt ans, forgea une conspiration, et voici dix ans réussit un heureux coup d'État ? Il y a parmi eux des ambitieux. Il y a aussi ceux que le régime a enrichis et qu'effraie le durcissement progressif du « socialisme » de Gamal.

Voilà que l'angoisse le prend. Il lui faut écraser ses ennemis, éliminer les réactionnaires du dedans, intimider les impérialistes du dehors. Et c'est, au mois de novembre 1961, cette vague d'arrestations qui atteint aussi bien un groupe de

## La révolution du fils du facteur

diplomates français que des bourgeois indociles et des officiers rendus responsables de l'échec de Damas. Par la terreur, d'autres révolutions, en 1793, en 1917, se sont sauvées. Mais c'étaient de vraies révolutions et non la fiévreuse aventure d'un patriote solitaire, avide de procurer à son peuple plus de dignité et de bien-être, mais plus habile à l'intrigue qu'au gouvernement, et pris dans les vertiges du pouvoir absolu.

Manifestant un jour de 1954 contre le régime militaire, les étudiants d'Alexandrie criaient : « A bas le fils du facteur ! » (*Ibn el boustagui.*) D'ascendance paysanne, Nasser, en effet, est le fils d'un petit employé des Postes. On peut tenter de rechercher dans cette origine la vraie coloration de son entreprise qui serait caractérisée par l'ascension sociale d'une classe de maigres fonctionnaires à travers le pouvoir militaire, et le pouvoir tout court.

L'Égypte d'aujourd'hui se sent-elle représentée par cet homme qui s'est saisi d'elle et qu'elle a plusieurs fois plébiscité ? Elle préférerait bien sûr les chefs débonnaires qu'elle élisait jadis, un Zaghloul ou un Nahas, elle préférerait aussi le brave général Naguib ; leur éloquence, leur bonhomie, et ce qu'il y avait de fondamentale modération dans leurs excès verbaux. Ils étaient à l'échelle de l'Égypte ; elle se reconnaissait en eux. Ils avaient quelque chose d'un peu ventru, d'un peu nonchalant, de gentil et d'un tantinet familial qui est à l'image même de ce peuple de paysans qui, à la ville, sent encore un peu sa crotte.

Mais ce Nasser... Infatigable, trop tôt levé, trop tard couché, toujours une manigance en tête, un discours en préparation avec des chiffres, des syllogismes, des démonstrations... Ce Nasser, on l'admire ou on le hait, chacun le craint, certains le respectent : c'est l'homme qui a dit « non » à l'Occident et n'en a pas été pour autant, comme Orabi Pacha, foudroyé. C'est l'homme qui, plus qu'aucun autre, a fait du Caire la capitale des sous-développés, l'un des hauts lieux du tiers monde, le brûlant foyer de l'arabisme, un quartier général de la révolution africaine. Mais c'est un drôle d'Égyptien !

8° Année. N° 170.

Le Numéro. 10 cent  
 (Bouquet. 25 cent)  
 Le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

13 February 1968

8<sup>e</sup> Année. N° 170.

Le Numéro 50 cent  
10 francs  
La 1<sup>re</sup> année 15 francs par an.

13 Février 1948

# Femina



*[Faint, illegible handwritten notes]*

FORM 100-1 4-2-62 100-100000

En mœurs de ces braves gens habitués de sang, on sentit tout  
de suite les effets rapides, que notre collaboration fit, à travers  
les applications de l'écrit. L'enthousiasme dont elle fut le point  
de départ, se manifesta (voir page 10, 11).

1999

*[Faint, illegible handwritten notes]*

## Un voyage très bien porté



L'Égypte commence place de la Concorde. L'obélisque nous est un objet familier, aussi fraternel que l'Arc de Triomphe. Et les hiéroglyphes sont à leur place sur les rives de la Seine. Enfants, nous retrouvions chaque jeudi, au musée du Louvre, le monde des statues aux noms étranges et aux faces camuses : leur granit nous effrayait moins que les monstrueuses rondeurs de Rubens.

Aboukir, « Du haut de ces pyramides », Lesseps, ce sont là mots de tous les jours. Et le petit chapeau de l'Empereur, nous l'avions reconnu dans l'amulette bleue cernée de noir, l'œil magique des anciens Égyptiens... Saint Louis et Damiette, Champollion et Mariette, la pierre de Rosette, le Scribe accroupi et Tout-Ank-Amon, c'était là notre Égypte enfantine, l'Égypte à notre porte, que nous retrouvions en sortant du métro.

Ils ont été nombreux à nous montrer la route.

« Visitez Thèbes. » Il était de mode, aux premiers siècles de notre ère, d'aller connaître ces formidables jumeaux de pierre qui chantaient au soleil levant : les colosses de Memnon. Strabon assure que l'an 27 vit trembler la terre en ce lieu :



## Un voyage très bien porté

le temple fameux du pharaon Aménophis III fut détruit. Il n'en resta que deux statues, appelées Memnon par les Grecs. L'empereur Hadrien et l'impératrice Sabine voulurent entendre la merveille.

Accompagnés de la poétesse Julia Balbilla, leur amie, ils remontèrent le Nil, traversèrent le fleuve et arrivèrent au pied des colosses. La dame de lettres fixa dans la pierre le dialogue qui s'engagea alors entre l'empereur et le dieu de pierre : « Ayant aperçu Hadrien, le roi du monde, il lui dit : « Bonjour, comme il pouvait le faire... et Memnon rendit un son aigu, comme celui d'un instrument de cuivre frappé. L'empereur Hadrien salua Memnon autant de fois : et Balbilla a écrit ces vers composés par elle-même, qui montrent tout ce qu'elle a vu et entendu. »

De moins nobles touristes couvrirent d'inscriptions les jambes, les pieds et le socle des colosses. Celui-là est un Gaulois, centurion de Rome. « J'ai entendu Memnon. » Et c'est sur l'un des tibias géants que Cocteau croit avoir découvert cet autographe : « A. Rimbaud, artilleur, 1799. »

Ne jetons pas l'anathème sur les cœurs entrelacés et les dates que les amoureux gravent à tort et à travers, contribution modeste à l'évolution de l'égyptologie, futurs sujets de thèses.

Tout au long des siècles, le tourisme ne désarmera pas. Après les poètes grecs et les centurions romains, après Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, férus de l'histoire des pharaons, l'intérêt change. Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, les temples sont fermés. L'Égypte des pharaons va s'endormir pour plusieurs siècles. Chrétienne, elle méprise le paganisme.

La pèlerine Éthéria au IV<sup>e</sup> siècle redécouvrit le Sinaï. Elle refit pour la première fois le long trajet de Moïse et des Hébreux.

Puis la renommée de saint Paul, de saint Antoine, de saint Pacôme, de sainte Catherine d'Alexandrie et la foule des anachorètes qui peuplaient les déserts de l'Est et de l'Ouest, se répandit sur toute l'Europe médiévale. Mais ce sont les Croisés que devaient réorienter le tourisme vers le Levant. Pendant des siècles, des pèlerins de tous poils iront prier à

Bethléem et pleurer sur le saint sépulcre. Mais ils veulent aussi connaître les lieux de la « fuite en Égypte », le sycomore de Matarieh qui abrita la Vierge et la crypte Saint-Serge, au vieux Caire, cette grotte qui abrita la sainte Famille.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, c'est fabuleux ce qu'on voyage : presque autant que de nos jours. La curiosité compense le manque de commodités. Les Vénitiens ont ouvert la voie, moins touristes qu'hommes d'affaires. Maintenant, le roi Louis XII envoie des ambassadeurs. Ils se font accompagner de frères cordeliers, comme ce Jehan Thenaud qui s'ébaudit devant Le Caire, « trois fois aussi grand que Paris », et sur lequel planent « cent mil milans qui la nectoient de ses immundicités » (les milans tournoient toujours sur l'immense cité hérissée de buildings).

On reconnaît encore Le Caire à la description qu'en fait, vers 1535, Greffin Affagart qu'accompagne, habillé en franciscain par prudence, le cordelier de Bernay. Cette « grande et non pareille cité du Caire avec ses 14 000 paroisses, ses rues « estroictes et courtes et la plupart virolées, recouvertes en voultres pour la grande et extrême chaleur qu'il y faict en esté ... », ses 20 000 cuisines, ses marchands de viande hachée, « cuite en petites broches comme allouettes », ses 5 000 porteurs d'eau munis d'outres en « peaulx de chevres ». Malheureusement, les boutiques ont disparu où l'on vendait « de la neige, comme si c'estoyt sucre », et les pavements de marbre des maisons, « ordonnés par ung singulier art à la mode vénissienne ».

Le cordelier André Thévet, aumônier de la reine Marie de Médicis, s'extasie sur la longévité des Égyptiens qui peuvent vivre « mil ans ». « La façon de vivre est-elle de ceus qui habitent le pais abondant en frutages : par chacun mois ils prennent purgacion trois jours de suite, gardant leur santé avec clistères et vomissements... Ils sont les plus sains des hommes ». Mais si Le Caire est « bellement et grandement peuplé », combien triste « le nombre des paroisses du diable, édifices de marbre montant jusqu'à mille et deus : tellement a Satan augmenté ses synagogues ».

Et puis, c'est le violent engouement qui s'empare des gens

## Un voyage très bien porté

du XVIII<sup>e</sup> siècle. On traduit les *Mille et Une Nuits*, à nouveau le Coran. On écrit l'*Histoire des Arabes*, des *Vies de Mahomet*, les *Lettres persanes*, *Zaire*. Jean-Jacques se promène en caftan, les dames se travestissent en odalisques et en almées pour offrir du café – breuvage étrange – dans de minuscules tasses. Le snobisme est à la turquerie et à la chinoiserie. Mais la vallée du Nil reste mal connue.

Et c'est un jésuite, le père Sicard, mort de la peste au Caire en 1726, qui retrouve Thèbes et la Vallée des Rois. Il est le premier à en donner une description : « Les sépulcres de Thèbes sont creusés dans le roc, et d'une profondeur surprenante. (...) Un long souterrain large de douze pieds conduit à des chambres, dans l'une desquelles est un tombeau de granit élevé de quatre pieds. (...) Salles, chambres, tout est peint depuis le haut jusqu'en bas. La variété des couleurs, qui sont aussi vives que le premier jour, font un effet admirable. » Parlant l'arabe, il parcourt tout le pays, visite les couvents coptes de la Thébaïde et de la mer Rouge, et atteint Assouan. Là, il doit amadouer par des cadeaux de tabac les Nubiens qui l'accueillent avec leurs sagaies.

Et puis deux voyageurs de qualité se succèdent, annonçant Bonaparte : Savaroy et Volney. On ne saurait imaginer points de vue plus contrastés. Si le premier se pâme devant les filles du Nil au corps bronzé, les cédrats énormes et les almées chatoyantes, Volney répond par le chaos tortueux des rues du Caire, ses chameaux, ses chiens, ses ânes, ses mendiants, l'infection de la voirie, les collines de décombres, la fièvre, la peste, la petite vérole et ce « mal béni » qui ronge la moitié du Caire, « ces espèces de fantômes... qui ne montrent d'humain que deux yeux de femmes, (...) ce peuple maigre et noirâtre qui marche nu-pieds, (...) ces villages bâtis en terre et d'un aspect ruiné »...

*Le Voyage* de Volney paraît en 1792. En Corse où il s'est établi, il rencontre un jeune capitaine : en 1798, Bonaparte s'embarque avec le livre de l'auteur des *Ruines*.

Bonaparte a de grands desseins. Il charge Berthollet de recruter les membres d'une « Commission des Sciences et des Arts ». Dans le salon de Joséphine de Beauharnais, il



Débarqué sur la terre des Pharaons, il va partout, suivi d'une Commission de savants et d'artistes qui n'avaient jamais caracolé à dos de chameau.

rencontre Vivant Denon, peintre et écrivain qu'il embarque avec lui à Toulon, le 14 mai 1798. Auprès du jeune général, le baron Vivant Denon, alerte quinquagénaire, commence une extraordinaire galopade. Le portefeuille en bandoulière, la lorgnette au côté, les crayons à la main, au galop de son cheval, il devançait les premières colonnes pour avoir le temps de dessiner en attendant que la troupe le rejoignît. Sous le feu de l'ennemi, il prenait des croquis avec la même impassibilité que s'il eût été paisiblement assis à sa table, dans son cabinet. A Gournah, il découvre le premier « livre » égyptien que l'on ait connu : « Un papyrus que je trouvais dans la main d'une momie... La voix me manqua. » Jusqu'à lui, les voyageurs n'avaient rapporté que des manuscrits coptes ou arabes.

Le 20 août 1799, Bonaparte rentre en France avec Denon, qui publie en 1802 le *Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte pendant les campagnes du Général Bonaparte*, avec récits et croquis. La *Description de l'Égypte*, de l'Institut du Caire, ne paraîtra que sept ans plus tard. La première commission parcourt l'Égypte, composée d'ingénieurs et de mathématiciens. Munie du compas, du fil à plomb et du théodolite,

## Un voyage très bien porté

elle arpente et mesure les temples, en dessine les reliefs et les inscriptions – que personne ne comprend encore – et procède aux « relevés » tels qu'on les exécute encore aujourd'hui. C'est ainsi qu'ils étudient Denderah, Karnak, Philæ, Assouan. Transportés par leurs découvertes, ils travaillent dans de véritables transes. Deux autres commissions remontent le Nil sur des canges qui emportent leur matériel de campement et leurs vivres. Rentrant en France en 1801, après la capitulation, ils auront encore à se battre avec les Anglais qui ont confisqué une grande partie des plans, des herbiers, des relevés de monuments et de terrain. Ils finiront par en récupérer la plus grande partie.

C'est alors que commence à Paris un immense travail collectif qui durera près de vingt-cinq ans. A l'aide de ce monceau de notes, de dessins, de notations scientifiques et mathématiques, d'études sociologiques, de relevés de monuments, de copies de peintures et des inscriptions hiéroglyphiques, une grande synthèse s'élabore qui sera la fameuse *Description de l'Égypte*. En 1803, Bonaparte corrige lui-même la préface historique. Et le tome I paraît en 1809 « par les ordres de Sa Majesté Napoléon le Grand » ; le dernier en 1828, portant en frontispice le buste de Charles X. Neuf in-folio de textes, douze grands in-folio d'illustrations, 900 planches, l'immense ouvrage requit le travail d'une armée d'artistes et d'artisans, et de 400 graveurs.

*L'histoire à nos neveux redira votre nom,  
Monge, Fourier, Dupuy, Geoffroy, Conté, Denon,  
De l'Institut français touchante colonie !  
Vous qui du jeune chef secondiez le génie  
Et, liant les beaux-arts en lumineux faisceaux  
Rameniez la science à son premier berceau <sup>1</sup> !*

Plus sobre, Gamal Abdel Nasser écrira, dans la *Philosophie de la Révolution* : « C'était le début de la renaissance... »

C'est Mohàmmed Ali – un Albanais, on l'a dit – qui décide de faire de l'Égypte un pays moderne. Il a des idées, une grande

---

1. *Napoléon en Égypte*, de Barthélemy et Méry.



intelligence, peu de scrupules. Il fait assassiner les Mamelouks qui mettent le pays au pillage, et se met à construire l'Égypte.

Il fait venir de France des techniciens qu'il emploie et qu'il paye. Des architectes, des ingénieurs creusent des canaux, Linant de Bellefonds, Mougél, Lambert élèvent le premier barrage près du Caire ; le Dr Clot fonde l'École de médecine d'Abou Zaabal, le colonel Joseph de Sève, appelé comme instructeur des troupes, deviendra le général en chef de l'armée égyptienne sous le nom de Soliman Pacha (sa statue en bronze, portant la chéchia, se dresse) encore en plein centre du Caire). Guerroyer ne suffit pas à Mohammed Ali. En 1820 un ingénieur français nommé Jumel, l'un des innombrables techniciens européens qui habitent alors Le Caire, remarque dans le jardin de l'un de ses amis un plant de cotonnier portant des fibres d'une longueur et d'une solidité encore inconnues. Il en informe Mohammed Ali, qui couvre l'Égypte, maintenant irriguée, du « coton Jumel ». Industrialisation, commerce, l'Égypte s'ouvre au monde moderne. Mais l'Égypte ancienne restait indéchiffrée.

Toute l'Europe se passionnait pour l'antiquité égyptienne depuis la parution de la *Description*. La pierre de Rosette y était reproduite. Et des Français, des Allemands, des Anglais s'attaquèrent à son déchiffrement. Le bloc de basalte noir trouvé dans le delta en 1798 par le capitaine Bouchard était gravé d'un texte en trois écritures différentes : le grec était connu. Les deux autres devaient être la transcription du premier. Les hiéroglyphes de l'un, l'écriture cursive de l'autre ne se laissèrent pas aisément violer.

Young, le physicien anglais, ne réussit qu'à déterminer l'emplacement du mot *Ptolémée*. L'affaire faisait grand bruit, chacun croyant toujours avoir touché au but...

Pourquoi, tout petit garçon, Jean-François Champollion s'était-il passionné pour l'Égypte ? Il apprend le copte parce qu'un jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle a démontré que les hiéroglyphes se survivent dans cette langue que parlent encore les moines d'Égypte. Il sait déjà le grec et le latin. Il y ajoute l'arabe et l'hébreu, le syriaque, l'éthiopien et le chaldéen.

## Un voyage très bien porté

A dix-sept ans, il présente à l'Université de Grenoble une étude sur la géographie copte de l'Égypte. Professeur à cette même université, il publie à vingt et un ans *l'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*.

Et il suit dans la fièvre les travaux de déchiffrement de la pierre de Rosette. Akerblad, Sylvestre de Sacy et Young ne le satisfont pas. Il cherche, il tâtonne, il s'acharne. C'est lui qui aura l'intuition de génie : l'écriture hiéroglyphique est tout à la fois idéographique – un signe représentant une idée – et phonétique. Comme l'hébreu et l'arabe, elle ne comporte pas de voyelles. Le premier mot que Champollion put déchiffrer fut le nom de *Ramsès* dont il analyse l'étymologie : « Ra (dieu-soleil) l'a enfanté. » Il a la clé de la première écriture humaine connue. Il a trente-deux ans.

Cabales, intrigues, polémiques, difficultés de toutes sortes : il lui faut attendre jusqu'en juin 1828 pour partir en Égypte à la tête d'une mission. Une commission italienne se joint à lui. Il va suivre Vivant Denon et la *Description de l'Égypte*. Sa passion est lucide. Il sait déceler la valeur esthétique des différentes époques, et de Denderah il écrit : « J'avais sous les yeux un chef-d'œuvre d'architecture, couvert de sculptures de détail du plus mauvais style... Les bas-reliefs de Denderah sont détestables, ils sont d'un temps de décadence. »

Il a pu dater les monuments, établir la chronologie des rois, comprendre ces textes que les savants de la Commission des Sciences n'avaient pu que « photographier ». Mais il ne néglige pas pour autant l'exploration archéologique. Il pénètre avec son équipe dans le spéos d'Ibsamboul, le temple-montagne d'Abou Simbel alors englouti par les sables jusqu'aux épaules des colosses.

« Je me déshabillai presque complètement, ne gardant que ma chemise arabe et un caleçon de toile et me présentant à plat ventre à la petite ouverture d'une porte qui, deblayée, aurait au moins 25 mètres de hauteur. Je crus me présenter à la bouche d'un four et, me glissant entièrement dans le

## Un voyage très bien porté

temple, je me trouvais dans une atmosphère chauffée à 51 degrés. » L'équipe entreprend « le dessin en grand et colorié de tous les bas-reliefs qui décorent la grande salle ». Il en veut à ceux qui ont décrit ces statues comme de lourds magots et d'épaisses cuisinières. « C'est, dit-il, d'une excellente sculpture. » C'est ce même temple qu'à l'appel de l'Unesco le monde coalisé tente de sauver.

Champollion remet à Mohammed Ali une *Notice sommaire sur l'Histoire de l'Égypte* et la liste des monuments qui subsistent, entre 1829 et 1830. Il déplore la dégradation, la disparition de nombre d'entre eux. Sait-il que c'est le pacha lui-même qui a fait démolir des temples pour construire des sucreries en Haute-Égypte ? De grands ensembles ont disparu depuis la *Description* et les relevés de 1799. Le pacha, l'ingénieur, le fellah, le trafiquant et le fouilleur incompétent en sont responsables.

L'Égypte de Mohammed Ali oppresse Champollion. « Sachant que les Anciens représentaient cette contrée par une vache, Mohammed Ali la trait et l'épuise du matin au soir (...). L'Égypte fait horreur et pitié, et je dois le dire malgré le beau sabre monté en or dont le pacha m'a fait présent comme une marque de sa haute satisfaction. »



Mohammed Ali, son sabre



et Champollion

## Un voyage très bien porté

En janvier 1830, Champollion rentre à Paris. Professeur d'histoire et d'archéologie égyptienne au Collège de France, il prépare un énorme travail : *Les Monuments de l'Égypte et de la Nubie* et sa *Grammaire*. Ce sont ses disciples qui termineront la publication de ces deux ouvrages : il meurt deux ans plus tard, à 42 ans.

Au Caire, non loin du musée que fonda Mariette, la rue Champollion, en dépit des révolutions nationales, a conservé son nom. Bordant le très vieux et populaire quartier du Maarouf, elle étale ses débonnaires devantures de fruits et de légumes, tandis qu'aux étages des draps blancs claquent au vent...

M. de Chateaubriand quitte Paris le 13 juillet 1806, accompagné du précieux Julien, frère de sa cuisinière, qui va l'accompagner en Orient et qui ne manquera pas de tenir un *Journal*, qui sera plus tard bien utile à l'écrivain « afin de mettre dans un plus grand jour la manière dont on est frappé dans l'ordre de la société et la hiérarchie des intelligences » ! Il a laissé Madame de Chateaubriand à Venise. Il arrive à Alexandrie le 20 octobre 1806. La côte, le Nil, le Delta, rien ne l'étonne : « Ces plages ressemblent aux lagunes de Floride. (...) Quoi que je fusse charmé de rencontrer une grande rivière et une fraîche verdure, je ne fus pas très étonné, car c'étaient absolument là *mes* fleuves de la Louisiane et *mes* savanes américaines<sup>1</sup>. » Charmante impudence. Il est beau de se souvenir d'une Amérique qu'on n'a pas vue...

L'Égypte est en pleine guerre civile : les Anglais soutiennent contre Mohammed Ali son adversaire Elfy Bey. « Sept mortelles journées » sur le Nil, et dangereuses... La cange qui l'emporte a dû embarquer des marchands et des soldats albanais, « qui dès le second jour de notre navigation s'emparèrent de notre chambre. (...) Au moindre bruit, ils mon-

---

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 1811.

## Un voyage très bien porté

taient sur le pont, prenaient leurs fusils, et comme des insensés avaient l'air de vouloir faire la guerre à des ennemis absents. (...) Pendant ce temps, nos marchands turcs descendaient à terre, s'asseyaient tranquillement sur leurs talons, tournaient le visage vers La Mecque et faisaient, au milieu des champs, des espèces de culbutes religieuses. Nos Albanais, moitié musulmans, moitié chrétiens, criaient : « Mahomet » et « Vierge Marie », tiraient un chapelet de leurs poches, prononçaient en français des mots obscènes, avalaient de grandes cruches de vin, lâchaient des coups de fusil en l'air et marchaient sur le ventre des Chrétiens et des Musulmans <sup>1</sup>. »



*Bain Égyptien*



*Chef des Mamelouks du Caire*



*Marchand de café d'Alexandrie*

Il arrive au Caire par « un faubourg détruit, au milieu des vautours qui dévoraient leur proie ». Un marchand français obligeant – dont il a évidemment oublié le nom – lui prête sa maison et le met sous la garde d'une escorte de cinq Mamelouks français : déserteurs de l'armée de Menou, convertis à l'Islam, ils servaient tantôt le pouvoir en place, tantôt la rébellion. « Rien n'était amusant et singulier comme de voir Abdallah, de Toulouse, prendre les cordons de son

1. Itinéraire.



## Un voyage très bien porté

caftan, en donner par le visage des Arabes ou des Albanais qui nous importunaient, et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses... Ils portaient de longues robes de soie, de beaux turbans blancs, de superbes armes ; ils avaient un harem, des esclaves, des chevaux de première race. Mais au milieu des nattes, des tapis, des divans que je vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie : c'était un uniforme haché de coups de sabre qui couvrait le pied d'un lit fait à la française <sup>1</sup>. »

M. de Chateaubriand ne rencontre pas le pacha, qui est absent ; mais, à la Citadelle, il est reçu par le fils de Mohammed Ali, un adolescent « assis sur un tapis dans un cabinet délabré ». De la terrasse qui surplombe le paysage, il crie d'admiration. La ville immense, les Pyramides ! « A l'œil nu, je voyais parfaitement les assises des pierres et la tête du Sphinx qui sortait du sable. » Son enthousiasme l'égare : à cette distance, il est impossible de distinguer les pierres et la tête du Sphinx. Il n'ira pas davantage les contempler de près. La crue l'en empêche, dit-il. Et il charge le consul d'y aller de sa part et « d'écrire son nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion ».

« Monsieur de Chateaubriand, voyageur français, a dû soutenir à son retour du Caire une fusillade très vive. » En effet, l'armée du pacha gronde. Elle n'a pas reçu sa solde. Les Bédouins d'Elfy Bey ravagent le Delta et s'attaquent aux bateaux sur le Nil. Chateaubriand est heureux de rembarquer à Alexandrie, qu'il ne daigne pas décrire : il renvoie aux bons auteurs, Volney, Thévenot, Shaw, Nieburh « et cent autres ». On le présente à un riche Turc, qui a des lettres, et qui se précipite sur le voyageur en s'écriant : « Ah ! mon cher Atala ! ma chère René ! » Flatté tout de même, il reconnaîtra qu'il a été mystifié et que ce Turc était un Espagnol, agent secret de Talleyrand...

Le comte de Saint-Simon se prend de passion pour l'Égypte. L'idée lui vient de percer l'isthme de Suez. Et il va bien

---

1. Correspondance du consul Drovetti qui accompagne Chateaubriand.

au-delà. Il s'agit de réconcilier l'Orient et l'Occident, de régénérer la société occidentale par les rapports mystiques de l'Orient, et d'enrichir l'Orient et l'Afrique par les techniques viriles et réalistes de l'Occident. Il meurt en 1825 sans avoir vu l'Égypte : ce sont ses disciples – fous généreux, penseurs désintéressés, métaphysiciens naïfs, techniciens de valeur – qui débarquent un jour en Égypte, en 1833. Guidée par Prosper Enfantin, le « Père », une équipe d'hommes de sciences au cœur pur chante des hymnes d'amour en touchant la terre promise. Le Père a inventé un étrange costume : pantalon blanc, couleur d'amour ; gilet rouge, couleur du travail ; tunique violette, couleur de la foi. « C'est une croisade nouvelle... inaugurée par la France républicaine en 1799... Nous nous occuperons des germes et des berceaux... L'Égypte sera le jardin et le transit des deux mondes anciens. »

Polytechniciens, ingénieurs, mathématiciens, ils ont quitté la France pour vivre l'aventure la plus étrange, la plus folle qui se puisse rêver. Nul d'entre eux ne sait de quoi vivra le phalanstère. Leur vie sera rude. Mais ces mystiques, en creusant des canaux, en perçant les mers, en bâtissant, cherchent l'Amour. Leur socialisme érotique et leur mystique économique laissent pantois les Égyptiens, et les scandalisent, malgré le dévouement des saint-simoniennes, institutrices ou infirmières.

Deux d'entre eux, pourtant, les ingénieurs Lambert et Fournel, reprennent l'idée du percement de l'isthme de Suez. A cette époque, il y avait au Caire un jeune vice-consul qui s'appelait Ferdinand de Lesseps. Il se passionne pour le projet. Les études prennent corps. Va-t-on ouvrir le chantier ? Mais Mohammed Ali décide de construire d'abord le barrage sur le Nil. Ce n'est pas la dernière fois, on le sait, que le canal et le barrage sont liés dans l'histoire de l'Égypte.

Il s'agit ici encore de réaliser une vision grandiose de Bonaparte : « Si j'étais au pouvoir dans ce pays, pas une goutte d'eau du Nil ne se perdrait dans la mer. »

Les saint-simoniens ingénieurs se mettent à la disposition

## Un voyage très bien porté

du pacha pour la construction du barrage. A la demande de Linant de Bellefonds, directeur des Travaux publics, Enfantin fait venir de France d'autres ingénieurs, et le travail commence dans l'enthousiasme le plus délirant. On campe sous la tente. On s'habille de nouveaux costumes orientaux. Des peintres, des artistes, des musiciens se joignent aux techniciens. C'est une seconde et pacifique « expédition d'Égypte ».

Mais la peste de 1835 décime l'équipe, qui se disloque, mais les éléments les plus valeureux, Lambert et Mougél poursuivent le travail. Le délire mystique des saint-simoniens aura ensemencé la culture française en Égypte. Et l'idée du percement de l'isthme de Suez finit par germer : Lesseps la reprendra. Qui peut prévoir que le canal ne sera pas exactement le trait de concorde et d'amour entre les peuples dont rêvaient le Père Enfantin et ses cinquante-cinq « enfants » ?

Les théosophes font place aux poètes, les démiurges aux écrivains. Lorsque Gérard de Nerval s'embarque à Marseille le 1<sup>er</sup> janvier 1843, il va retrouver le sultan Beibars et le calife Hakim qu'il connaît comme des frères, la reine de Saba et la paix de son esprit torturé. Evasion, recherche de soi. La poussiéreuse beauté du Caire le rend à lui-même : « Le rêve s'y forme en plein jour. » Le *Voyage en Orient* ne décrit que cette ville. Alexandrie et le delta ne l'intéressent pas. Il ne va pas en Haute-Égypte. « Ce qui est trop long et trop fatigant pour voir de simples ruines dont on se rend fort bien compte d'après les dessins. Les mœurs des villes vivantes sont plus curieuses à observer que les restes de cités mortes. » (Ainsi Jacques Audiberti, que nous avons traîné à Thèbes, bougonnait : « Je n'aime pas les pierres. » Le laurier-rose de notre ami Hassan Fathi à Gournah est le seul souvenir qu'il ait gardé de ce pays brûlant.)

Vêtu à l'orientale d'un pantalon bouffant de coton bleu et d'un gilet rouge brodé d'or, la tête rasée sous le tarbouche, drapé d'un vaste manteau en poil de chameau, Gérard se perd dans les rues de la ville. Il en est d'abord « mortellement triste et découragé ». « Partout la pierre croule et le bois pourrit. »

## Un voyage très bien porté

Mais il achète une esclave (javanaise), Zeynab. Il s'installe, il erre dans la ville arabe, abandonnant le plus souvent la « contrée franque ». Il rencontre pourtant des Français au cabinet de lecture de M. Bonhomme, dont la belle épouse, « cette providence du voyageur », exhibe de lourds cheveux à la Titien, dans la pharmacie de M. Castagnol, parfois autour de la table du consul.

Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est se perdre seul dans la foule, les cafés maures et le marché aux esclaves, voir les montreurs, les derviches, les charmeurs de serpents et le bruyant déroulement des fêtes : mariage « cophte », funérailles, retour de la caravane de La Mecque.



ÉGYPTÉ. Le Caire. Derviche hurleur.

## Un voyage très bien porté

Pourtant, « dans le fait, on s'ennuie à périr ici ». Mohammed Ali a fait interdire les almées. L'affreux « protestantisme aride et sombre des Turcs est responsable de l'obscurantisme où l'Orient est tombé... Le Coran est devenu, par l'interprétation turque, ce qu'était la Bible pour les Puritains d'Angleterre, un moyen de tout niveler ». Nasser, beaucoup plus tard, qui n'est pas turc, se montrera lui aussi choqué par le nombril ondulant des belles odalisques. Mais ces dames ont du ressort. Après une interdiction non respectée, on aboutit à un compromis : cacher sous un collant rose cette portion de peau sise entre les seins et les hanches, objet des convoitises et cause des inquiétudes du *bikbachi*.

Mohammed Ali use d'un autre stratagème. « Ces séduisantes personnes qui se démenaient vaillamment aux sons primitifs de la flûte et du tambourin », dont « les hanches frémissaient d'un mouvement voluptueux », étaient parfois fort belles. « Il y en avait à la mine fière, aux yeux arabes avivés par le *cohel*, aux joues pleines et délicatement fardées... Mais cette autre, il faut le dire, trahissait un sexe moins tendre avec une barbe de huit jours ; (...) je ne tardais à me convaincre que nous n'avions affaire qu'à des almées... mâles. »

Parfois, de nos jours, dans les quartiers populaires, la foule encercle une danseuse miteuse, aux longs cheveux flottants, couverte d'oripeaux multicolores : pauvres hères, frères de ces *Khowals* « d'une révoltante impudicité » qui indignaient Nerval. Personnages misérables, équivoques et pitoyables... Nerval passe de l'émerveillement au dégoût, de l'enthousiasme à la détresse. « Tout cela me surprend, me ravit, ... ou m'attriste. Car je ne veux pas dire qu'un éternel été fasse une vie toujours joyeuse. Le soleil noir de la mélancolie... se lève aussi parfois aux plaines lumineuses du Nil. »

Il écrit à Théophile Gautier : « Toi, tu crois encore à l'ibis, au lotus pourpré, au Nil jaune, tu crois au palmier d'émeraude, au nopal, au chameau peut-être. Hélas, l'ibis est un oiseau sauvage, le lotus un oignon vulgaire, le Nil une eau rousse à reflets d'ardoise, le palmier a l'air d'un plumeau grêle, le nopal n'est qu'un cactus, le chameau n'existe qu'à l'état de dromadaire, les almées sont des mâles



## Un voyage très bien porté

et quant aux femmes véritables, il paraît qu'on est heureux de ne pas les voir. »

Maxime Du Camp est le premier reporter photographe qu'ait connu l'Égypte. « L'homme très maigre » et son ami Flaubert, « le Père de la moustache », comme les ont appelés les fellahs, sillonnent le pays. Ils remontent le Nil sur une cange, Maxime chargé de son volumineux appareil, Flaubert pestant contre les puces et la vermine. Ils traversent la première cataracte – ce qui n'est pas une mince entreprise – et ne s'arrêtent qu'aux confins du Soudan, à Ouadi Halfa où, curieusement, Flaubert trouve le nom de sa future héroïne, Madame Bovary.

Maxime Du Camp, agile, infatigable, curieux, vorace, insatiable, veut tout voir et ne fera grâce d'aucune ruine au pauvre Flaubert furieux. « Les temples égyptiens m'embêtent profondément », lit-on dans sa *Correspondance*. Les colosses de Memnon ? « Ils sont très gros... » A Abou Simbel, où le cruel Maxime l'oblige à saisir la pelle et la pioche, il note simplement : « Taille cambrée d'un petit nègre frisé. »

Seul l'intéresse le spectacle de la vie. Ces pauvres esclaves soudanaises encaquées et s'épouillant avec une aiguille de porc-épic ; une mère qui emporte son enfant sur l'épaule ; la nuit qu'il passe auprès de Koutchouk Hanem, « le doigt passé dans son collier ». Cette almée célèbre, exilée dans le sud, amante délaissée de rois et de princes, vaut tous les colosses de pierre de la Ville aux cent portes. « C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurés, des genoux magnifiques, et qui avait, en dansant, de crânes plis de chair sur son ventre. » On croit entendre la voix d'Audiberti...

De retour en France, Flaubert ne publie rien. Maxime Du Camp édite en 1853 un magnifique album de 150 photos où, pour la première fois, le texte et l'image photographique se côtoient. Ces documents sont admirables, d'une qualité techniques auxquelles, cent dix ans plus tard, les nôtres n'ont rien à envier.

Déjà les reporters, les photographes... Le voyage moderne est commencé.



# La cité magique



Cendre et or. Le Caire. Juin brûle. Un avion trop rapide nous a déversés sur les sables de l'aérodrome construit en plein désert. Ici on goûte, en une goulée d'air en feu, l'Égypte. Héliopolis est l'antique cité du Soleil, où le Phénix venait mourir sur un bûcher de myrrhe et d'encens avant de renaître de ses cendres... Il ne reste de cette cité fabuleuse que des avenues bourgeoises tirées au cordeau, des immeubles du style néo-mauresque cher aux hardis architectes des années 1905-1910, et l'extravagant palais inspiré du temple d'Angkor, sorti tout droit du cerveau belge mais enfiévré du baron Empain, fondateur de la ville. Depuis peu, la « Fontaine du Soleil », le « Nombriil du Firmament », a perdu sa nationalité belgo-khméro-mauresque. Le président Nasser en a nationalisé tous les bâtiments qui appartenaient encore à une société capitaliste étrangère. Le drapeau de la R.A.U. flotte sur cet Angkor des sables.

Sitôt quitté le désert, voici Le Caire, et d'abord un faubourg bruyant. Asphalte mou des beaux quartiers. Il faut faire taire les souvenirs chatoyants, les récits pleins de fêtes, de cortèges et les 22 840 mosquées du vieux chroniqueur. Ces

## La cité magique

buildings, ces avenues, ces palaces, ces autos, ces cris, ces éclairages au néon qui zèbrent le ciel de leur éclat, c'est Bruxelles et Broadway.

Il faut aimer Le Caire. Il faut s'y perdre, il faut y vivre. Le Caire, ce n'est pas une ville. C'est dix villes tout à la fois. Mais non, c'est plus encore. Trois univers s'y pénètrent : l'antique, le chrétien et le musulman. C'est aussi le pays tout entier : il n'est dans la langue qu'un mot, *Misr*, pour désigner l'Égypte et sa capitale. Le Caire, c'est un monde avec ses trois millions d'habitants, son béton, ses mesures, ses arbres, ses mosquées, ses églises, ses couvents, ses religions, ses venelles et ses boulevards, ses jardins et ses cloaques, ses antiquaires et ses fripiers, ses réfrigérateurs et ses banques, ses tanks et sa télévision, ses journaux et ses marchands de pépins, ses cinémas réfrigérés et ses marchands de boulettes de viande que décrivait le cordelier de Bernay au xvi<sup>e</sup> siècle. Mais de quels rêves sont sortis ces vaisseaux roses et bleus, énormes sorbets qui glissent entre les immeubles flambant neufs ? Pour qui sont ces automobiles de cow-boys délirants, égarés en Orient ? Il y a quelques années, Madame faisait arrêter son chauffeur devant un magasin de chaussures. Il faisait un signe, et les vendeuses s'empressaient à chausser Madame dans sa voiture, sans qu'elle ait besoin de descendre. Mais la Révolution a passé : les dames doivent maintenant descendre sur le trottoir, faire quelques pas, entrer dans le magasin. Pourtant, devant les marchands de jus de fruits, mosaïques, pyramides de couleurs, joie des yeux, on peut encore boire au volant le jus de canne à sucre douceâtre ou l'épaisse et succulente purée de mangue...

Dégoûtante impatience du visiteur occidental. A s'agiter, à s'impatisier, on n'encourt que condescendance et mépris des Cairotes. « *Estanna chouaia !* attendez un peu... ne vous énervez pas... prenez doucement ce petit café *masbout*<sup>1</sup> et puis buvez ce grand verre d'eau... »

---

1. Juste à point. On sert trois sortes de café, selon la quantité de sucre qu'il contient : peu sucré (*masbout*), très sucré (*ziada*), sans sucre (*zaada*).

## La cité magique

Gérard de Nerval avait raison. Quittons cet hôtel et partageons la vie des Cairotes. Mais nous ne pourrions plus comme lui trouver le patio dallé de marbre et l'ombre des moucharabiehs. Notre appartement gîte au onzième étage d'un immeuble neuf, au centre de la ville. Sur la terrasse, nous voilà dans une mêlée d'oiseaux noirs et rapides, ces « cent mil milans qui nectoient la ville de ses immundicitez... » ; ils piquent du haut du ciel et attrapent en plein vol la proie que nous leur jetons. A notre gauche s'élèvent les immeubles de la ville que l'on appelle encore européenne. Banques, magasins, bureaux où se dessinent les plans des aciéries, d'où partent les ordres de navigation, de vol, de commerce. TWA, COCA-COLA, BOAC brillent et s'éteignent au faite des





## La cité magique

immeubles. A nos pieds, sous nos fenêtres, s'étend un vaste village aux ruelles étroites où circulent pêle-mêle les enfants, les moutons et les ânes. On y vit de mille petits métiers utiles à la grande ville : les hommes réparent de vieilles voitures, vendent des objets hétéroclites et dérisoires, bricolent. Des garçonnets loqueteux, 8 ou 10 ans, décapent à l'acide des carrosseries blessées. L'orgueilleux Hilton Palace, qui se dresse sur le Nil par-delà le *Maarouf*, surplombe ces terrasses encombrées de déchets. Que pensent les riches voyageurs de ces 40 000 pauvres gens qui gâtent leur paysage ? Pour eux, il n'est que de tourner le dos : le Nil est là et les palmiers qui bordent l'île de Guezireh comme un paysage tahitien. A quelques pas, le plus snob des clubs, ex-britannique, les attend.

Le Caire... Orgueilleuse et pouilleuse, grouillante et lente, pleine de cris et de somnolence, riche et pauvre, vivante et morte, que le soleil transforme en cendre et que le Nil – la mer : *el Bahr* – traverse de son flot rougeâtre. Ici s'élève un gratte-ciel de 30 étages, là s'écroulent dans l'indifférence des « maisons de la mort certaine ». Des champs de décombres, des quartiers misérables où s'entassent des centaines de milliers de pauvres gens qui vivent – de quoi ? – que l'urbaniste-soldat de la Révolution éventre pour percer de larges voies sans trop se soucier des misérables qui s'entassent un peu plus loin dans des taudis surpeuplés.

La Ligue Arabe dresse au bord du Nil un immeuble ostentatoire, et Nasser a fait ériger sur la place de la gare le colosse de Ramsès II – frère aîné – qui dormait depuis des millénaires sous les palmiers de Memphis.

Les villes successives du Caire ne se sont jamais rebâties sur les anciennes. Lorsque Amr Ibn El-As, général du calife, entre en Égypte en 639, Alexandrie en est la capitale. Mais Amr, après avoir pris la forteresse de la Babylone romaine en 640, établit son camp sous ses murs, étend ses tentes jusqu'au Nil. Comme il s'apprête à lever le camp pour marcher sur Alexandrie, deux colombes se posent sur la tente du général : là sera la ville de Fostat (la tente), qui devient la capitale

de l'Égypte. Amr y fait construire la première mosquée, mais il se garde de détruire les sanctuaires des chrétiens. Ceux-ci, depuis trois siècles, s'y sont établis. Amr les protège, et les Coptes vont pouvoir exercer leur culte, construire des églises et des couvents. La ville se ceint de remparts, qui enserrant des palais et des jardins.

Qu'en reste-t-il ? Un champ gris de poussière, immense, désolé. Les fouilles démontrent pourtant que Fostat fut une ville « moderne » pourvue d'eau, de citernes, de canaux et d'égouts. Des rues étroites, des maisons à étages en briques et en pierres bien dressées, des mosquées, un fort, des jardins... Les grands souverains musulmans, Ommayyades et Abbassides, en avaient fait une ville prospère.

Mais en 870, le gouverneur Ahmed Ibn Touloun abandonne Fostat pour construire son palais sur une colline qui borde la ville. La nouvelle capitale, « el-Qata'iyah » (le fief) mesurait mille pieds en longueur et mille en largeur. Le palais qu'Ibn Touloun se fit construire dépassait en magnificence tout ce que l'on avait connu. La mosquée nouvelle s'entoure de palais, de maisons luxueuses, de jardins et de fontaines.

Le calife fatimide el-Mou'izz charge pourtant le général Gohar de lui conquérir l'Égypte. Gohar, lui aussi, veut sa ville : elle s'appellera « La Victorieuse », El-Qâhirah, Le Caire. Plus tard, les Fatimides en font une capitale somptueuse et y construisent Al-Azhar. Mais les Fatimides vont disparaître eux aussi. Temps troublés. Chaouar, en 1168, fait mettre le feu à la vieille ville, Fostat, dont il ne reste que des cendres. Seules subsistent, protégées par leurs pierres, quelques églises chrétiennes. C'est aujourd'hui le Vieux Caire.

Jamais personne ne reconstruira sur Fostat et, chaque fois qu'un quartier est délaissé, il retourne au désert. De la première ville à la Citadelle, on traverse un paysage lunaire fait de vastes espaces calcinés et de collines basses, grises et poussiéreuses. Les décombres des villes disparues. Derrière Al-Azhar, c'est le délabrement épique : les masures croulantes des pauvres gens font face à ces témoins d'une splendeur dévastée.

Au cours des siècles, c'est vers le Nil que *Masr el-Qâhirah* se développera.

## La cité magique

Du haut du Moqattam, on l'embrasse tout entière. Dans ce paysage plat, une seule éminence à l'est, une colline de calcaire d'où Chéops et Chéphren tirèrent la pierre des pyramides. Une forteresse s'y accroche, seule défense de la ville, que fit construire Salah-ed-Din (Saladin) au XII<sup>e</sup> siècle, entourée de mosquées qui proliférèrent au cours des siècles. La plus récente, que fit ériger Mohammed Ali au siècle dernier, avec ses minarets turcs, donne au Caire son visage, comme la tour Eiffel fait de Paris. La richesse de ses marbres et de ses albâtres, la cocasserie de l'horloge géante offerte au pacha par Louis-Philippe ne rachètent pas ce que le bâtiment a de prétentieux. Mais imagine-t-on Paris sans le Sacré-Cœur coiffant la Butte ?

Par une route sauvage taillée dans la montagne, et passé le point d'où Bonaparte fit bombarder la ville révoltée, on atteint au faîte du Moqattam. Il devrait être, conformément aux projets officiels de 1954, couvert de villas et de jardins. Mais le vent a eu raison de la volonté de Nasser et des petits « arbres de la révolution », balayant inexorablement ces lieux, dont la seule mais merveilleuse vocation semble être d'offrir au regard Le Caire, dans sa splendeur. Le Caire, Masr, l'Égypte tout entière, microcosme de ce pays fait d'eau, de désert, de verdure, de pyramides et de mosquées...

A toute heure, un poudrolement d'or et de sable, de soleil et de vent noie l'immense paysage. Au loin, un filet brillant : le Nil, et la ligne des pyramides qui se profilent à l'horizon. Ville immense hérissée de ses cinq cents mosquées. Tours massives, minarets à bulbes, elles ponctuent de leur splendeur les quartiers les plus misérables. Face à la Citadelle, l'une des plus belles, celle du sultan Hassan, date du XIV<sup>e</sup> siècle. Ses hauts murs nus ont gardé la simplicité médiévale. On dit qu'elle fut bombardée par Bonaparte – auquel on prête en Égypte, tant de choses... Les guides n'ont-ils pas l'habitude de raconter que le nez du Sphinx fut ainsi enlevé par un boulet de canon du général ? Les archéologues sont d'un autre avis ; mais les guides sont des poètes...

A gauche de la Citadelle, une ruelle étroite plonge au milieu d'une foule d'enfants, de marchands ambulants,



## La cité magique

d'hommes inoccupés qui se soucient fort peu de l'auto qui risque de les écraser. Bientôt, la foule s'éclaircit, puis s'évapore. Voilà maintenant une ville enfermée dans un silence minéral. Les maisons ne laissent filtrer aucun être vivant. Nous sommes dans la Cité des Morts. Le contraste est si grand avec la ruelle qu'elle prolonge que l'on éprouve une gêne étrange, comme d'être jeté dans un monde muet, un monde infirme. Et puis l'on s'aperçoit que ces maisons aveugles n'ont pas de toit. Ces demeures fantômes, ce sont celles des morts. Des hommes et des femmes sont enterrés là, mais participent de la vie des vivants.

Au cœur même de la ville fantôme, des dizaines de mosquées sont groupées dans un paysage bouleversé de pierres et de décombres : la nécropole de Qait Bay. Ces mosquées sont les « tombeaux des califes ». Les historiens vous diront que cette désignation traditionnelle est erronée. Qu'importe. Ces tombeaux abritent en fait des sultans mamelouks, ou circassiens. Les deux plus belles mosquées, qui remontent au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, sont celles des sultans Barqouq et Qait-Bay, chefs-d'œuvre monumentaux de l'art arabe. Cette forêt de mosquées balayées par la poussière se détache sur la colline rouge, le *Gabal Ahmar*. Brusquement, surgit l'Orient fabuleux, l'Orient magique et désespéré qui fait se lever, à l'aube, l'éternel voyageur.

Non loin de la nécropole, un curieux village apparaît au milieu des morts. Repaire de contrebandiers de haschich noyé au sein des vieilles pierres, le village de brigands ressemble à tous les villages d'Égypte.

Aux jours de fête, la Cité des Morts revit. Les trams alentours déversent des enfants piaillants et des femmes drapées de la *mélanya* noire, les bras surchargés de gosses et de couffins. Des garçons aux bicyclettes enrubannées se jettent en criant de joie dans vos jambes. Des bancs hauts sur pattes ont surgi le long des maisons qui s'ouvrent sur des jardins feuillus. Des hommes s'y assoient en tailleurs qui sirotent de minuscules cafés. Pendant ce temps, les femmes installent dans la maison du mort le *primus* à pétrole pour réchauffer le plat de





## La cité magique

*foul*<sup>1</sup>. Quelques familles passent ainsi plusieurs jours, dormant dans des bicoques réservées à cet usage. Toute une activité commerçante surgit. Des marchands ambulants vendent des pains au *sem sem*<sup>2</sup> ; les gosses s'arrachent des sucres d'orge multicolores empalés sur une longue perche ; un montreur de singe fait recette, et la boutique du circonciseur ne désemplit pas. Bien sûr, on ne pense plus au mort, joyeux prétexte à ces agapes. Il est en paix.

Il ne fait pas bon, pour une infidèle, s'aventurer de nuit dans ce dédale mortuaire. Si votre voiture s'y trouve bloquée au clair de lune, l'inévitable *ghaffir*<sup>3</sup> apparaît tout soudain. En une seconde, la voiture est entourée d'une troupe crieuse surgie d'on ne sait où. Peut-être des tombeaux ? Impossible de s'expliquer, en dépit d'amis égyptiens qui nous accompagnent. Les visages peuvent être hostiles et les *nabbouts*<sup>4</sup> menaçants. Bref, l'auto tirant la meute, on arrive au *caracol*<sup>5</sup>. L'escorte disparaît comme elle est venue. Un officier de police fort courtois s'excuse dans un excellent anglais et vous propose de faire rosser le *ghaffir* trop zélé ! Prenez garde, au clair de lune, à la cité des Morts... Le *mouled* terminé, les morts retournent à leurs tombeaux et les vivants à leur labeur...

La rue ici est étrangement villageoise. Des radis, des navets et des salades, que les hommes croquent en guise de friandise, s'amoncellent sur des charrettes tirées par des ânes blancs. L'encens brûle à l'étal d'un boucher... des chameaux grands comme des maisons bousculent les passants, qui n'en n'ont cure. Tout cela piaille et s'interpelle sur le mode majeur, le seul que connaisse le peuple. Des femmes, très noblement, portent sur la tête des objets dérisoires, et leur longue *mélaya* soulève la poussière de la rue. Leurs enfants sales traînent derrière elles, jouant dans les flaques de boue. Dressés en tas multicolores, on vend de la vaisselle d'émail fleurie, des sandales, du sucre candi, des légumes et des fruits. Nous sommes tout près d'Ibn-Touloun, la mosquée-

---

1. Fèves.

2. Sésame.

3. Garde champêtre.

4. Long et lourd gourdin.

5. Commissariat de police.

cloître, la plus belle, l'une des plus anciennes du Caire. Des chrétiens venus de Bagdad la construisirent au IX<sup>e</sup> siècle. Et l'historien arabe Maqrizi prétend qu'Ibn Touloun rapporta du mont Ararat ce morceau de l'arche de Noé sur lequel est reproduit en une longue inscription le Coran tout entier.

Merveilleux dépouillement de la cour aux lourdes colonnes qui fait penser à nos plus beaux cloîtres romans. Dans la tour massive du minaret, un cheval pouvait monter par l'escalier en colimaçon. De là, le regard s'étend sur les plus vieux quartiers de la ville. Ombre et poussière. Coupoles superbes, terrasses écroulées, minarets fracassés. Oui, c'est bien là ce « quelque chose de délabré, d'aventureux, de lacunaire qui est, dit Claudel, la marque de l'Orient ». Des tas d'immondices s'amoncellent au pied des murs superbes. Des hommes fument le narguilé et rêvent d'un rêve sans fin. Altiers et fiers, ils promènent leurs guenilles dans un monde qui ne peut les nourrir. Qu'importe ? « Mendiants et orgueilleux », Cossery les a dépeints avec leur insolence, leurs roueries, leurs vices et leur grandeur.

Les enfants « gardent » les voitures, vendent deux lacets, rendent de petits services, s'offrent à vous piloter. Comme nous cherchions un jour la mosquée El Shafei, un jeune homme proposa de nous accompagner. Nous montâmes dans un vieux taxi et *a la toul* (en avant)... Il donna des instructions au conducteur. (Il est prudent de dicter son chemin : à gauche, à droite, tout droit – *a la toul, yemine, akchimalak* – car la plupart des chauffeurs ne connaissent pas les rues, ne l'avouent jamais et vous embarquent dans des périples fous.) Au bout de vingt minutes, nous nous retrouvâmes en plein cœur de la ville européenne. Avec un grand sourire notre guide nous quitta : « Merci beaucoup, j'avais justement besoin de venir ici. »

On peut renoncer à voir le tombeau de l'imam El Shafei. Mais non à découvrir la mosquée que fit construire l'un des plus curieux personnages du Moyen Âge arabe : El Hakim, le calife fou qui fit brûler la ville, mit à mort les chrétiens, et condamnait tous ceux qui mangeaient de la *mouloukhia*, ce plat d'herbes dont raffolent encore les Égyptiens d'au-

## La cité magique

jourd'hui et qui se combine d'ail : lorsque l'odeur en révélait la cuisson, les gardes du calife pénétraient dans la maison et tuaient ce qui leur tombait sous la main. Hakim était-il si fou ? La *mouloukhia* est le plat le plus détestable que j'ai goûté pour ma part en Égypte. On distingue un étranger d'un Égyptien à ce que le palais du premier ne peut pas supporter la gluance verdâtre de ce qui enchante le second.

Entre les portes fortifiées de la muraille médiévale, Babel-Foutoûh, la mosquée El Hakim dresse ses arceaux foudroyés dans le ciel. Le portique d'une nef épargnée abrite des tables et des chaises : des enfants y viennent à l'école en blouse écrue, le cartable sous le bras.

Non loin de là, d'autres enfants concassent des vieilles bouteilles et les dressent en tas de couleurs variées : les bruns, les bleus, les verts. Dans des fours de terre primitifs, des hommes en font une pâte et soufflent ensuite les lampes de mosquée, les assiettes et les verres allégés de bulles que prisent les visiteurs étrangers.

C'est au Khan Khalil, le fabuleux bazar du Caire qu'on les achète pour une misère. Ruelles et portiques n'ont certainement pas changé depuis le XIII<sup>e</sup> siècle où le Sultan el Achraf el Khalil, fils de Qalaoûn, le fit construire. La rue de l'or étincelle. Ici les futures mariées viennent soupeser les colliers en forme de collerettes. Des paysannes, accompagnées de leurs maris, marchandent longuement le *techt*<sup>1</sup> de cuivre et l'indispensable marmite à *foul*. La transaction est longue, personne n'est pressé. On boit du café *ziada*<sup>2</sup>, et seul l'homme laisse de temps en temps tomber un mot. Un petit garçon assis par terre martèle un bout de métal rouge.

L'animation est plus bruyante dans les rues des antiquaires. Là les touristes, ou plus souvent les résidents étrangers du Caire, retrouvent des rêves oubliés. On n'achète pas ici comme dans un vulgaire bazar. Il faut venir souvent, et flâner et bavarder avec les marchands en vantant leurs

---

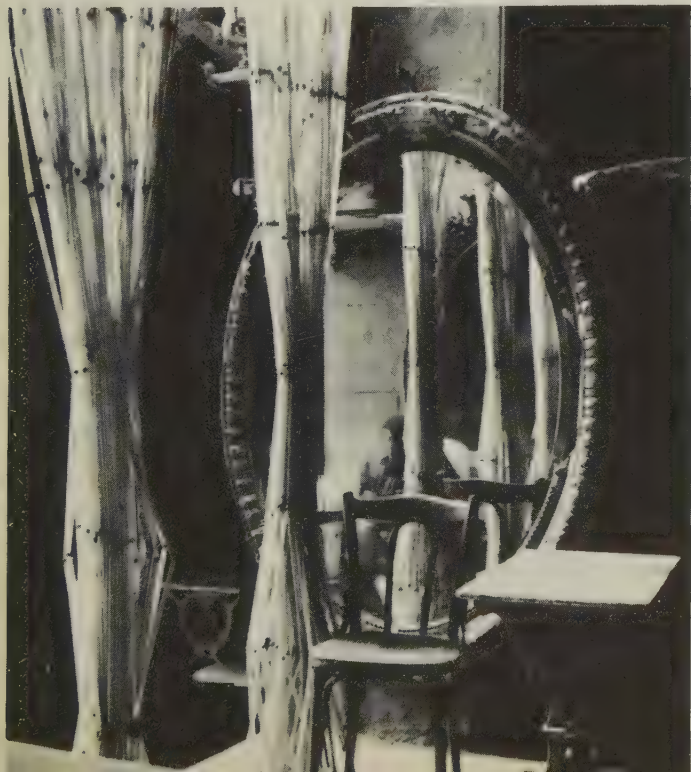
1. Vaste récipient rond et bas servant à tout et surtout au lavage.

2. Très sucré.

## La cité magique

merveilles. La joie de la trouvaille !... Toute une riche classe de Turcs et d'Égyptiens, aristocratie raffinée, bourgeoisie avertie, a laissé ici ses précieuses dépouilles. Opalines, verres ciselés et peints que la Bohême fabriquait pour la Turquie, lampadaires et photophores de cristal gravé, porcelaines de Chine, faïences et reliures de Coran venues de Perse, tapis anciens, boiseries arabes ou coptes que les palais disparus ont déversés sur cette grève.

Tout l'Orient se rassemble ici, dans le décor surréaliste du café Fichau. Peuplé de bêtes empaillées, d'œufs d'autruche, de bustes 1900, d'objets hétéroclites et indéfinissables, de miroirs, il s'ouvre sur la ruelle tapissée, elle aussi,





## La cité magique

de miroirs aux cadres lourdement dorés qui naquirent entre 1880 et 1911. De minuscules tables sont dressées là, au mépris du piéton – il n'est même pas question de véhicules. Des bancs raides et très hauts, des chaises obstruent la rue qu'un vélum protège d'un soleil qui d'ailleurs ne pénètre jamais jusqu'ici. Les commerçants du coin y égrènent leur chapelet. Mais il ne faut pas confondre le geste purement voluptueux des doigts sur la matière lisse et douce de l'ambre avec l'onction de nos dévotes. Le narguilé glougloutant, les conversations s'éternisent autour des minuscules verres de thé à la menthe. Quelques intellectuels décadents y amènent leurs amis étrangers sur lesquels les têtes ne se retournent même pas.

A deux pas, les parfums vous assaillent lorsque vous débouchez sur la mosquée d'Al Azhar. La vieille université protège les étals de poupées en sucre du *Mouled el Nabi*<sup>1</sup> : grâce passagère des « fiancées du Nil » enrubannées de papiers brillants, maquillées comme des dames, auréolées de vastes éventails. A la fin de l'année, les enfants les croquent à la veille de la fête suivante. Nous avons vu là un Naguib en sucrerie verte sur son cheval : il a fait place à un Nasser de sucre rose à pied. Des tanks de même métal entourent le fondant *bikbachi*.

Aujourd'hui, la flotte des Cadillac officielles s'arrête devant le beau monument fatimide. Aux cris de « Vive le Raïs », Nasser salue, sourit, descend de sa voiture découverte, comme le pharaon de sa barque. Il accompagne à la prière du vendredi le souverain d'Afghanistan. Des grappes humaines sont accrochées aux fenêtres, aux arbres, aux poteaux porteurs d'arcs de triomphe. La façade a été revêtue des draperies des jours fastes : entrelacs multicolores de tissus patiemment cousus et appliqués. Des drapeaux la couronnent. Mais à peine le cortège ressort-il que déjà la pourpre disparaît. Avec une incroyable agilité, des hommes grimpent aux mâts, déroulent les tentures et la belle pierre reparaît.

Construit par les Fatimides au x<sup>e</sup> siècle, le monument

---

1. Fête du prophète.

fut agrandi, embelli au cours des siècles par les beys et les sultans. Des sanctuaires, des tombeaux, des citernes, des fondations pieuses s'ajoutent à la mosquée, qui connaît depuis sa fondation le double caractère de lieu de prière et d'enseignement. Et pendant des siècles, l'université d'Al Azhar restera le grand centre de l'Islam en Orient. Aujourd'hui encore, malgré le déclin des études théologiques et juridiques liées au Coran au profit des sciences modernes, Al Azhar conserve un grand prestige. Les noms de grandes personnalités du monde islamique sont liés à la vieille université : le mystique al Sharani, au xvi<sup>e</sup> siècle ; le chroniqueur Djabarti, au xviii<sup>e</sup> siècle. Et parmi les contemporains, l'écrivain Taha Hussein.

Enfin, « la mosquée splendide » reste l'un des foyers les plus ardents de l'Islam. Le Caire est l'une des deux villes, avec Damas, d'où part chaque année, à la fin du mois de *Chaouâl*<sup>1</sup>, la *kesona*, tapis de soie noire brodé d'or, qui va recouvrir, à La Mecque, la Kaba. Et c'est le lieu de rassemblement des pèlerins d'Afrique du Nord.

L'Égypte est toujours restée musulmane sunnite. Le rite dominant est le rite *shâfi'ite* ; mais à l'université d'Al Azhar, les quatre rites sont enseignés : *shâfi'ite*, *mâlikite* (qui a de nombreux adhérents en haute Égypte) ; *hanéfite*, qui est le rite officiel de l'enseignement canonique, et *hanbalite*. (Les seuls *chicites* sont les commerçants persans du Caire.)

Chaussé de patins, l'infidèle peut pénétrer dans la mosquée, hormis le vendredi. Le *sahn*, la grande cour aux arcs persans, dallée de marbre blanc, est pleine de garçons de tous âges et de toutes couleurs, qui assis à croupetons, qui allongé au soleil ou même debout contre une colonne. Les Noirs dominant, très jeunes. On entre à 6 ans à la mosquée, l'ardoise pendue au cou. On peut y passer sa vie à étudier le Coran et les lettres arabes, à penser, à prier, à flâner, à dormir...

Bruit de ruche : la plupart des garçons apprennent à haute voix, et par cœur, les sourates et les hadith<sup>2</sup>. Dans

---

1. 10<sup>e</sup> mois du calendrier musulman, depuis longtemps limité à la vie religieuse en Égypte.

2. Traditions orales du Prophète ; les sourates sont les chapitres du Coran.

## La cité magique

le vaste *liouan*, forêt de colonnes antiques que les chrétiens pillèrent d'abord aux temples et que les musulmans récupérèrent plus tard pour construire les mosquées, on reconnaît le granit pharaonique, les chapiteaux grecs, romains et coptes. Ce passé hétéroclite ne semble guère troubler les *chioukh* (pluriel de *cheikh*) adossés à ces témoins d'une culture plus vieille que l'Islam. Assis en rond, les étudiants écoutent. D'autres, un peu plus loin, étendus sur des nattes, s'acharnent sur leurs livres.

La Jeune Égypte moque un peu le vieil enseignement scolastique qui, en dépit de certains rajeunissements – on enseigne maintenant l'histoire, la géographie et même un peu de mathématiques et de sciences –, reste lié au Coran et est fort peu adapté aux besoins des usines ou de la réforme agraire. Aussi, sur les 25 000 étudiants que compte l'université, y a-t-il une majorité de Noirs venus du Soudan et de quelques lointains pays de l'Afrique, pour lesquels le prestige d'El Azhar est intact.

De tous temps, ce sont d'ailleurs les pauvres qui y ont été admis, hébergés et instruits, de leur petite enfance à l'âge d'homme. Car l'enseignement y est gratuit, financé par les fondations pieuses des *waqfs*. Aujourd'hui, ce sont surtout des paysans pauvres, ravis de se décharger de bouches gourmandes, fiers d'avoir un fils docteur de la foi, et encouragés par le cheikh du village, qui envoient leurs enfants à la vieille université. On y vit pauvrement, nourri, mais chichement. On y distribuait autrefois la soupe et le pain quotidiens. Aujourd'hui, l'étudiant reçoit 4 livres par mois – 4 000 anciens francs environ – grâce à quoi il peut manger le plat de fèves, le pain accompagné d'oignon cru et le verre de thé noir dont il se nourrit chaque jour. Des stalles fermées par des *mou-charabiehs* lui permettaient même de dormir gratuitement à l'ombre des minarets. Mais la mosquée ne pourrait contenir les 25 000 pensionnaires qui s'entassent dans les misérables chambres du vieux quartier alentour. On les reconnaît au long caftan gris et au petit turban qu'ils sont seuls à porter en Égypte. Ils passent pour puritains, un peu cafards et envieux du sort de la jeunesse moderne, aux dires tout au

moins des jeunes bourgeois, des fils de *baouabs*<sup>1</sup> et des filles d'officiers, mis à la dernière mode de Paris, fort avides de liberté et de sciences exactes. Ces étudiants modernes sont 85 000 en Égypte – dont près d'un quart de filles – à fréquenter les universités modernes, dont la première fut fondée par Saad Zaghloul au Caire en 1920.

La capitale égyptienne vit-elle une révolution ? On pourrait le croire, en constatant que, si le peuple reste gai, en dépit de tout, la bourgeoisie s'attriste volontiers sur son sort. Finis ou presque les voyages annuels en Europe qui permettaient de refaire provision d'oxygène mental et de draperies anglaises, à Paris et à Londres ; impossible ou presque d'envoyer les enfants achever leurs études au Quartier Latin ou à Oxford ; et chez Cicurel<sup>2</sup>, on doit se contenter des cotonnades locales – d'ailleurs excellentes – et de la Haute Couture « made in Egypt ». Les vitrines sont tristes et les produits locaux un peu plus chers que ceux qui venaient d'Italie, de France et de Grande-Bretagne. Mais, si l'on sourit devant la prose emphatique des journaux, on est parfois fiers des succès internationaux de Nasser. « Vous avez vu, il a reçu Krouchtchev et Macmillan », me disait-on à son retour de l'ONU.

L'affaire de 1956 provoqua un grand chagrin d'amour dans ce milieu d'Égyptiens qui comptaient tant d'amis en France et en Angleterre. Pendant deux ans, une fureur triste s'empara de tous ceux qui avaient fondé leur vie sur nos valeurs de culture et de liberté. Les grands propriétaires dépossédés par la réforme agraire, les intellectuels qui ne parlaient que le français, l'élite cultivée et raffinée qui lisait Michaux et Saint-John Perse, les artistes, les esthètes et les journalistes de gauche dont le rêve s'accrochait au *Monde*, à *l'Express* et à *France-Observateur*, tous firent l'amère expérience de la solitude. Alors leur nationalisme se réveilla sous la déception, et ceux-là mêmes qui ne voyaient jusqu'alors

---

1. Portiers.

2. Le plus élégant magasin du Caire.

## La cité magique

dans le *Rais* qu'un remède de cheval pour un pays pauvre, mais qui ne se sentaient pas concernés par son entreprise, se raccrochèrent à celui qui symbolisait la dignité de l'Égypte.

Les passions se sont depuis lors apaisées. Les étrangers ont presque tous quitté le pays, les Égyptiens francisés ou occidentalisés ne comptent plus guère dans la vie politique de la nation, réchauffant leurs souvenirs, lisant avec frénésie tout ce qui vient de France, journaux, livres, revues, des *Temps Modernes* à *Elle*. On se retrouve deux fois par jour, vers midi et à six heures du soir, à la librairie des Livres de France où l'on feuillette les revues, où l'on parle de films et de théâtre. Et tout doucement les échanges reprennent.

Le petit peuple n'a pas de ces nostalgies cosmopolites. Pour lui, la vie n'a pas changé. Le *baouab* se lève vers 6 heures du lit de bois qui ressemble comme un frère à celui de Tout Ankh Amon. Il dort au pied de l'escalier ; c'est un homme important, respecté, craint. Il vient souvent de Nubie où il a laissé, sur la pierre aride de son village, femmes et enfants. Avec lui, la ville s'éveille. Agiles sur leurs vieilles bicyclettes, la *galabieh*<sup>1</sup> entre les dents, les porteurs de pains esquivent en des courbes inquiétantes les trams et les voitures. Sur leur tête, on ne sait par quel miracle le monticule de pains ne tombe jamais. Les boutiques s'ouvrent. Pour quelques piastres, les stoppeurs font un travail de dentellières. Les *makouaguis* soufflent de l'eau, comme les peintres font du vernis, sur le linge qu'ils repassent comme vêtements neufs. Des petits garçons brandissent au-dessus de leur tête les cintres qui supportent les robes et les costumes qu'ils vont livrer, et qui semblent marcher tout seuls.

Dans les quartiers populaires, de Sayeda Zainab à Choubrah, là où le peuple est dense et misérable, les restaurants ambulants s'installent. Châsses multicolores, leurs charrettes supportent d'éblouissants amoncellements de riz et de macaroni rouges de tomates, de lentilles, de salade *baladi*, sans parler de l'inévitable marmite de *foul*. Un pain

---

1. Long vêtement de coton rayé des hommes du peuple.





## La cité magique

creux que l'on ouvre, une louche de fèves, et pour une piastre – 10 fr – voilà l'estomac rempli. Qui a les moyens de manger de la viande ? C'est bon pour les jours de fête. Et puis, le bon thé noir, dont on s'abrutit tout le jour pour une piastre le verre, redonne les forces fallacieuses dont on se croit revigoré. Le haschich défendu que l'on se procure à prix d'or – 250 fr la prise pour un pauvre gars qui en gagne à peine 100 par jour – dispense le rêve dont on a besoin plus que de viande. Le soir, luciole bariolée, le petit restaurant s'éclaire.

Les villages se reforment dans cette grande ville où ne cessent d'affluer les fellahs qu'un mirage abuse. Les usines, le Fer et l'Acier leur font espérer un travail plus lucratif que celui de la terre. Hélas... ils viennent grossir la masse du sous-prolétariat de la grande ville ; des parents les hébergent, ils grappillent par-ci par-là un peu de travail, ils vivent, ils survivent plutôt. Au village, la femme se débrouille avec les enfants. Bien heureux quand ils ne l'ont pas amenée avec eux. Au Caire, les femmes du peuple travaillent. Le principe musulman de la femme au foyer n'est pas pour les pauvres gens. Mais elle garde ses habitudes de pudeur villageoise.

Nasser a voulu interdire le port de la *mélaya* noire dans les villes. Quelle honte, m'a dit Soad qui vient tous les jours chez moi. Elle n'a pourtant pas sa langue dans sa poche et porte sur les hommes en place et sur les événements politiques des jugements péremptaires de bon sens populaire. Mais de là à enlever son voile noir... autant sortir nue ! Pourtant, il y a longtemps que la bourgeoise, petite ou grande, a rejeté cette coutume. La jeune fille qui va à l'école ou au lycée s'habille coquettement et simplement d'une jupe et d'un pull-over.

Une jeune dactylo dans un bureau, secrétaire dans un ministère, coupe ses cheveux, se maquille, va au cinéma avec ses sœurs ou son mari, porte des talons aiguilles et surveille sa ligne – en dépit de son goût pour les *baqlava* et la *halawa* <sup>1</sup>. Tout comme ce ministre qui nous reçoit chez

---

1. Sucrieries orientales.

## La cité magique

lui, elle achète un salon doré en faux Louis XV, accroche sur ses murs *l'Angélus* de Millet ou le portrait de Chopin en couleurs. Mais que de bonne volonté et de gentillesse ! Avec application, elle lit les journaux féminins qui s'inspirent de ceux de Paris, comme *Les Filles du Nil* (Bent-el-Nil) dirigés par Dorrya Chafik, une des femmes qui furent à l'avant-garde de l'émancipation féminine.

Mais dans le peuple, et quand on gagne 6 000 fr par mois, il n'est pas question de dorures, ni de bon goût. Il faut survivre. Halima, la servante au visage rond, nous emmène au travers d'un dédale qui nous conduit des jardins de l'Esbékieh aux populaires quartiers de la Citadelle. Ici, en pleine ville, les hommes s'inclinent sur les trottoirs pour la prière rituelle. C'est vendredi, et la circulation est arrêtée en plein centre pour laisser les hommes prier devant la mosquée Kekhya et frapper l'asphalte de leur front.



## La cité magique

Nous arrivons dans la rue bruyante habitée par les danseuses du ventre. Nasser les a déclarées impudiques et inadéquates à la révolution sociale. Mais allez priver du rêve des hommes qui scandent la musique lascive ! Hoda-Chams-el-Din (soleil de la religion) cache son nombril, mais continue à danser. Par-delà cette artère où nous risquons notre vie à chaque pas sous les roues des autos, nous pénétrons dans une cour pleine de marmots. Au Caire, 25 % de la population a moins de 6 ans ! Dans ce quartier, la densité est de 60 000 personnes au kilomètre carré. Mais c'est Bab el-Charia qui détient le record avec ses 112 000 habitants au km<sup>2</sup>, densité seulement atteinte par certaines villes de l'Inde.

Avant de pousser la haute porte, Halima me donne des conseils : « Ne réponds pas si l'on te parle ; ici, on ne voit jamais de dame. Alors, pour s'amuser, on va te dire des horreurs. » Elle parle bien le français pour avoir travaillé toute petite dans des familles israélites. « Tu vois, ma maison est en pierre. » C'est vrai, elle a droit d'en être fière. Autour, les autres sont faites de briques crues, grises comme celles des villages. Sous l'escalier sombre, un réduit. Halima pousse la porte. Un homme se soulève. « Tu vois, il reste couché. C'est trop petit pour qu'il se tienne debout. Il vit là avec une femme et un garçon de 15 ans. Ça lui coûte 40 piastres par mois. » (400 frs environ.) Au premier, les portes grincent. Les mains se tendent, curieuses et amicales : *Saïda, Saïda*. Il fait chaud, pourquoi se gêner ? Ces dames sont très déshabillées. Au troisième et dernier étage, nous arrivons chez Halima. Un palier où rampent les trois petits derniers de la voisine. « Une mauvaise femme. Tu vois le bras du petit ? Il criait. Alors elle a posé un couteau sur le *primus* et l'a frappé. C'est moi qui l'ai soigné. » L'enfant est maigre et laid. Nous entrons dans le logement de droite. Il est partagé entre deux familles : une pièce pour la voisine, son mari, sa vieille mère et trois enfants ; l'autre pièce pour Halima, son mari et la belle-mère. La cuisine est commune, avec un *primus* et une douche.

Chez Halima, tout est très propre. Elle a étendu en mon honneur le couvre-pied du mariage sur le lit, blanc brodé de

bleu. Et, sur la table, étalé un journal tout neuf. « Et tu peux regarder, il n'y a pas de punaises. » Ce qui est méritoire. La malheureuse paie 2 000 frs par mois cette chambre unique. « Mais c'est bien ici, j'ai une fenêtre et la moitié d'une cuisine avec la douche. » C'est vrai. A Choubra, quartier grand comme une ville, qui compte deux fois plus d'habitants que la province d'Assouan, nous avons vu dans des immeubles lépreux d'affreux taudis sans lumière, sans égout, sans eau, loués 1 000 frs par mois, 5 ou 6 personnes s'entassaient dans une pièce.

Le ministre de la Reconstruction ne se fait pas d'illusions : « Il faut démolir le tiers de la ville. 10 000 immeubles ont été déclarés insalubres. Nous avons déjà recasés 5 000 personnes... » Mais le moyen de lutter contre l'extraordinaire accroissement démographique de cette ville, plus grand encore que celui des campagnes ? En dix ans, Le Caire passe de deux millions et demi à trois millions d'habitants. Les spéculateurs, Égyptiens, Séoudiens, qui ont démoli dans le centre pour rebâtir des buildings, ont construit des bureaux et de somptueux appartements. Les HLM ne les intéressent pas. Deux millions d'habitants vivent dans des masures. C'est toute une ville qu'il faudrait ériger.

Halima nous a versé le café *masbout* de l'hospitalité dans une tasse minuscule qu'elle « cache » pour les grands jours. « Tu vois, mon mari, il gagne. Pour ses cigarettes, il dépense 3 piastres. Et dix verres de thé, ça fait 10 piastres. Le tram, 2 piastres. Ça fait 15 piastres par jour. Il en gagne 18. Mais quelquefois, il n'a pas de travail. Alors, qui est-ce qui paie la maison et le manger, si moi, je ne travaille pas ? Et pour la fête, la farine, la *samna* <sup>1</sup>, les légumes et la viande ? Mais nous, on est bien. »

Depuis la révolution, le petit peuple de Boulac et de Choubra, d'Abdin et de Sayeda Zainab déborde de ses limites. Le vendredi ou mieux, les jours de fêtes, celles du *Mouled* et du *Cham en Nessim* <sup>2</sup> il déferle sur les beaux quartiers. N'est-

---

1. Beurre fondu d'un goût très fort avec lequel le peuple fait la cuisine.

2. Fête du printemps ; littéralement : « parfum de la brise ».



## La cité magique

ce pas pour lui que le ministre de l'urbanisme Boghdadi a tracé une longue promenade le long du Nil ? Le peuple a droit aux colonnes, disait Lénine. Ici, il a droit aux corniches.

Cantonné jusqu'alors dans ses quartiers poussiéreux, loin du Nil, il ne partageait pas avec les bourgeois de l'île de Guezireh, de Garden City ou de Zamalek la fraîcheur du soir sur le grand fleuve. Maintenant, il quitte son taudis, et débouche sur la corniche du Nil, orgueil du régime ; il mâche des pépins en admirant les feux d'artifice que l'on fait éclater à grands frais pour sa joie. Plus de jeux que de pain, certes, mais son cœur simple s'en réjouit.

La foule des *galabiehs* et des *mélayas* est si dense sur les chaussées que l'automobiliste doit ici renoncer. Bonhomme, le *chaouich*<sup>1</sup>, en des gestes d'impuissance, conseille de faire demi-tour. Le peuple est roi, les rives du Nil, ce soir, lui appartiennent. Il a conquis aussi le musée et les Pyramides. Depuis qu'on lui a érigé la statue de Ramsès II en pleine ville, il s'est pris d'une certaine familiarité avec les antiquités. Il vit en toute simplicité avec elles, s'assied sur le gazon alentour et mâche des sandwiches de *foul*.

Au musée, au fabuleux musée de Mariette, une foule de gosses, d'écoliers conduits par leurs maîtres, poussent des clameurs devant les hautes statues de granit. Et que peuvent penser ces paysannes, ces femmes du peuple qui traînent leurs *mélayas* et leurs nourrissons à travers les salles où s'entasse sous la poussière la vie de tout un peuple de pierre ? Je n'ai rien vu dans leurs yeux sombres, mais avec patience, elles vont à travers les galeries et passent... Le vendredi, c'est gratuit.

La première impression est presque douloureuse. Au cœur de ce monde touffu, de cette forêt gigantesque, on se sent d'abord oppressé. N'ai-je pas vu des visiteurs perdre le souffle et se trouver mal ? Aucun musée ne donne cette impression d'infini. Cent fois vous y retournerez pour y découvrir cette statue de bois dont nul livre ne parle, cette fresque que vous diriez peinte hier, pour retrouver la même émotion devant un bouquet de fleurs séchées jeune de 4 000 ans. Il faut aller

---

1. Sergent de ville.

sans guide, sans repère. Se perdre dans ces siècles qui sont si proches, toucher la pierre, marcher au milieu de ce peuple que vous venez de quitter à la porte et que vous retrouvez ici.

Le musée des antiquités du Caire ne se raconte pas. On s'y perd comme dans la mer, mer de pierre où s'engloutit tout l'art pharaonique. Plaignons le pauvre visiteur qui n'a que deux ou trois heures à consacrer à 6 000 ans de beauté. D'autant qu'il faut de la patience pour retrouver, dans le labyrinthe des salles sombres et la poussière des vitrines, les merveilles familières et inconnues.

Mais quel enchantement de retrouver en pierre et en os, le Cheikh el-Balad ou le scribe accroupi ! Et ces minuscules statuettes de princesses aux cheveux semés d'or, belles comme des rêves oubliés ? Et les peintures de sarcophages qui font soudain douter que notre temps ait inventé quelque chose ? Tout est là, fleurs et bêtes, et jusqu'à la splendide laideur du roi Akhénaton, époux de la plus belle, Néfertiti.

Juillet flamboie. Juillet des coups d'État, des révolutions et des grèves, juillet des nationalisations – celle du canal de Suez – juillet égyptien. De l'invasion des Hyksos à l'abdication de Farouk et à la grande crise avec l'Occident, tous les événements importants ont lieu en cette saison. C'est alors que montent le Nil et la fièvre, singulièrement au Caire. La légende conte que, pour apaiser le fleuve en crue, on lui sacrifiait la plus belle vierge lors de la fête du Nil. Mais lorsque le général Amr, lieutenant du Calife, entra dans la ville en 640, il fut horrifié d'une telle barbarie et enleva la jeune fille sur son cheval. Depuis lors, on se contente de jeter dans le Nil une poupée, la « fiancée du Nil », sœur des effigies en sucre que l'on habille de papier brillant.

Au-delà du Nil, passé le pont que gardent toujours les deux lions britanniques, il est un havre où semble s'apaiser la fournaise. C'est, dans l'île de Guezireh, le « Sporting Club », création et longtemps bastion du snobisme anglais. Ici encore, la révolution a coupé dans le vif. Les officiers égyptiens, les cavaliers aux épaulettes en cotte de mailles y ont remplacé les Anglais. Mais presque rien n'a changé. Le même whisky

## La cité magique

est servi par les mêmes *souffraguis* aux larges ceintures rouges au bord de la piscine où les épouses exécutent des crawls approximatifs. Sur les pelouses, les visages ont un peu bruni. Les diplomates du monde de Bandoeng sont plus nombreux que les Occidentaux. Français et Anglais ont disparu. Mais les volants des jupons des petites Américaines côtoient les bikinis de la haute société cairote. On cherche les Chinois, qui se montrent peu. Quant aux Russes légendaires, ils ne paraissent guère dans ces lieux élégants.

Quelques ci-devant désabusés et pâles regardent avec un sourire amusé cette nouvelle vague vêtue de blue-jeans, bruyante, vulgaire, différente. « De notre temps... » L'élégance raffinée et désinvolte d'une veste de flanelle bien coupée, un je ne sais quoi d'impertinent et de désuet, le *New Yorker* ou le *Monde* sous le bras et les mille riens discrets dont ils s'entretiennent autour du golf les désignent à l'attention des étrangers en quête de folklore.





Une autre bourgeoisie, plus casanière et pour qui traverser le Nil paraît un voyage, préfère la fraîcheur de Groppi ou de Lappas, ces deux bastions de la capitale où, dans l'air conditionné, on engloutit de grandes lampées de jus de fruits. Les femmes y papotent entre deux achats de tissus ou en sortant du cinéma : « Chèrrie, j'ai vu le film du *Métro* : c'était sympathique ! » « Moi, j'étais au *Cairo*, quel bouillon !... » Car les dames bien parlent français. Un français cairote succulent qui diffère du *pataouète* d'Alger comme celui de notre midi-est de celui de notre midi-ouest. Petites filles, elles ont fréquenté les « Sœurs ». Car il est de bon ton, même chez les musulmans, de faire profiter ses filles des préceptes de Fénelon. A tout hasard... Les garçons, eux, font souvent leurs études chez les jésuites.

30 000 enfants sont ainsi formés à nos disciplines intellectuelles. Le lycée français du Caire, qui compte 3 000 élèves, et qui ne cessa de fonctionner aux pires heures de 1956, prépare au baccalauréat franco-égyptien. Il s'appelle maintenant le « Lycée de la Liberté ». Un jour que, devant 150 journalistes, le major Salah Salem, alors le « puncheur » du régime, vitupérait les écoles étrangères, on lui demanda s'il n'envoyait pas ses deux filles chez « Les Mères de Dieu ». Il sourit : « Pour qu'elles soient bien élevées... »

## La cité magique

En Égypte, il y a ce que l'on dit et puis ce que l'on fait. Il arrive malheureusement que l'on fasse ce que l'on dit. Ainsi, lorsque le nouveau régime fit récrire les livres scolaires, le ministre de l'Éducation fit imprimer : « Plantez la haine d'Israël aux cœurs de vos enfants. » C'est pourquoi, alors que le peuple égyptien est le moins haineux, le plus doux du monde, 80 000 Juifs ont dû quitter l'Égypte depuis 1948. Les plus pauvres sont allés en Israël ; les mieux pourvus, en Italie et surtout en France. Il ne reste guère que 5 000 Israélites en Égypte. Et pourtant Nasser, au début du régime, proclamait que les Juifs étaient des Égyptiens à part entière et il se montrait volontiers en public auprès du Grand Rabbin. Avec eux, l'Égypte s'est privée d'éléments intelligents, cultivés, réellement patriotes, parmi les meilleurs de la nation, et qui faisaient le pont entre l'Orient arabe et l'Occident chrétien.

En Égypte, ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les Égyptiens. Que me seraient ces fresques et ces statues sans leur chaude amitié ? Quel peuple aurait supporté l'opération de 1956 sans brutaliser les compatriotes, établis sur son sol, des troupes qui les attaquaient ? Navrés, déçus, amers, rarement brutaux. Ce peuple pacifique n'a pas su apprendre la violence. Depuis Thoutmès III, il ne veut plus faire la guerre. Galvanisé pour un temps par Mohammed Ali, il retomba bientôt dans une douce apathie. Peuple de paysans, peuple de plaine, il peine dur et obéit.

Avec l'étranger, il est aimable, généreux, hospitalier. Sentimental à l'excès, il aime les grands discours, les protestations d'amitié, de fidélité qu'il dispense lui aussi sans compter. Admirez-vous le bracelet d'une femme, le collier de corail de la paysanne, le livre rare d'un collectionneur ? *etfaddal* – prenez-le. Il serait d'ailleurs du plus mauvais goût de s'emparer de l'objet. Le jeu de la politesse orientale consiste ici à offrir, insister, refuser, insister encore pendant le temps que l'on juge correct selon le degré d'intimité, de gentillesse et de civilité des interlocuteurs. La générosité n'a de bornes que la discrétion du partenaire. Mais le temps ne compte pas...





## La cité magique

Ne soyez pas pressé, cela semblerait du plus mauvais goût. Une palabre, c'est un plaisir. Un rendez-vous, c'est une rencontre approximative : *In Cha, Allah*, si Dieu veut. Ainsi, le plus naturellement du monde, vous invite-t-on à vous rendre dans un ministère à minuit. On vous y reçoit vers 1 heure du matin. Ou bien, si vous devez rencontrer un haut personnage vers 13 heures, vous devez d'abord boire force petits cafés avec son chef de cabinet dans une antichambre surpeuplée où solliciteurs et amis se retrouvent dans un brouhaha bon enfant. Au bout d'une demi-heure – si vous avez beaucoup de chance – vous êtes introduit auprès du haut fonctionnaire. Trois ou quatre personnes s'entretiennent déjà avec lui de sujets les plus divers. Disert, prolix, il se multiplie auprès des uns et des autres, se lève pour vous recevoir, vous installe devant l'inévitable café *masbout* et s'étonnerait beaucoup que vous soyez gêné de lui exposer votre affaire. Seuls quelques rares ministres accordent des entretiens privés. Mais l'audience publique est encore de règle comme au temps du « Divan ».

Les fonctionnaires eux-mêmes ont l'éternité devant eux. L'écrivain Tewfik el Hakim, l'auteur du succulent *Journal d'un substitut de campagne*, quitte chaque jour sur le coup de 11 heures la Bibliothèque Nationale, dont il a la charge, pour se rendre dans la pâtisserie-jardin où ses amis savent le trouver chaque jour. Il y reçoit, bavarde, amuse de ses bons mots et de son humour plein de gentillesse. Gaétan Picon, que nous présentions au meilleur écrivain égyptien, lui demanda : « Qu'aimez-vous, en France ? » Et Tewfik : « Les moules et les cerises. »

Il déteste les réceptions officielles, les honneurs, les mondanités. Nasser, qui admire beaucoup son œuvre, lui fit remettre la plus haute distinction de l'État, attribuée jusqu'alors aux seuls militaires. Il ne parut pas à la fête donnée en son honneur. Et comme nous le découvrîmes feuilletant pendant ce temps quelques bouquins dans une librairie amie, il nous dit en riant : « Le Président m'a décoré pour m'obliger à aller le voir. Il va falloir que je le remercie !... »

Avec lui, avec d'autres, on va dîner au *Casino des Pigeons*.

C'est une institution nationale ; les millions de pigeons qui peuplent l'Égypte et qui hantent ces merveilles architecturales que sont les pigeonniers, finissent sur le gril. On les sert rôtis, ouverts en deux sur la braise, croustillants... La nuit est toujours fraîche au Caire par les plus chauds mois d'été. Au bord du Nil, une brise délicieuse ajoute au charme des pigeons. Sur l'eau noire, tout dort.

*Cham en Nessim* (parfum de la brise), c'est la fête du Printemps, la plus chère aux Égyptiens, ces éternels fellahs. C'est le renouveau de la terre, quand point le blé et naît l'agneau. Très vieille fête païenne que célébrait l'Égypte des pharaons, elle survécut au christianisme et fut fixée au lundi de la Pâque copte. Au-delà des Évangiles et du Coran, elle unit aujourd'hui dans des célébrations joyeuses musulmans et chrétiens. C'est une fête légale, chômée, que respecte le gouvernement, qui se veut arabe et musulman.

Une grande gaîté emplit Le Caire dès le matin. Les boutiques restent fermées. Des quartiers populaires, qui ont perdu leurs arbres et leurs jardins, une foule immense se déverse vers tout ce qui peut rappeler la nature. Car tout le monde n'a pas la chance de rejoindre de lointains parents, ou de rendre visite aux amis des villages du Delta. Les pauvres citadins, en quête de printemps, se répandent sur les pelouses des beaux quartiers, festoient joyeusement dans les *Jardins andalous* au bord du Nil, de *gazouza* et de sucreries étincelantes. Des felouques grées de hautes voiles blanches, bigarrées de banderoles, traversent le Nil entre Boulaç et l'île de Guezireh. Cette courte odyssée, c'est l'aventure, le rêve du terrien vers *el Bahr*, la mer... qui est aussi le nom du fleuve.

Il est de rigueur de prendre en plein champ – ou en pleine pelouse – le petit déjeuner, sacrifiant ainsi aux divinités campagnardes. *Foul*, œufs durs, petits oignons frais et *fessikh*, ce bizarre poisson « pourri » qu'on ne consomme que ce jour-là, c'est tout un rite qui satisfait à la terre et aux eaux.



## Pierres des hommes



Ce qui donne aujourd'hui son sens à la découverte de l'Égypte, c'est la recherche d'une « accommodation » entre ce qui fut et ce qui est, entre ce granite formidablement serein mordu par les sables, baigné par le vieux Nil, frotté du vent du désert, et le fiévreux effort d'un peuple naguère écarté de l'histoire et avide de la réintégrer.

Il faut voir Saqqarah et Karnak, et vivre aussi de la vie criarde et chaude du petit peuple du Caire ; il faut goûter l'âcre ironie de l'histoire qui fait de ce berceau de la sagesse et du savoir, de cette patrie de la possession, de la puissance et de la gloire, le foyer tumultueux de la révolte des peuples prolétaires. Tout ce qui était ligne noble et pierre dure s'est fait mouvement saccadé, turban défait et flottante étoffe, tout ce qui était plain-chant et murmure majestueux s'est mué en cri déchirant et en appel irrité.

Bien sûr, il faut faire un effort pour regrouper les deux Égypte, celle des pierres et celle des hommes. Parce que les Égyptiens que l'on voit vivre au milieu des pierres ne sont pas - à l'exception de tel vieux guide délicieux, pittoresque, amoureux de son pan de ruines - les meilleurs citoyens





Pêcheurs

de ce peuple. Petits marchands, semi-maraudeurs, fouilleurs de sable, modeleurs de faux, touchants de sincérité, mendiants, chameliers douteux, diseurs de bonne aventure, *ghaffirs* hargneux, rôdeurs cruels, c'est, bien sûr, la lie d'un peuple qui s'accroche aux vieilles pierres, et il ne faut pas juger les Égyptiens sur ceux qui frôlent les vestiges sublimes.

Mais il y a aussi les pêcheurs de Memphis, qui jettent leurs filets transparents dans une grande flaque où se reflètent les pierres du temps du roi Snefrou, il y a ces gens de Gournah fanatiquement attachés à leurs grottes toutes proches de la Vallée des Rois, et les laboureurs qui poussent leur araire au pied des colosses de Memnon. Il y a le gardien de la petite mosquée surgie comme une plante folle sur les ruines de Louqsor, et le jeune artisan qui, depuis des années, recompose une statue brisée en plus de dix mille fragments, sous l'égide d'un égyptologue. Il y a tous les Égyptiens dans toutes les Égypte.

Comment aimer vraiment cet univers endormi si on ne tente de le rattacher à ce peuple bonhomme, grouillant, haut de la voix, dépenaillé, rieur, hospitalier ? Ces larges faces cuivrées, aux yeux bien fendus, luisants, parfois très clairs, ces bouches charnues, cette démarche lourde, on les voit en entrant dans les tombeaux des rois, on les revoit sous le soleil, et l'ocre des peintres morts reste bien la couleur des visages vivants. Certes le signe qui marquait ce peuple a changé. Il avait de l'initiative, il était créateur, il donnait la leçon. Le voilà en marge, éperdu, coupé des sources du pouvoir – la technique, la science, la logique. Mais comme il est beau de le voir, tentant de revivre ! Adolescent, misérable, balbutiant – si loin des formidables ancêtres bardés d'assurance, de puissance, de raison préhellénique, de recettes de longue vie – mais jamais désespéré, jamais tout à fait résigné. Cette révolution qu'on lui fait vivre aujourd'hui est peut-être fausse, *inqilâb* (retournement) plutôt que *thawrah* (révolution). Mais tout ceci est quand même plein de cet élan vital, de cette furieuse aspiration à vivre qui reste la grande leçon de l'ancienne Égypte, où tout concourait à assumer pleinement, totalement la vie.

Du temps de Loti, on n'entendait parler qu'anglais autour des Pyramides, ou à Philæ. Aujourd'hui, des colonnes d'enfants montent vers la pyramide à degrés de Saqqarah et se glissent dans les tombes des Nobles. Ce sont les gosses des écoles, derrière leur maître. Certes, il y a de quoi frémir à les voir traîner leurs doigts le long des parois couvertes des images fragiles, et il n'est pas rare de voir un pan de calcaire s'effriter après leur passage. Mais n'est-ce pas le propre des vivants d'user le costume des morts ? Qu'ils les mettent en péril, mais qu'ils retrouvent les vestiges oubliés.

Au Caire, l'amateur d'art s'épuise en jubilations successives. Sorti du musée, il fouine chez les antiquaires, hante les brocanteurs, s'abouche avec de mystérieux personnages qui de temps en temps sortent de leur *galabieh* quelque trésor. Tout doucement, avec patience et amour, il se constitue un petit musée personnel. Car l'Égypte est si riche qu'elle peut emplir des musées entiers – et leurs sous-sols

# PYRAMIDES



The New **GOLF** Course of  
 9holes 2450Yds **MENA HOUSE HOTEL**  
 PYRAMIDS - EGYPT



*Unique all grass course at the foot  
 of the Pyramids, 15 minutes from Cairo,  
 English Professional.*



- ◀ Pyramide de Chéops
- Anglais aux Pyramides ▲
- ◀ Fenouillard aux Pyramides

On les vit planter le drapeau des Fenouillard sur le sommet  
 de la grande pyramide et chercher les quarante siècles qui  
 doivent s'y trouver.

# SPHINXS







- ◀ Sphinx - gravure 1890
- ◀ Sphinx - photo 1910
- ◀ Danseuse touristique américaine - 19. ▲
- ◀ Couverture d'un comics grec - 1962

## Pierres des hommes

pleins de caisses encore fermées – et procurer à ses amoureux le plaisir de la découverte. Bien sûr, il y a mille faux fabriqués en grande série en Tchécoslovaquie et dans les arrière-boutiques du Caire. Il n'est pas toujours facile de les éviter. La culbute guette le riche amateur qui cherche la pièce rare. Il lui faut beaucoup de flair. Mais un petit personnage de bois, haleur de barque, une porteuse d'offrande paysanne, un petit *ouchepti*<sup>1</sup>, un pied de statue, un masque de momie peinte sont d'authentiques merveilles que peut découvrir le chercheur patient. N'avons-nous pas trouvé de nos mains une amphore presque intacte au pied de la pyramide d'Abou Sir ? C'est alors que nous découvrons les pyramides, éblouis. Bien sûr, aux premiers jours de notre arrivée au Caire, nous nous étions précipités à Guizeh : Chéops, Chéphren et Mykérinos chantaient à nos oreilles. Et c'est presque sans surprise que nous reconnûmes la masse familière de la grande pyramide. Mais notre enchantement fut bien plus grand de découvrir « nous-mêmes », au-delà, toute une enfilade de « petites » pyramides.

Sur la rive gauche du Nil, parallèlement au fleuve, elles s'échelonnent sur 70 km, semées en plein désert sur une ligne imaginaire. Dressées, écroulées, de pierre ou de briques crues, elles sont près de 80 qui jalonnent un plateau fait de sable et de pierres, légèrement au-dessus du niveau du Nil. Les eaux du fleuve ne devaient pas atteindre les sépultures. Car, on le sait depuis plus d'un siècle, les pyramides n'étaient pas des greniers à grains ou quelque signe magique, comme l'imaginèrent les premiers voyageurs, mais des tombeaux royaux.

On ne sait rien de ces trois rois de la IV<sup>e</sup> dynastie que l'on situe vers 2500 avant J.-C., si ce n'est qu'ils ont bâti, à partir d'un impressionnant paysage, sur le désert tourmenté, une chaîne de montagnes : les trois monuments rectilignes, de petites pyramides, celles des reines en partie écroulées, quelques mastabas, des temples ruinés, et le sphinx ; (et

---

1. Petites statuettes enterrées avec le mort. D'abord son substitut, elles représentent ensuite ses esclaves.

dans la vallée, Memphis, première capitale du monde).

C'est là qu'on découvrit vers la fin de l'année 1954 la « barque solaire ». A l'occasion du tournage d'un film historique et des travaux de déblaiement qu'il avait exigés, on avait remarqué une dalle insolite. Sondages, recherches, études, on fut bientôt persuadé qu'il s'agissait là du tombeau d'une barque. Serait-il vide ? Les égyptologues connaissent tant de ces désillusions...

Un beau matin d'hiver ensoleillé, on procéda à l'ouverture du tombeau. Des archéologues et des journalistes, des cinéastes, des ministres attendaient, anxieux. Lentement, une pierre latérale fut déplacée. Chacun à notre tour, couchés sur le sable, nous pûmes apercevoir le long vaisseau brûnatre, intact sur son réceptacle de calcaire. Les rames reposaient sur le plat-bord. On pouvait apercevoir aussi quelques lambeaux de lin bruni. L'énorme barque de 33 m apparaissait pour la première fois depuis 5 000 ans à des yeux humains. On avait le sentiment enivrant et odieux de violer un secret. La barque a-t-elle transporté le pharaon mort dans sa course souterraine vers ses sanctuaires disséminés en Égypte tout au long du fleuve ? A-t-elle servi à son double, son *Kâ*, ou plus simplement est-elle l'un des vaisseaux qui apportèrent les pierres de la montagne ? On aime à en faire une barque divine... Le colonel Nasser voulut assister à la mise à jour du long vaisseau de bois brun, effilé comme une aiguille de pin. Du trou pratiqué dans le dallage antique, il réapparut, l'air stupéfait. On le pressa de questions. Il hochait la tête, avec un sourire incrédule. Et puis il repartit dans sa grande voiture, de l'air songeur d'un enfant à qui l'on vient de montrer une étrange merveille.

Sur une vieille jeep, on coupe à travers le désert pour retrouver, depuis Guizeh, la longue succession des pyramides. Seul point de repère, la pyramide qui se dresse au loin.

On pique vers le sud ; à main gauche, la ligne verte des palmiers et du *bersim*. On s'arrête un instant devant le temple du Soleil d'Abou Ghorab où l'on adorait Râ. Une magnifique table d'offrandes en albâtre doré incite à piquer sans vergogne.

## Pierres des hommes

Par les belles matinées d'hiver, la promenade au désert est un divertissement classique. On part en bande, parents, enfants, amis. On n'a garde d'oublier le *foul* et les œufs durs par plaisir, comme ça, pour s'affirmer bien *baladi*. Nos amis ont les grands yeux que l'on voit aux peintures de tombeaux, des statures de colosse de l'Ancien Empire, des grands rires joyeux et l'hospitalité magnifique. Ce sont des Coptes. Ils portent des noms de dieux et de rois dans de bruns visages pacifiques. Quel plaisir de partager la jeep d'Osiris et d'Horus, tandis qu'Isis et Ramsès beurrent les tartines...

Ils sont maintenant 4 millions en Égypte, intellectuels et paysans. Chrétiens, ils le devinrent aux premiers siècles de notre ère lorsque saint Marc évangélisa l'Égypte. Leurs ancêtres adoraient Amon et Râ. Paradoxe de cette minorité : le mot *Copte* désigne les « vrais » Égyptiens<sup>1</sup>. Les Grecs appelèrent *Aegyptioi* les habitants du pays qu'ils vinrent occuper, et le mot devint par contraction *coptos*, Coptes. Pendant plusieurs lustres, les chrétiens d'Égypte luttèrent pour conserver leur croyance, le monophysisme, qui n'admet pas que l'incarnation ait pour conséquence que Dieu ait « deux natures », et qui provoqua le schisme.

Cette intransigeance religieuse n'excluait pas un sens aigu et original de l'art. Leurs églises, leurs couvents à coupes disséminés dans le désert où se développa le monachisme, leurs icônes et surtout leurs surprenants tissus brodés témoignent d'une vieille et délicate civilisation. Le musée copte, au Vieux Caire, a réuni des vestiges touchants et merveilleux. Aujourd'hui que leur religion tend à se figer par la faute d'un clergé retardataire et d'une pression toujours plus grande des pouvoirs publics, ils ont su garder une grande originalité, une profonde authenticité. Un peu moins de cent mille d'entre eux se sont convertis au catholicisme tout en gardant une certaine autonomie.

---

1. La population actuelle de l'Égypte compte 88 % de Coptes, pour la plupart islamisés, 6 % d'Arabes et quelques Berbères.



Tissu copte

La masse est formée de paysans très pauvres, cantonnés en Haute-Égypte où les repoussèrent les envahisseurs arabes, et rien ne les distingue des autres fellahs, sinon une croix tatouée en bleu sur le dos de la main. Quelques très riches propriétaires possédaient d'immenses étendues de canne à sucre. La réforme agraire a découpé leurs domaines.

Au Caire, ils sont médecins, avocats, professeurs ; scribes de l'ancien régime, ils étaient fonctionnaires, financiers, ministres, diplomates sous la royauté. Mais tout en se défendant de pratiquer la moindre discrimination, le régime militaire les a éloignés des affaires de l'État et paraît les tenir de plus en plus à l'écart de la haute administration et de l'Université. Y a-t-il pourtant des patriotes plus fervents dans ce



## Pierres des hommes

pays qui n'en manque pas ? Mais ce qui inquiète le plus chez eux, c'est peut-être une ouverture plus grande sur la culture occidentale. Dans les grandes familles coptes, on parle indifféremment arabe, français et anglais, et parfois les enfants ont achevé leurs études dans les Universités de Paris, d'Oxford ou de Cambridge. Mais ils se sentent plus égyptiens qu'aucun autre groupe de la nation et s'ils s'accommodent mal d'un régime de discrimination, il ne leur vient pas à l'esprit de s'expatrier, vrais fellahs attachés à leur terre.

La jeep bondit sur la pierraille, se jette dans des trous vertigineux et remonte en soufflant des pentes arides.

A vingt kilomètres du Caire, un étrange monument se profile au loin. Petit à petit émerge des sables la pyramide à degrés de Saqqarah. Imhotep, le médecin-architecte, la cons-

Pyramide de Saqqarah



truisit pour le roi Zozer, en forme d'escalier géant dressé vers le ciel. C'était la première fois que des hommes utilisaient la pierre. Succédant aux monuments de briques crues que nous avons aperçus, écroulés dans la région, la pyramide de Zozer est peut-être, avec sa sœur, la pyramide de Meïdoum qui fait penser à un monument inca, tour et forteresse, le monument le plus curieux de l'Ancien Empire, avec ses degrés géants entassés il y a 4 750 ans. Non loin de là, l'archéologue égyptien Zakaria Ghoneim a découvert, en 1955, les soubassements d'une pyramide un peu plus « jeune » : elle ne date que de 4 600 ans.

La nécropole de Saqqarah, la plus ancienne d'Égypte, avec ses pyramides, ses temples, ses tombeaux décorés des peintures les plus parfaites de l'art égyptien, ses chasses, ses oiseaux pris au filet, ses bateaux, le Nil et ses poissons, ses crocodiles et ses hippopotames, ses hommes et ses femmes occupés aux métiers de toujours, c'est, aux portes du Caire et de ses gratte-ciel, toute l'antique vie ressuscitée. Les petits écoliers égyptiens n'en sont guère intimidés. Et leurs mains curieuses et effrontées auront vite raison de ces fresques millénaires.

Nous avons tout juste le temps de traverser le site de Dahchour avec ses cinq pyramides. La plus insolite d'entre elles, la rhomboïdale, aux arêtes courbes, abrite le tombeau du roi Snéfrou, père de Chéops. On la dirait coiffée d'un toit qui descendrait jusqu'à terre.

Une nuit de sommeil en train, et voilà Louqsor, Karnak et la Vallée des Rois. Le réveil surprend au cœur d'un pays biblique et miraculeux. La montagne rose borde au loin les champs verts de *bersim*<sup>1</sup> et l'or des hautes cannes à sucre. Déjà les fellahs, dans leurs *galabiehs* blanche et bleue, labourent lentement au rythme du pas de leurs buffles. Devant les villages gris enfouis dans les palmiers que l'on dépasse trop vite, des femmes accroupies font les gestes ménagers de chaque jour. Les enfants, les milliers d'enfants inséparables du travail des champs, puisent l'eau et surveillent la vache

---

1. Trèfle.



qui fait tourner les grandes roues dentées des *saqiehs*. Le train file, mais ce sont, toujours renouvelées, les mêmes scènes débordant d'harmonie où l'homme inlassablement se courbe vers la terre. Car dans la plaine du Nil, du nord au sud, il n'arrive jamais que le paysage reste vide. L'homme partout l'habite et l'œil toujours découvre près du palmier ou dans le canal l'enfant près de la bête, la femme portant la haute cruche sur la tête, l'homme penché ou conduisant le chameau qui disparaît sous sa charge de *bersim* ou de cannes à sucre.

Dans les arbres apparaît le pylone de Karnak, et, reflétée dans le Nil, la colonnade du temple de Louqsor que borde le Nil. Aucun paysage d'Égypte ne dépasse en calme beauté l'ordonnance de Louqsor, le Nil griffé des voiles blanches des felouques, la montagne sur l'autre rive qui abrite les tombeaux des rois et des reines, la campagne verte, les palmiers et les couleurs indicibles qui éclatent en apothéose au coucher du soleil. Alors les vieilles pierres grises du temple de Louqsor deviennent transparentes et dorées. De tous les temples de la Haute-Égypte, celui de Louqsor est le plus « classique » et le plus humain, totalement satisfaisant pour la raison. L'obélisque qui en marque l'entrée, frère de celui qui orne

la place de la Concorde, garde maintenant la mosquée qui fut construite au milieu du temple, utilisant même ses colonnes comme piliers. Les fouilles ont été arrêtées là, par égard pour la piété musulmane.

La longue allée de béliers qui conduisait en 6 kilomètres au temple de Karnak, coupée par la petite ville de Louqsor, réapparaît dans le village de Karnak aux maisons peintes par les pèlerins de La Mecque. Nous avons fait en sens inverse le chemin que parcourait la barque sacrée qui conduisait le roi-dieu de Karnak à Louqsor. Ici, nous sommes dans l'univers des dieux : eux seuls infligent cette impression d'écrasement, le sentiment du surhumain qui déborde de ce cataclysme de pierres, cet enchevêtrement d'obélisques et de colosses, de temples, de cours, de piliers, de pylones, d'autres temples encore et toujours à perte de vue. L'immense salle hypostyle aux cent trente-quatre colonnes gigantesques n'a pas été bâtie de la main des hommes. Les dieux seuls ont pu enfanter ce multiple monstre de pierre, merveilleux comme un troupeau de licornes et de cyclopes. La grandeur n'a pas ici pour but la délectation, mais plutôt une sorte de fascinante humiliation.

Voici cependant que cet univers hermétique livre ses secrets. La malignité de nos contemporains n'est-elle pas allée jusqu'à creuser sous ces énormes colonnes, sous ces murailles cyclopéennes ? Ils y ont trouvé des milliers de pierres gravées et sculptées, des statues mutilées ou brisées, et patiemment ils ont reconstitué les premiers temples, les premières sculptures que les bâtisseurs de l'actuel Karnak avaient utilisés comme matériaux. Deux petits temples de la xii<sup>e</sup> dynastie ont été ainsi entièrement reconstitués par M. Chevrier, archéologue français qui dirigea les fouilles de Karnak pour le compte du gouvernement égyptien. Il découvrit une admirable statue de reine de granit rose de la xxii<sup>e</sup> dynastie.

A l'autre extrémité du temple, dans l'enceinte du temple de Montou, le plus ancien sans doute de l'ensemble de Karnak, un autre archéologue français, Clément Robichon, a trouvé des centaines de pierres qui attendent, étiquetées, que le gouvernement égyptien autorise la poursuite des travaux, stoppés

depuis plusieurs années. Et, enfouis dans les fondations profondes de ce temple, Robichon a découvert des milliers et des milliers de morceaux de granit rose, brisés volontairement, sans doute par éclatement dû au feu, et qu'il reconstitue patiemment. Ce sont deux colosses d'Aménophis II que le constructeur, respectueux, mais non pas au point de garder la figure du roi, avait enfouis sous le nouveau temple. Déjà, l'un des colosses est achevé. Il comporte quarante mille morceaux qui sont patiemment assemblés. Instruit par Clément Robichon, le petit Ahmed, un gamin de quinze ans du village voisin, a appris à reconnaître au toucher le grain de la pierre. Il trouve infailliblement, avec une incroyable sûreté, l'emplacement du plus minuscule caillou. Les morceaux sont rangés sur des étagères et sur une table. Un par un, il les tourne dans ses mains, les palpe entre ses doigts, et pose sur le genou gauche le petit morceau qui manquait. Ce travail a pris des années. Et le second colosse gît par tronçons à côté de son double. La statue est fort belle, et le roi porte sur le devant de sa tunique un instrument astrologique tout à fait inconnu dans la représentation pharaonique.

Laissons les savants à leurs travaux – et à leurs controverses (le moyen d'être d'accord sur l'interprétation de ces rébus divins ?). Et nous atteignons, sous un soleil aveuglant, le lac sacré des prêtres d'Aménophis III et de Ramsès II. Insigne de la sagesse, un scarabée géant de granit en garde l'un des angles. Mais personne ne vient plus troubler ses eaux dormantes. Les dieux sont morts, qu'essayent de réveiller les savants. Inlassablement, passionnément, ils cherchent et expliquent. Mais le calme, enfin, plane sur Karnak. Le lac apaisé la pierre délirante.

Sur l'autre rive du Nil, une montagne tourmentée est sculptée de profondes entailles, coupées de larges ravines : la Vallée des Rois, la Vallée des Reines. C'est là que les pharaons ont choisi d'enfouir dans des tombeaux multicolores d'in vraisemblables trésors, et de construire d'immenses ex-voto aux dieux : les temples de Ramsès II, de Medinet Habou et de Deir el Bahari. Au temps de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, c'est là que la géniale et despotique Hatchepsout fit construire





Dar el Bahari

par l'un de ses amants, l'architecte Senmout, un temple pour le service de l'offrande à son Double et aux Doubles de son père Thoutmosis I<sup>er</sup> et de son frère et époux, Thoutmosis II. L'architecte inspiré utilisa la montagne comme élément essentiel de son œuvre, le temple lui-même ne constituant qu'une succession de vastes terrasses qui s'élèvent vers le roc et vers le ciel. Ainsi l'homme, bâtisseur, tend la main aux dieux. Sur les murs, les bas-reliefs colorés composent un prodigieux reportage. Du pays de Pount (Érythrée ou Somalie), où elle avait lancé une expédition d'exploration pacifique, la reine Hatchepsout rapporta sur ses navires des animaux, des matières précieuses et des arbres rares dont elle fit planter un vaste jardin qui précédait le temple. Les arbres à encens bordaient une large avenue qui montait à la première terrasse ; des trous emplis encore de terre noire en sont les derniers vestiges.

L'architecture générale du temple d'Hatchepsout est donc fort différente de celle de Karnak ou même de Louqsor.

## Pierres des hommes

Elle fait se hérissier sur les gigantesques terrasses, au ventre de la montagne, des colonnes carrées largement peintes de couleurs restées très fraîches. Des chapelles, encastrées dans le roc, gardent des fresques aux coloris admirables et au dessin très pur. Mais le visage de la reine orgueilleuse a partout été anéanti par son neveu, beau-fils et successeur, Thoutmosis III. Avec une fureur d'amant bafoué, il fit marteler, partout, le visage royal, le visage adoré. Ainsi est Hatchepsout, reine-roi trop aimée, reine-roi sans visage ; une blessure blanche sert de tête à ce corps sans sexe.

Mais les peintures les plus touchantes, les plus vivantes et, pour le voyageur, les plus révélatrices, ce sont celles qui décorent les tombes des Nobles, creusées dans la montagne. Là se retrouve toute fraîche la vie de tous les jours : scènes de danses et de jeux, scènes de la vie champêtre, la moisson, le pressoir, la pêche et la chasse, et les métiers aussi : maçons, constructeurs, potiers... Tel un film, se déroule la vie qui est celle des villages voisins, immuable dans ses gestes, ses formes, ses instruments. La charrue est pareille à celle qui labourait tout à l'heure, entre les deux colosses de Memnon. Et les instruments de musique sont ceux-là aussi dont usent encore aux jours de fête les musiciens de village. Seul a changé le costume, mais les visages aux yeux allongés sont ceux que l'on croise encore dans les campagnes de Haute-Égypte.

Dans l'âpre Vallée des Rois, où sont cachées les nécropoles royales, nous verrons d'autres peintures d'un symbolisme plus hermétique, mais d'une grandeur fascinante. Le ciel et la terre, le bien et le mal, le jour et la nuit s'y affrontent sous les traits d'animaux sacrés ; des chapelets de monstres, des théories de génies martyrisés y figurent le Destin. Et le Livre des Morts conte le passage de l'Âme devant ses Juges. Un au-delà multicolore y affiche ses lois.

Il y a vingt ans, il y a même dix ans, on n'aurait pas imaginé un voyage en Égypte sans une halte à Alexandrie, deuxième capitale du pays, résidence d'été de la monarchie. La cité de Cléopâtre a été le symbole et le foyer d'une Égypte cosmopolite, anglo-grecque et judéo-arménienne, un de ces



havres méditerranéens frémissant d'une vie plus proche à vrai dire de celle de Naples, de Smyrne ou de Beyrouth que de l'existence d'Assiout ou de Tantah, villes de la vallée et du Delta.

Il n'est pas indifférent que les deux artistes contemporains qui ont le plus profondément senti et le plus brillamment exprimé le charme exubérant et lascif d'Alexandrie soient un Grec, Cavafy, et un Irlandais beaucoup plus imprégné d'hellénisme que d'arabisme : Lawrence Durrell. L'un et l'autre voient dans la grande cité un univers autonome – accolé à

## Pierres des hommes

l'Égypte sans lui appartenir en propre : *Alexandria ad Ægyptum*, disaient les Romains. Alexandrie n'a jamais été la capitale de l'Égypte ; elle a été la capitale de la Méditerranée, comme Venise la capitale de l'Adriatique, et comme telle, ville peu italienne, ville de la mer.

Seule cité visitée par les trois conquérants, Alexandre, César, Napoléon – incomparable foyer de culture, gymnase pour les géomètres, les grammairiens, les philosophes, et toutes sortes d'hérétiques et de saintes – excellent cadre de la tragédie classique, bouche de l'Égypte vers l'Europe, bourse, marché, caravansérail, mauvais lieu, plage, champ de batailles, sanctuaire pour messes noires, accueillante à la Cabbale, maison d'illusion, voilà les Alexandrie, « capitale de la mémoire ».

Mais tout cela se situe en marge de l'Égypte. Observons l'étincelant *Quatuor* romanesque de Durrell. Où sont les Arabes ? Ou du moins les gens qui parlent l'arabe et pratiquent l'Islam ? Il n'est question que de Grecs, d'Anglais, de Juifs, d'Arméniens ou d'apatrides. Certes, Nassim et Narouz sont bien égyptiens, et doublement puisqu'ils sont Coptes. Mais le premier se comporte en adversaire de l'Égypte, et le second est éperdument inadapté.

Bien sûr, Alexandrie tend à se réintégrer dans le corps national. Est-ce parce que Gamal Abdel Nasser y est né ? Parce qu'il y fut mêlé à de violentes manifestations contre les accords anglo-égyptiens de 1936 ? Parce qu'il y a proclamé en 1956 la nationalisation du canal de Suez ? Ou tout simplement parce que son régime accélère un mouvement commencé avant lui et qui tend irrésistiblement à refouler d'Égypte un certain cosmopolitisme, à restituer le pays à la masse autochtone ? Voilà donc Alexandrie progressivement épurée de l'élément étranger – les Grecs même, si tenaces, prennent congé doucement. Voilà Alexandrie insérée dans la vie collective de la nation, mais voilà aussi Alexandrie privée de ce lustre trouble et miroitant dans lequel baignent les poèmes de Cavafy, les romans de Durrell, et quelques-uns encore de ces vieux promeneurs, tournant frileusement le dos à la mer entre l'hôtel Cecil et la statue de Saad Zaghloul.

Suez : On est debout à cinq heures du matin, car il faut traverser vers sept heures le bac qui vous mène d'Afrique en Asie. C'est à quelques kilomètres au nord, dans les lagunes qui constituent aujourd'hui les lacs Amers, que Moïse entraîna son peuple d'esclaves et que la cavalerie des pharaons périt, noyée. Notre traversée sera moins dramatique. En dix minutes, le bac, chargé d'autos et de piétons, arrive sur l'autre rive du canal de Suez. Nous laissons derrière nous la chaîne de l'Attaqua, et nous apercevons déjà, sur notre droite, le massif du Sinaï. La mer, que nous longerons de plus ou moins loin pendant 50 km, est d'un bleu inimitable, cobalt et émeraude tout à la fois. Ici, ces touffes de palmiers, c'est Ain Moussa. Moïse s'y arrêta, attiré par une mare d'eau. Mais celle-ci était saumâtre, et le peuple gronda. Alors Moïse y lança un bâton, et l'eau, adoucie, put désaltérer les Hébreux assoiffés. Des gamins, refaisant pour nous le geste sacré, font des ronds dans l'eau.

Ce long, long trajet dans les sables durcis du littoral, et qui dura trois jours pour les Beni Israël, c'est le désert de Sur. Ici, nous cueillons par terre l'albâtre des vases de Saqqarah. Il forme des plaques qui brillent au soleil, très blanches. Mais le désert s'est civilisé. Nous roulons sur une assez bonne route bitumée, et les poteaux télégraphiques nous accompagnent fidèlement. C'est qu'au terme de ce désert se trouve un petit port d'où les anciens Égyptiens expédiaient l'or, le cuivre et les turquoises de leurs mines du Sinaï. Nous y trouvons encore du minerai, mais du manganèse cette fois, plus précieux de nos jours que les métaux précieux. La mine est exploitée à quelques kilomètres de là, et le minerai est amené jusqu'au port de Ras Abou Zénima, par des wagonnets suspendus au-dessus de la montagne.

Ici déjà, le dépaysement est complet. Où sont les champs verts de la vallée du Nil que nous avons quittés hier ? La montagne baigne dans la mer des parois de miel doré. La végétation est rare : quelques touffes d'épineux que broutent des chameaux. La mer est ici la plus belle du monde. La halte obligatoire au rest-house vous permet de la contempler pour la dernière fois tandis que la voiture refait ses forces.



## Pierres des hommes

La grande plaine d'El-Markha où nous roulons maintenant, au sol caillouteux et noirâtre, se peuple des premiers arbres dont parle la Bible : les *sittims* que les Arabes appellent *seyals*. C'est une sorte d'acacia dont les Hébreux construisirent l'Arche d'Alliance et le Tabernacle. Au pied de ces *seyals*, nous rencontrons plusieurs campements de Bédouins sous leurs tentes brunes. Malgré l'extrême sauvagerie des femmes qui se sauvent à notre approche, nous pouvons apercevoir leurs admirables parures qui couvrent le front et descendent en un lourd pectoral jusqu'à la taille. Au loin, les montagnes granitiques et gréseuses construisent de somptueuses murailles, sur lesquelles se détachent bientôt d'étranges châteaux blancs. Ce sont d'anciens dépôts lacustres dont le calcaire a été sculpté par le vent et le sable. Un peu plus loin, dans l'ouadi Mokatteb, nous cahotons dans une débauche de couleurs. Elles ruissellent de la roche nue, comme du pinceau d'un peintre fou. C'est ici que les Amenhotep, les Sethi et les Ramsès trouvaient les turquoises qui ornent les bijoux que l'on voit encore au musée du Caire. Nous suivons maintenant le lit des torrents. Depuis Ras Abou Zenima, plus même de piste. Mais, avec un flair et une habileté incroyables, notre chauffeur évite les sables mous, enjambe les moraines éclatantes, plonge sur un ruisseau, contourne un péril que nous n'apercevons pas. Pour nous, tout est semblablement impossible. Pourtant, la voiture avance et sans casse et, vers midi, nous apercevons une palmeraie touffue. Après tant de roche et de parois arides, cet éden nous apparaît aussi enviable qu'à Moïse, qui dut le conquérir de haute lutte contre les Amalécites. Ici, ce ne sont que ruisseaux, eaux bruissantes, palmiers chargés de dattes d'or. Ces richesses s'étendent ainsi sur 20 km et l'on sait qu'aujourd'hui s'y trouve aussi du pétrole. Nous sommes à Pharan, que domine le djebel Tahouné. Et c'est du haut de cette montagne de grès rose que Moïse dirigea, dit-on, la fameuse bataille. C'est là que, pendant plusieurs siècles, les pèlerins chrétiens vinrent chercher les souvenirs de l'Exode. Au IV<sup>e</sup> siècle, la ville était fameuse, et un monastère important abritait 200 moines. De nombreux anachorètes habitaient des trous creusés dans

la paroi montagneuse ou des cabanes de gros cailloux multicolores pris au lit du torrent. Aujourd'hui, quelques Bédouins peuplent seuls le village où s'élève une petite mosquée enfouie dans les palmiers et les hautes tiges de maïs.

Du monastère primitif, il reste une allée de colonnes tronquées couvertes de vigne. Le couvent fut détruit par l'invasion musulmane, et les moines furent massacrés à l'exception d'un seul, dit la légende, qui s'échappa dans la montagne et s'arrêta à l'emplacement de l'actuel monastère de Sainte-Catherine. L'ermitage du <sup>iv</sup>e siècle était encore habité, il y a quelques années, par un moine, frère Néophitos, qui cultivait, les nuits d'été, un merveilleux verger plein de tous les fruits de l'Eden. Il est mort aujourd'hui, et personne ne le remplace dans ce lieu solitaire.

L'oasis de Pharan disparaît bientôt, tandis que nous empruntons l'ouadi Cheikh aux formes étranges, pour déboucher dans la « Vallée du Couvent ». Insensiblement, nous avons atteint une altitude de 1 000 mètres. L'air est extraordinairement pur. Et, au détour d'une muraille rocheuse, voilà au loin des cyprès qui annoncent Sainte-Catherine. Bientôt, les murs d'enceinte apparaissent derrière le rideau d'arbres qui précède la forteresse. Seul, le clocher annonce la maison sainte. On pourrait se croire encore au Moyen Age, au pied d'un château fort. Deux grosses tours en protègent l'entrée, du haut desquelles le moine-veilleur surveille les arrivants. Il n'a plus à redouter les écumeurs du désert aujourd'hui, mais la coutume s'est conservée d'une méfiance salutaire.

C'est à l'intérieur de cette vaste enceinte – dont une partie et les tours furent restaurées par Kléber – que s'élèvent les différents bâtiments qui constituent une véritable petite cité. Tout d'abord, la magnifique chapelle, qui date du <sup>vi</sup>e siècle. Seuls, le toit et son clocher ont été refaits, et l'on déplore un peu que ce <sup>xix</sup>e siècle triomphant vienne troubler la paisible ordonnance prémédiévale. Mais c'est surtout par les merveilles contenues dans les chapelles que réside l'intérêt de cette église. 4 000 icônes byzantines, coptes, grecques, russes constituent le trésor le plus extraordinaire par sa rareté, son état de conservation et sa valeur esthétique. C'est dans la

## Pierres des hommes

chapelle du Buisson Ardent – élevée là où Moïse aperçut pour la première fois la manifestation de Dieu – que l'on a réunis les plus précieuses de ces icônes. Le vieux moine Pacôme, qui vivait ici depuis 50 ans, s'était fait le gardien de ces trésors.



Ikône de l'église Sainte-Catherine

En suivant le chemin de ronde, à l'intérieur de la muraille d'enceinte, on domine l'entrelacs de ruelles minuscules, de passages voûtés, de portes basses qui constituent cette ville en miniature. Les immenses montagnes, rouges comme sang au soleil couchant, s'élèvent à pic au-dessus du monastère qu'elles étreignent. Deux longs bâtiments comportant un étage forment l'« ostel » où l'on trouve une chambre, un cabinet de toilette, une vaste cuisine, de la lumière et de l'eau.

Le soir tombé, le moine électricien, à l'étonnante barbe rouge, met en marche la dynamo qui produit l'électricité. Et, au sommet du clocher, une petite ampoule scintille, qui s'éteint et s'allume à intervalles réguliers, comme pour prévenir le pèlerin dans la tempête.

Si le moine bibliothécaire veut bien vous montrer la Bible du <sup>iv</sup>e siècle sur parchemin, et les manuscrits enluminés, l'édit de Bonaparte qui réitère au monastère les privilèges que lui accordèrent les Califes, vous connaîtrez toutes les merveilles de Sainte-Catherine. Bien sûr, il faudrait une semaine pour se promener dans les vergers plantés d'amandiers, de pruniers, de cerisiers et de vigne. Ou pour aller jusqu'au jardin où les moines cultivent leur orge et leur blé. Ou pour atteindre ce campement de Bédouins, « clients » du couvent et anciens esclaves, qui reçoivent, comme il y a dix siècles, leur pitance des moines. On ne goûte vraiment le charme de cette vie monacale et la beauté du paysage que dans le farniente et la paix d'une longue semaine de vacances.

Mais, si l'on est pressé, on doit, dès le second jour, grimper la haute montagne qui s'élève derrière le couvent, le mont Horeb ou Moussa, que gravit cinq fois Moïse. De nos jours, la montée est facilitée par le travail des moines qui ont creusé dans la roche un immense escalier de 3 000 marches qui conduit jusqu'au sommet. Indescriptible beauté d'un paysage qui change à chaque tournant de roche, faisant apparaître des mers vertes et rouges de montagnes et de pics. Même en plein été, la grande chaleur a fait place à l'air léger et pur des montagnes. En hiver, ces pics sont couverts de neige. Crique de la chapelle d'Élie, avec ses arbres et ses sources. Il faut monter encore pour atteindre le sommet, et la grotte où Moïse vécut quarante jours. Tout auprès, s'élève une petite chapelle, qui fut reconstruite bien souvent depuis que les premiers chrétiens vinrent y vénérer le souvenir de Moïse. Elle est touchante dans cette immensité, et elle renferme quelques belles icônes, outre le plus extravagant lustre de Venise, que l'on s'attend bien peu à trouver au milieu de ces montagnes... Sur le parapet rocheux, on apporte l'eau glacée d'une source. Au loin, la Terre Promise et ses blancs sommets.

## Pierres des hommes

Plus près de nous, sur d'autres pics, de minuscules chapelles. Elles ont été édifiées par des anachorètes et des moines aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Le mont Sainte-Catherine se dresse en face.

En redescendant les pentes granitiques, nous rencontrons quelques plantes touchantes, et des roches gravées par l'empreinte de fougères, noires sur le granite rose. Les sources se font plus nombreuses. Et l'on montre le rocher d'où Moïse fit jaillir l'eau pour les Hébreux incrédules.

La plaine d'Er-Raha, où ils campèrent cent mille, s'étend au pied du mont Horeb, sur le versant opposé à celui du monastère. Ils avaient quitté la verte vallée du Nil, et ses richesses et ses « marmites de viandes ». Et ils gardaient la nostalgie de l'Égypte, facile et riche, aux monuments somptueux.

Jeronimus Bosch a peuplé notre mémoire de la merveilleuse, magique, effrayante, éblouissante tentation de saint Antoine. Et ce monde tordu, ventru, grimaçant, infernal, comment le situer autre part que dans un cirque de montagnes arides, désolées, rougeoyantes ?

Pourtant, le fantastique imaginaire du peintre reste encore au-dessous de la beauté de cette mer Rouge que l'on aborde avant d'atteindre le monastère perdu que l'on construit sur l'emplacement de la grotte où le moine pourchassé, futur saint Antoine, vint chercher refuge.

Partant de Suez, il faut une heure environ pour atteindre la ravissante plage de Sokhna, aux sources chaudes. Le bain est délicieux, surtout en hiver, tout près de la source. On rejoint tout de suite le bord de la mer, et la corniche abrupte, dangereuse, est splendide pendant de longs kilomètres. Nous sommes maintenant dans un lieu étrange, peuplé de squelettes calcinés de palmiers. La mer, d'un bleu de turquoise, baigne la montagne d'un rouge éblouissant. Paysage d'une effrayante beauté. Nous quittons la côte, et nous traversons un paysage lunaire aux rondeurs violettes. Les pistes s'enfoncent vers la montagne lointaine. Et nous arrivons en vue des murailles du monastère au coucher du soleil. La montagne devient



violette au fur et à mesure que nous nous approchons. Lorsqu'on ouvre les lourdes portes, la haute muraille de pierre est du rouge même de la côte que nous avons longée tout le matin.

Les moines coptes de Saint-Antoine sont gens accueillants. Ils sont une dizaine, pauvres et heureux de partager le dîner que l'on apporte du Caire. Ils offrent en revanche les trésors de leur petite oasis : du raisin de leur treille, l'eau de leur source, et des lits rustiques. Au réveil, une longue matinée pleine de soleil pour visiter le domaine des moines dans leur oasis de palmiers et d'oliviers.

Saint-Paul, plus vétuste encore, n'abrite que trois moines. Il faut retrouver la côte et s'enfoncer à nouveau dans le désert. Rien ne laisse soupçonner au loin des oliviers qui nourrissent chichement les anachorètes...

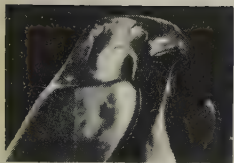
Pourtant, ici, c'est encore l'Égypte. Différente, certes, de la plaine couverte de hautes cannes à sucre et du Delta planté de coton. Pays rude et violent, pays convulsé aux couleurs violentes, mais pays chrétien aussi qui tient encore entre les murailles de ses monastères tout un passé qui fait le trait d'union entre les vestiges morts des empires pharaoniques et le vivant Islam.

Les Égyptiens s'acharnent bravement à faire de leur patrie une nation moderne : la terre du Nil reste inlassablement fidèle à elle-même – berceau des hommes. Ici naquit la notion de Dieu, l'agriculture, l'art de la guerre et celui d'embellir la vie. Ici prit forme la première explication surnaturelle de l'univers, le premier empire de la raison sur le chaos. Le voyage d'Égypte est une longue et saisissante leçon d'immortalité.

Les temps des prêtres-empereurs, des animaux divins, des temples-montagnes et des dieux-rois ne sont révolus que pour ceux qui, n'ayant pas fait le chemin de Memphis à Thèbes, et de la mer Rouge au Sinaï, ignorent encore que l'Égypte est, depuis cinq mille ans, « le ciel sur la terre ».



# Des fellahs, des villages et de l'eau



Pour visiter Denderah, il est recommandé « de se munir de provisions et d'eau, et d'emprunter, de préférence à toute autre monture, l'âne, véhicule idéal de l'Égypte ». Le conseil du Baedeker de 1890 est toujours valable si l'on ne veut pas voyager comme un touriste étranger, en caravanes de Chevrolet.

Le Guide Bleu est assez encourageant. « Qénah, 658 km du Caire. Station de chemin de fer ; située à 1 km du Nil, en face de Denderah. (Hôt.) On trouvera les ressources nécessaires pour organiser l'excursion de Denderah. » A 70 ans de distance, les deux guides sont d'accord. Cet « hôtt. » entre parenthèses n'éveille pas la méfiance.

Ce que le guide ne dit pas, c'est que Qénah est une ravissante petite ville où l'église copte – bleu ciel, rose, jaune et vert – se mire dans l'eau d'un canal dormant. On y fabrique toutes les *goullas* et les *zirs* de l'Égypte. Ces gargoulettes et ces jarres toutes blanches s'entassent sur les felouques du port grouillant de El-Hamîdat, sur le Nil.

J'arrive à l'hôtel. Le patron semble un peu étonné. Après quelques brochettes servies sur un lit de persil, on me montre

## Des fellahs, des villages et de l'eau

ma chambre. Au premier étage, le palier s'élargit en un vaste hall rectangulaire garni de lavabos, sur lequel s'ouvrent des tas de portes. Au bout d'un moment, on frappe à ma porte : « Madame, me permettez-vous de vous offrir un cognac ? » J'explique, à travers la paroi, que je dors et que je ne bois jamais d'alcool. La radio, qui hurle dehors, ne m'empêche pas de me rendormir.

Au matin, partie à la recherche d'un cabinet de toilette, je me trouve entourée de messieurs en pyjamas rayés se livrant à des ablutions sonores devant les lavabos du hall. On se lave en commun et sans vergogne dans ces hôtels *baladi* où ne descendent pas les touristes et où l'espèce féminine est inconnue. Qénah, « la nouvelle ville », n'est pas faite pour les étrangers.

En fait, ceux-ci ne connaissent de l'Égypte que Le Caire et Louqsor ; Alexandrie, de moins en moins depuis que les voyages par avion tendent à remplacer l'arrivée par mer ; parfois Suez, que l'on traverse rapidement pour se rendre dans la presqu'île du Sinaï. Mais connaissent-ils seulement le nom de Tantah, de Damanhour, de Menouf ou de Sohag ? La vie égyptienne se concentre sur les rives du Nil et le long des canaux. Les monuments que l'on vient reconnaître, les temples, les tombeaux, les hypogées ont été construits par les Anciens dans le désert, hors de portée de l'eau et des hommes. Aujourd'hui, les Américains, les Allemands ou les Suisses visitent le temple de la reine Hatchepsout et parfois celui d'Abou Simbel, aux confins du Soudan ; mais comment connaîtraient-ils la vie des Égyptiens ?

Cairotes et Alexandrins, d'ailleurs, l'ignorent tout autant. Le monde de la campagne – et ces vastes agglomérations de cent ou deux cent mille habitants ne sont en fait que d'énormes villages – est complètement refermé sur lui-même, monde clos que bien peu d'Égyptiens parcourent. Et l'amie cairote qui nous accompagne dans les villages, malgré ses grands yeux sombres et son excellent arabe est, presque au même titre que moi, une étrangère. N'est-elle pas habillée comme moi, armée elle aussi d'un appareil photographique, venant comme moi de ce Caire lointain et un peu mythique ?

Mais partout, surmontés les obstacles matériels, on nous accueille gentiment. A qui s'adresser ? où aller ? qui voir ? et comment pénétrer dans ces villages qui ne s'étendent pas sur les routes nationales comme chez nous, mais se retirent sur le canal, enserrés dans les palmiers, protégés par l'austérité des murs gris ?

Dans le petit port fluvial de Qénah, j'embarque sur la felouque publique, taxi du Nil, qui emporte pêle-mêle, moyennant une piastre par tête, les ânes, les chameaux, les femmes chargées de lourdes couffes qu'elles maintiennent sur la tête, les hommes bavards. Ce peuple, le plus sédentaire du monde, est en perpétuel déplacement, comme si le mouvement était sa raison d'être. La haute voile se gonfle. Quelques coups de gaffe, et le chargement atteint l'autre rive. Mon âne, qui a voyagé avec moi, chemine maintenant à travers la campagne la plus belle du monde. Le paysage est constamment à la mesure de l'homme. La plaine se découpe en tapis verts ou dorés, car les canaux d'irrigation conditionnent la dimension du paysage ; et les bouquets de palmiers, de plus en plus nombreux vers le sud, les *flamboyants* des bords de l'eau reposent l'œil et composent les lignes.

Ici, à l'orée de la Haute-Égypte, tout est harmonie. Mille animaux peuplent la plaine, verte de *bersim*<sup>1</sup>, piquetée du blanc des oiseaux. Partout alentour, le chant des *saqiehs*<sup>2</sup> – doux grincement de la roue de bois qu'accompagne la mélodie des enfants perchés sur la bufflesse pour l'encourager à tourner. Des paravents de maïs doré abritent les *saqiehs* et les bêtes. Mon âne enjambe les canaux comme s'il était évident que la terre fût parcourue en tous sens de rigoles liquides.

A la lisière des cultures, le temple apparaît enfin comme une forteresse entourée de ses murailles. Bouleversant miracle. Il est intact, avec ses vastes salles, ses chapelles, ses plafonds, ses bas-reliefs. C'est dans ce temple « tout neuf » (il date du début de l'ère chrétienne) que l'on trouva le merveilleux plafond décoré des signes du zodiaque qui est au Louvre.

---

1. Trèfle.

2. Roue à godets pour élever l'eau. La *noria* d'Afrique du Nord.



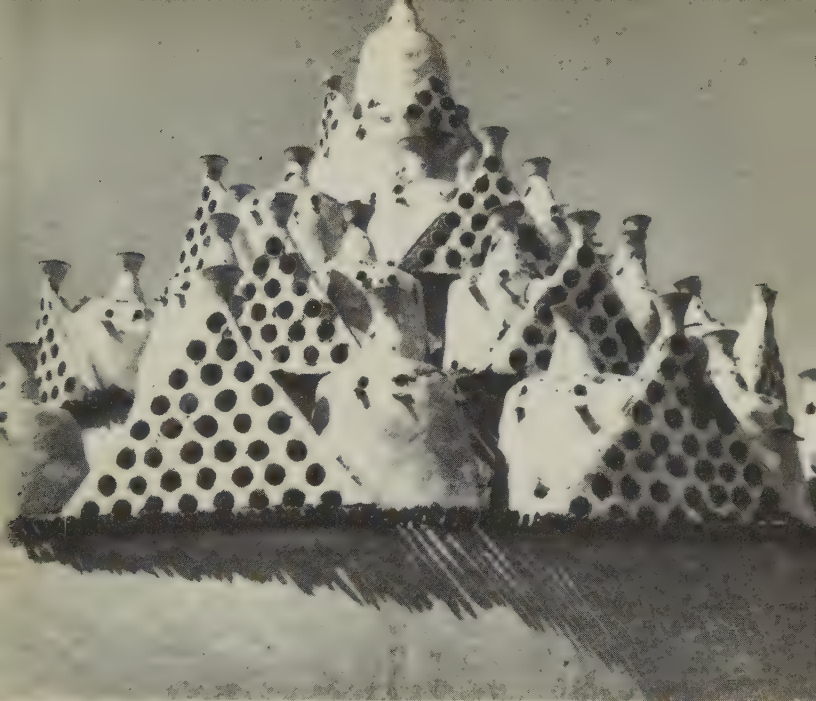
## Des fellahs, des villages et de l'eau

Ptolémaïque – donc décadent – il fait faire la moue aux égyptologues. Mais c'est là seulement, dans cet environnement de cultures et de villages, que l'on imagine la vie du temple avec ses prêtres, ses processions, ses richesses, ses troupeaux, ses paysans attachés au sol. Car le temple, ce n'est pas seulement la demeure des dieux. C'est surtout le domaine puissant du clergé, qui possède la terre et ses habitants, hommes et bêtes. Monde privilégié, qui use des dieux et de la magie pour maîtriser les hommes et dicter ses volontés au pharaon.

Mais une autre religion a balayé Hathor et Amon. Une émouvante église copte fut construite là par les premiers chrétiens.

Monastère copte de Saint-Antoine





Pigeonnier

C'est un paysan copte qui nous accueille dans sa maison. La première pièce est occupée par l'âne et le chameau. Point de paille. Celle-ci, trop précieuse, est réservée à la nourriture des bêtes ou à la fabrication des briques. La terre friable qui sert de litière donnera un bon engrais. La cour, petite, est encombrée de poteries et de ces jarres de terre crue qui servent de garde-manger et de réserve à grains. Dans un angle, une curieuse paroi ajourée de cette même argile sèche : c'est en quelque sorte un parc à bébés où l'on peut laisser sans souci les enfants qui ne marchent pas, ou encore la volaille... Cette petite tour, fermée à son sommet d'une minuscule porte, c'est un pigeonnier familial. En grimpant jusqu'au faite de la maison, nous découvrirons d'autres pigeonniers immenses, vrais châteaux hérissés de branches, palais de ces pauvres villages.

## Des fellahs, des villages et de l'eau

La femme, vêtue de la longue robe noire des *fellaha*, retenue par des fronces dans un empiècement au-dessus des seins, pieds nus, la tête enserrée d'une écharpe noire, apporte le *ticht*<sup>1</sup> de fer blanc et une jarre d'eau. Suprême luxe, un savon dont on n'use que dans les circonstances exceptionnelles, car c'est une denrée chère à qui gagne douze francs (anciens) par jour. Devant la famille assemblée, on peut rincer ses pieds fatigués et couverts de la poussière grise des chemins.

La « chambre » est meublée seulement d'une corde, tendue en diagonale d'un angle à l'autre de la pièce. Les vêtements de toute la famille y sont suspendus. Par terre, sur des nattes, plusieurs matelas très plats, sortes de paillasses bourrées de coton. Pas de draps, une seule couverture grise, en coton. Au premier étage, un lit en fer, peint en noir, couvert d'un baldaquin. C'est le luxe, le seul, de la maison. Personne n'a l'air d'occuper cette chambre. Peut-être le père, car les femmes n'ont droit qu'aux paillasses du rez-de-chaussée. Mais nous sommes ici chez des paysans « aisés ».

Dans un coin d'ombre de la cour, la mère s'est accroupie. Elle tire de son corsage un petit cornet de papier journal et en extrait une poudre noire qu'elle verse dans l'eau qui bout sur le *primus*. Avec le sucre critallisé qu'elle tire d'un autre cornet, elle confectionne cette décoction de thé noir qui est l'opium des Égyptiens du peuple. Souvent malade, sous-alimenté, mais dopé par le breuvage fort, le fellah se sent ragaillardi. Le tiers de son maigre revenu passe dans ce faux-semblant de nourriture. L'Égypte importe pour plus de 10 milliards de francs de thé noir de Ceylan. On ne boit pas de thé vert, et les efforts faits pour imposer celui de Chine – que l'on peut échanger avec le gouvernement de Pékin contre du coton – n'ont pas abouti. C'est le plus durable triomphe de la colonisation anglaise en Égypte.

Dans ce village millénaire, toujours reconstruit et toujours semblable à ces maquettes trouvées dans les tombeaux et que l'on voit au musée du Caire, une véritable révolution s'accomplit : l'arrivée de l'eau courante.

---

1. Vaste récipient rond et peu profond, en cuivre ou en zinc, qui sert un peu à tout.



En 1954, lors de notre premier passage ici, les fillettes allaient puiser l'eau au canal. Sur des pierres plates, les femmes battaient leur linge – sans savon – et plus loin, quelques-unes, accroupies, récuraient les ustensiles du ménage. Des garçonnets nus y baignaient leur gamousse. Et ce même canal, au même endroit, charriait les déjections de toutes origines.

En 1960, presque tous les villages d'Égypte sont pourvus d'une borne fontaine et d'eau claire. Certes, le spectacle du canal est resté le même et l'on se baigne, malgré les interdictions, dans l'eau infestée de *bilharzia*. Parfois encore, un enfant se penche et boit au creux de sa main... Mais les femmes remplissent leurs jarres et leurs bidons d'eau pure. En dépit des légendes tenaces – la « crème » du Nil ou du canal est riche, elle détient des vertus viriles et fécondantes... – les femmes se sont habituées à ces gestes nouveaux. Il n'est pas question encore d'eau courante dans la maison mais, comme dans beaucoup de nos villages, on se retrouve maintenant autour de la fontaine.

Escorté d'une volée de fillettes aux robes de cotonnade à fleurs qui furent fraîches à la dernière fête, on s'en retourne à âne vers Qénah où l'on reprend le train afin de visiter, à 20 km au nord, le temple d'Abydos et la nécropole de Séthi I<sup>er</sup>.

## Des fellahs, des villages et de l'eau

Balyanah, la station de chemin de fer, n'offre que le visage gris et sale des petites villes banales.

Un ami copte, qui possède une propriété à quelques kilomètres de la ville, devait venir nous y prendre en voiture. « Vous me téléphonerez de la gare... » Nous n'imaginions pas alors que nous allions être kidnappés pendant près de vingt heures... par le chef de gare !

C'était l'homme le plus aimable du monde. Le nom de notre ami, le Dr B., potentat du pays, fit grosse impression. « Je lui téléphone tout de suite. » Dans la pièce voisine, nous entendîmes le bruit de crécelle de ces téléphones à manivelle comme il s'en trouve encore dans les petites gares de chez nous. « Hader, Hader »<sup>1</sup>... Il revint, l'air navré. « Le Dr B. n'est pas là ! Nous le rappellerons plus tard. »

Nous bavardâmes devant des cafés *masbout*. Dans un anglais simpliste, le chef de gare nous raconte sa vie simple. Il est copte, marié, il gagne onze livres par mois (11 000 anciens francs). La vie est monotone. Ici, il ne se passe jamais rien.

J'avais chaud. La pièce, noire et poussiéreuse, était étouffante, la chaise dure. Je fis mine de me lever. « Oh ! Madame, voulez-vous du thé, du coca-cola, du café ? Je vais retéléphoner au Dr B. » Mais, comme tout à l'heure, il était toujours absent. « Oui, oui, j'ai dit que vous étiez ici, et qu'on vienne vous chercher. »

Dans son bureau qui sentait la colle et le charbon, il parlait de tout, du régime, de la dureté des temps, de la vie chétive du petit fonctionnaire mal payé. Il posait aussi mille questions. Alors au Caire, que dit-on, que fait-on ? Le Caire, pour ce petit bonhomme de Balyana, c'est beaucoup plus que Paris pour le garde-barrière de Corrèze. C'est le cœur du monde, un cœur qui bat. Ici, on voit seulement le train qui descend à Assouan et celui qui remonte au Caire. Les touristes des wagons-lits ne descendent pas à Balyana.

J'avais faim. J'implorais mon mari de trouver un restau-

---

1. « A vos ordres. »



rant. « Un restaurant, s'exclame notre geôlier ? Vous n'y pensez pas ! Il n'y a ici qu'un restaurant grec... » Et, dans sa bouche, le mot valait une injure.

— Mais le Dr B. ?

Il s'en retourna de nouveau vers le téléphone. Cette fois-ci, je le suivis doucement. Et je le vis actionner la manivelle, parler, écouter, répondre... sans décrocher l'écouteur...

— Le Dr B. ne sera pas là avant demain matin.

Le confondre, l'accuser de mensonge ? Son hospitalité, sa courtoisie me l'interdisaient. Mais cette comédie, la chaleur, trop de café, la chaise raide, l'abus de ce bizarre anglais... C'est alors qu'entra dans le bureau de la gare un second personnage. Costume gris, tarbouche, M. H. était avocat, l'avocat de la ville. Un *effendi*, un lettré. Il fallut à nouveau sacrifier aux rites minutieux de la politesse locale.

A travers les rues maintenant sombres de la ville, nos deux guides nous entraînent. Naturellement, il n'est pas question de dîner au restaurant ni de coucher à l'hôtel, nous passerons la soirée avec eux. Étranges ruelles poussiéreuses aux façades closes. Hors de l'artère principale, point de lumière. Nous marchons longtemps. Et nous pénétrons, au quatrième étage d'une pauvre maison, dans un bizarre logis.

Toute la famille se jette sur nous avec des cris de joie. Il y a là un tas de gens — qui vivent tous du misérable salaire du chef de gare : sa mère, sa femme et la mère de sa femme, et combien d'enfants ? Une minuscule ampoule électrique ne répand guère plus de lumière qu'une bougie. L'électricité est chère. Mais on étale sur la table toute la fortune de la maison : une salade *baladi*, du pain un peu mou que l'on trempe dans la sauce et, en notre honneur, des œufs durs accompagnés de *samna*, ce beurre fondu au goût très fort difficilement acceptable pour nos estomacs.

Le chef de famille raconte en arabe à voix très haute, avec force gestes et en mastiquant avec bruit, l'aventure de la journée. Tous les regards sont tournés vers nous, la vieille femme me prend les mains en guise de langage. Le repas terminé, les filles enlèvent la toile cirée et le père ouvre devant nous son livre d'or. Il contient des signatures, des

## Des fellahs, des villages et de l'eau

photos, des lettres de ces voyageurs qu'il a pu, comme nous, happer un instant entre deux trains. Il nous conte fièrement comment il a gardé trois jours, dans sa famille, une jeune Suédoise de 18 ans qui venait pour la première fois en Égypte. Elle était descendue par erreur à Balyana en allant à Louqsor. C'était la grande aventure de la famille, qui gloussait de joie au rappel de cette histoire.

Alors, la grand-mère, montrant le lit unique de l'unique pièce, nous pria d'y dormir, tout le monde se couchant par terre tout autour de nous. Mais l'avocat intervint. Sa maison était vide, femme et enfants étant allés rendre visite à des parents au Caire.

L'icône brillait au pied du lit. L'avocat sortit le couvre-pied de mariage, satin bleu rutilant de toutes ses fibres artificielles. Le lit à baldaquin – galette de coton posée sur une planche, comme tous les lits du peuple, quand lit il y a – nous réserva d'autres surprises. Je ne voyageais jamais sans D. D. T. Mais les bêtes s'en régalerent et ne nous laissèrent point de repos. Toute la nuit, je vis briller la petite lampe rouge de l'icône. Notre hôte vint nous « réveiller » avec un thé noir et brûlant. Il nous remit plus tard entre les mains du chef de gare, épanoui de joie à notre vue. Il téléphona et, cette fois-ci, la voiture du Dr B. vint nous chercher aussitôt. La veille, il n'avait pas quitté sa maison, et pas une fois le téléphone n'avait retenti...

Dans sa confortable maison tout à blanc, au milieu des plantations de canne à sucre, nous avons ri ensemble de cette aventure qui nous avait fait vivre près de vingt heures de la vie monotone et misérable des petits bourgeois de ces villes qu'aucun étranger ne trouble.

La réforme agraire de septembre 1953 avait amputé la vaste propriété familiale. Chacun des trois frères n'avait gardé que 200 feddans (un peu moins de 100 ha) plantés en canne à sucre. Cette culture exige de vastes étendues. Aussi le frère aîné, notre hôte, avait-il quitté Le Caire et sa clientèle pour se consacrer aux trois propriétés. Il gérât ainsi 600 feddans, près de 300 ha. Il nous reçut en *galabieh* de coton comme un fellah, seul costume possible dans la

chaleur de la Haute-Égypte. Mais la chère était délicate, servie par des Nubiens stylés. Volailles de toutes sortes, et ces inoubliables pigeons farcis au blé vert qu'on ne mange que dans cette région. Il vivait seul ici, six mois de l'année, préférant laisser au Caire sa femme et ses filles qui allaient au Lycée français. Il avait fait ses études à l'École de médecine de Paris et avait la curieuse apparence d'un Parisien déguisé en fellah.

Impression trompeuse. Il était bien de ce pays rude et sombre où le crime d'honneur, comme en Corse, sert de loi. Il nous conta d'extraordinaires histoires de vendettas interminables qui se poursuivent de génération en génération. Jamais dans le village personne ne dénonce le meurtrier. Les gendarmes venus enquêter se heurtent aux murailles grises et au silence. C'est la femme adultère – ou jugée comme telle – trouvée dans un puits. C'est le curé copte jeté dans le canal et que vengera son protecteur musulman. (Car, ici, les chrétiens sont les « clients » des musulmans.) C'est le cousin, ou le frère, égorgé pour avoir « déshonoré » la fille d'une autre famille. Ce sont aussi de vieilles haines d'intérêt comme dans nos campagnes. Mais, moins que chez nous encore, personne ne trahit personne.

Car l'homme du Caire, c'est l'ennemi. Que la police enquête. Que le *mamour*<sup>1</sup> se décarcasse. Que le juge se ronge. Ils sont payés pour ça. Mais le village reste clos, monolithique, sourd au monde qui voudrait le violer. Ici, un « perceur de murailles » razziait le bétail. Le Dr B. le découvrit, le convoqua et l'engagea comme gardien... Le voleur comprit, et sa vieille expérience en fit le plus terrible des gardiens de troupeaux.

Le paysan du delta n'a pas les mœurs si rudes que celui de la Haute-Égypte, le Saïdien. C'est bien lui, ce jardinier de la Bible qui « pousse l'eau avec son pied ». Ici, nul répit. L'homme doit constamment élever l'eau, la canaliser, soigner ses canaux et ses rigoles, irriguer et puis drainer, enfin curer

---

1, Commissaire de police.

## Des fellahs, des villages et de l'eau

les canaux qui s'engorgent en entrant à mi-cuisses dans la boue fertile que l'on répand ensuite sur la terre comme engrais. Ici, il n'est point de saisons. L'homme est condamné par un ciel parfaitement serein, une température toujours propice, une eau abondante, au labeur perpétuel. Ces « fainéants » de la vallée fertile sont des besogneux.

Ici, c'est le paradis du coton. Des milliers d'enfants travaillent aux champs, filles et garçons, de six à douze ans. Ils sont agiles, résistants. Ils vont à l'école, de temps en temps, quand le coton laisse quelque répit. C'est une plante luxueuse qui demande autant de soins qu'un rosier. Sur des hectares, les enfants, à peine plus hauts que les cotonniers, avancent en ligne sous la surveillance du gardien drapé dans sa *galabieh* bleue, sous son ombrelle. Il faut surveiller la feuille, enlever les vers, puis plus tard, cueillir la capsule mûre et égrener le coton. Dix heures de travail par jour, 50 francs de salaire et un peu de *foul* à midi... Mais aucune machine ne peut suppléer leur intelligence, leur habileté. Les enfants sont la richesse de l'Égypte...

Dans les villes, les enfants emplissent les écoles de plus en plus nombreuses. Au village, l'assiduité laisse à désirer. Seules les périodes de répit entre les périodes culturelles leur permettent d'aller en classe. C'est une joie pour eux, des vacances en quelque sorte.

Quand il n'y a pas le coton, il y a la gamousse à garder, l'âne à conduire, les mille travaux quotidiens. L'adulte, affaibli par la terrible bilharziose, les yeux brûlés par le soleil et l'air pulvérulent, n'a plus la force de travailler. Jusqu'à quatorze ans, l'enfant, moins usé par les maladies parasitaires, est plus résistant que lui. Mais il pâtit de carences alimentaires et d'une nourriture trop pauvre.

Et le paysan, pour avoir toujours plus de bras, et des bras jeunes et solides, fabrique toujours plus d'enfants. C'est d'abord, pour le chef de famille, une question d'honneur : il faut prouver sa virilité et mettre au monde des mâles. La femme est répudiée si elle est stérile ou si elle ne lui donne que des filles. D'où l'extraordinaire augmentation de la population, qui croît de 750 000 habitants par an.

## Des fellahs , des villages et de l'eau

Que l'enfant travaille pour sa famille ou qu'il se loue, il constitue pour sa famille une main-d'œuvre qui rapporte. Si peu ! 50 fr par jour ! Mais 50 fr., quand on se nourrit d'oignons et de fèves, c'est une somme. Cela aidera la mère à acheter l'huile de coton, le pétrole (le *gas*) pour le *primus*, et de temps en temps du savon, sans oublier l'inévitable thé, et le sucre. Bien sûr, le fellah ne calcule pas qu'en fait l'enfant coûte plus qu'il ne rapporte, que la Vallée devient minuscule pour un peuple qui s'accroît de 750 000 habitants par an. Ici, le problème, ce n'est pas de cultiver la terre, ni même de la cultiver mieux, c'est de « faire » de la terre.

Avec du sable, de l'engrais, de l'eau, beaucoup de travail et beaucoup de patience, on y arrive. Mais c'est une course de vitesse où l'Égypte perd : on fait plus d'enfants que de feddans, et les Égyptiens ont de moins en moins à manger.





## Des fellahs, des villages et de l'eau

La route, toujours, longe le canal. Bordée de flamboyants en fleurs de sang, elle est grise, comme le paysage. Des fellahs, *galabieh* relevée, puisent au canal et jettent de grands seaux qui tassent l'argile. La « route agricole », ainsi abreuvée, est souple sous les roues. Mais le soleil sèche l'argile en un clin d'œil et, de nouveau, la poussière aveugle bêtes et gens. Tonneau des Danaïdes...

Curieusement, les maisons sont belles. Grises comme l'argile dont elles sont bâties, elles s'élèvent sur plusieurs étages le long de ruelles étroites : il ne faut rien perdre du sol précieux. Point de jardins ni de potagers. Rien qui rappelle nos villages ni les douars épars d'Afrique du Nord. Le village ou même la petite ville, c'est l'*agglomération* au sens étymologique du mot. On est stupéfait d'apprendre que, dans ce village du Delta, vivent 25 000 habitants, une petite ville de France ! Extraordinaire densité de vie dans le delta du Nil, presque unique au monde.

Le fellah fabrique lui-même ses briques crues. Près du canal, il dresse une couronne d'argile, comme on ferait d'un gâteau. Au centre, de la paille hachée. Il ajoute petit à petit de l'eau à ce mélange qu'il foule avec ses pieds, comme les esclaves au temps de Moïse. De cette boue, il façonne des briques qui séchent au soleil. Il fait frais à l'ombre de ces murs précaires qui s'élèvent souvent à quatre étages, surmontés d'une curieuse décoration faite de galettes superposées. Confectionnées par les fillettes – bouse de vache et paille hachée séchée au soleil – elles serviront de combustible. Car l'Égypte n'a pas de forêt, pas de charbon et trop peu de pétrole. Dans les campagnes, le *gas*<sup>1</sup> c'est la dépense la plus lourde du budget, si bas qu'en soit le prix.

Le fellah d'Égypte est le meilleur agriculteur du monde, ou mieux le meilleur horticulteur. Pas un pouce de terre qui ne soit nivelé, gratté, arrosé, fécondé. Il est aussi le plus perfectible, habitué qu'il est depuis des millénaires à obéir aux impératifs de l'eau. Le pharaon fermait et ouvrait le robinet, tout comme aujourd'hui le ministre de l'Agriculture.

---

1. Pétrole. Le marchand ambulant crie : « Gas, gas ! »



Le dirigisme n'est pas d'invention récente dans la vallée du Nil. Et quand Mohammed Ali réquisitionna toutes les terres, transforma le système d'irrigation, décida que la terre serait cultivée en coton, il ne faisait que suivre la tradition des prêtres et des rois, et ouvrir la voie aux modernes dictateurs.

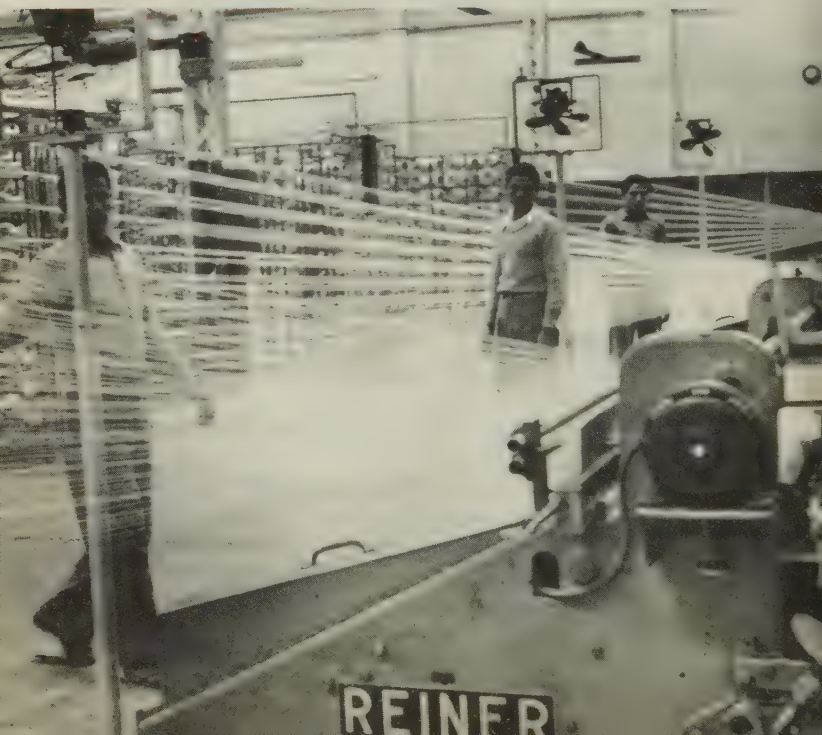
Aussi Nasser n'eut-il aucune difficulté à réaliser la réforme agraire qu'il promulgua quelques semaines après le coup d'État du 23 juillet 1952. Aujourd'hui, près d'un million de personnes ont bénéficié des distributions de terres confisquées à la famille royale ou réquisitionnées en vertu de

## Des fellahs, des villages et de l'eau

la loi qui limite la propriété à 200 feddans – soit environ 100 hectares.

Des coopératives de production et de vente regroupent les fellahs, qui s'adaptent très facilement à ce mode de travail. Il ne diffère guère en effet, dans ses méthodes, des directives que donnaient le gros propriétaire et ses gérants, ceux-ci ne faisant d'ailleurs qu'exécuter les ordres du ministère de l'Agriculture. Car personne ne peut en Égypte cultiver ce qu'il veut, ni quand il le veut. Les acréages de coton, de riz, de blé, d'orge, de canne à sucre sont fixés au début de chaque année agricole en fonction de la quantité d'eau apportée par le Nil, et qui peut varier énormément d'une année à l'autre ; en fonction aussi du marché mondial, l'Égypte

Filature de coton à Mehalla-el-Kabra



## Des fellahs, des villages et de l'eau

étant tributaire plus que tout autre pays des fluctuations politiques et économiques liées à la vente du coton. Le coton, ressource, obsession, infirmité de ce pays.

Le coton, c'est la vie même de l'Égypte. L'Antiquité cultivait le lin. Mohammed Ali introduisit, avec l'irrigation pérenne, la culture du coton. Culture spéculative qui exige un effort considérable et qui n'enrichit guère le fellah.

En Égypte, on peut presque parler de monoculture. Le coton fournit 70 milliards par an à un pays dont les recettes du budget sont de 200 milliards. Une vieille estampe du XVII<sup>e</sup> siècle montre, au musée d'agriculture du Caire, l'« arbre à laine », un mouton dont le dos se termine en une efflorescence étrange. Mais ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, nous l'avons vu, que la culture du coton prit une extension décisive. Cette réussite, tout y concourait, le régime foncier aussi bien que les conditions de sol, d'eau, de climat et de main-d'œuvre. Aujourd'hui, rendements et qualités sont les meilleurs du monde. L'Égypte ne cultive que 2 % des superficies, mais produit 6 % de la production mondiale. Elle produit donc, par unité de surface, 3 fois plus. Ses rendements sont doubles de ceux que l'on obtient aux États-Unis. Et la longueur des fibres lui assure la première place sur les marchés internationaux.

Le tiers de la terre est cultivé en coton – autant que l'ensemble des céréales.

La culture du coton est un véritable jardinage, une horticulture plutôt qu'une agriculture. Elle réclame des soins quotidiens, une main-d'œuvre abondante. Même dans une agriculture évoluée, la machine n'est guère utilisable, au-delà des trois labours. C'est à la main et au plantoir que le paysan creuse des trous tous les 20 cm pour y déposer une dizaine de graines. Dans une propriété de Basse-Égypte, nous avons vu déposer dans ce trou, avant la semence, une pincée de terre « neuve » qui recouvrait également la graine. 15 jours après ce premier ensemencement, on fait un premier contrôle et on remplace les graines qui n'ont pas germé. Il faut irriguer le champ tous les 15 jours, en vérifiant que chaque sillon a bien été arrosé, tandis que les enfants arrachent les mauvaises herbes.

## Des fellahs, des villages et de l'eau

Au bout de 6 semaines, on procède au démariage, ou éclaircissement, pour ne laisser que deux plants par trou. On émonde pour limiter la croissance du bois et favoriser celle de la capsule. Et puis, c'est le minutieux travail de surveillance, chaque branche retournée méthodiquement, chaque feuille suspecte enlevée. Car si le ver s'y glisse, c'est la destruction complète du champ. 30 % détruits en 1961 !

C'est au début juillet que le cotonnier fleurit : fragile fleur jaune pâle. La capsule mûrit et éclate : il faut procéder à la cueillette. Toutes les capsules ne mûrissant pas en même temps, elle s'effectue en plusieurs fois, de la fin août au début octobre. Tout le village est aux champs. Rangés par 20 ou 30, les enfants s'avancent sous l'œil du *raïs*, tandis qu'une femme chante pour scander le travail. L'agilité manuelle des fillettes est incroyable. Les capsules forment au bout du champ des tas qui sont ensuite réunis dans les *chounas*, puis transportés aux usines d'égrenage. Celles-ci sont rudimentaires et ce sont encore les enfants qui y trient les capsules, dégagent les graines qui sont utilisées à la fabrication de l'huile, et libèrent la longue fibre blanche. L'atmosphère y est irrespirable...

L'économie égyptienne dépend du coton. Mais l'Égypte vit sous la menace de la politique cotonnière, de ses crédits à longs termes et des stocks qu'elle peut jeter sur le marché. C'est pourquoi elle tend à élargir ses échanges avec les pays de l'Est, fondant de grands espoirs sur le marché que représentent les 600 millions de Chinois. Dès avant la reconnaissance du régime de Pékin en 1956, de gros marchés avaient été conclus avec la Chine – pour plus de 5 milliards – dès 1955-56. D'autre part, la Tchécoslovaquie passait spectaculairement au deuxième rang des acheteurs de coton, en 1956, après l'Inde mais avant la France (meilleur client l'année précédente). La plupart des accords avec les pays de l'Est sont des accords de troc pétrole et blé contre coton avec la Roumanie et l'URSS, coton contre armement avec la Tchécoslovaquie. Mais ce qu'il faut observer, c'est que ce commerce avec l'Est, autour duquel on mène si grand tapage, ne représentait encore que 30 % des importations égyptiennes.



## Des fellahs, des villages et de l'eau

Car l'Égypte, si elle ne peut écouler tout son coton vers les pays occidentaux, continue à acheter ses machines, ses produits chimiques, son outillage en Europe.

Au printemps 1961, le gouvernement égyptien décidait la mise sous contrôle des maisons d'exportation, en somme l'étatisation du coton. Déjà, pendant 2 ans, il avait fait fermer à Alexandrie la Bourse des Contrats, qui ne fut rouverte qu'en 1956. De nouveau, Le Caire supprime la Bourse du Coton, fixant lui-même les prix et se rendant majoritaire dans les maisons d'exportation.

La production étant déjà sous la surveillance du ministère de l'Agriculture, l'étatisation de la commercialisation représente vraiment la nationalisation de la première ressource de l'Égypte.

Un Conseil Supérieur du Coton va tracer « une politique générale de l'exportation du coton à des cours conformes aux prix mondiaux ».

Il est bon ici d'expliquer que les accords de troc des pays de l'Est se faisaient à des taux artificiels, les prix des machines et le matériel échangés n'ayant que peu de rapports avec les prix mondiaux. Enfin, ces énormes quantités de coton étaient reversées sur le marché par l'U. R. S. S. ou la Tchécoslovaquie à des prix inférieurs aux prix mondiaux. Ce dumping était très préjudiciable à l'Égypte.

Les accords triangulaires et de troc vont donc disparaître.

Cette réforme de structure du commerce du coton est d'autant plus importante qu'elle s'accompagne de progrès très sûrs de l'industrie cotonnière. L'Égypte ne se contente plus d'exporter des balles de coton brut. En 1960, l'Allemagne a acheté pour un milliard et demi de filés et de cotonnades, et les U. S. A. ont importé 2 milliards de popeline.

Si la nationalisation du coton peut sembler dangereuse, elle va bien dans le sens de la politique économique de Nasser qui cherche à mobiliser tous les moyens de production, non seulement en s'attaquant aux étrangers (les Belges ayant été les plus récentes victimes), mais aussi aux Égyptiens eux-mêmes.



## Au pays des femmes sans hommes



Paysage anthropophage. Nubie, coupée en deux à vingt mètres de haut par l'obsédante ligne blanche qui marque le niveau de la crue. Nubie déjà mangée à demi et menacée par l'insondable appétit de la ravissante Anoukis, jaune déesse de la cataracte, et d'Api, dieu du Nil à la mamelle pendante...

« Les terres situées au sud de l'Égypte avaient une population peu évoluée qui fournissait de bons soldats », écrit Georges Posener dans le *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*. C'est par ces soldats galopant sur les bas-reliefs des temples, prisonniers ou mercenaires au faciès écrasé, par les *baouabs* et les *souffraguis* du Caire <sup>1</sup> que nous avons fait connaissance avec les hommes de Nubie. Pays si pauvre que les mâles doivent chercher au loin la subsistance de leur famille.

Mais dans l'Antiquité, ces terres « étaient riches en or, en pierres de qualité, en bois dur, en gros bétail », poursuit Posener. Elles donnaient accès au cœur de l'Afrique et à

---

1. Portiers et domestiques.

## Au pays des femmes sans hommes

ses ressources, ivoire, ébène, bêtes curieuses, pygmées. Pendant longtemps, la Nubie sera pour les pharaons un pays d'exploitation et de transit, de colonisation aussi.

Zoser, le roi de la 1<sup>re</sup> dynastie, celui qui fit ériger à Saqqarah la première pyramide de pierre, envoie son armée jusqu'à la deuxième cataracte et noue, par la force, des relations commerciales avec les populations. « Le Moyen Empire soumet la basse Nubie jusqu'à Semneh, au sud de la deuxième cataracte, et organise l'exploitation systématique de la province conquise. Une factorerie égyptienne fonctionne à Kerma, au-delà de la troisième cataracte. Le Nouvel Empire étend sa domination au sud de la quatrième cataracte (Thoutmosis III) et entre en contact avec des peuplades purement nègres. La Nubie est dotée d'une administration autonome que dirige « le fils royal de Koush ». « La supériorité égyptienne, poursuit Posener, est à son apogée. Mais le renversement des rôles n'est qu'une question de temps. Depuis l'Ancien Empire, les pharaons recrutent des Nubiens dans leur armée. L'usage s'établit de les employer dans la police (les Medjaï). (...) Avec le déclin de la puissance pharaonique, la Nubie recouvre son indépendance. Les rois égyptianisés de Népata partent à la conquête de la basse vallée du Nil et, pendant un siècle (env. 750-650 av. J.-C.), lui imposent leur domination. » Plus tard, chassés d'Égypte, « ils se détacheront de sa culture pour développer une civilisation originale dans sa barbarie ».

Bien des siècles ont passé, et la Nubie n'est plus qu'une ossature, un squelette lui-même promis à l'engloutissement. Mais on reste frappé, en parcourant ces villages nubiens perchés au faîte de la colline rocheuse qui forme ici la berge du Nil, de l'originalité d'un peuple qui a gardé, face à ses conquérants, son quant-à-soi.

La langue parlée par les Nubiens, le *Qensi*, ne doit rien à l'arabe. L'école essaie de répandre, surtout depuis Nasser, la langue du Caire. Mais les enfants, rentrés dans la famille, ne parlent que nubien. Langue douce et chantante, très voyellée, aux nombreuses terminaisons en *a*, elle appartient à une civilisation dont les manifestations se concentrent

tout entières dans l'habitat. Et, dans leur parfait dénuement, les Nubiens savent donner à leurs maisons la poésie d'un rêve disparu, avec un sens esthétique très sûr et une imagination fertile.

A la fin du siècle dernier, la Nubie, c'était encore une bande de terre de chaque côté du Nil, qui fournissait aux habitants de quoi subsister, fèves et sorgho. Mais au début du siècle, en construisant le barrage d'Assouan, on éleva si bien le plan d'eau que les berges disparurent et, avec elles, les cultures nubiennes. Les habitants remontèrent de quelques mètres leurs maisons submergées, mais ils ne trouvèrent que la roche nue.

La Nubie, aujourd'hui, est faite de nids d'aigle nichés dans une muraille de grès calciné, parfois en partie enfouis dans les sables. Les hommes sans terre ont dû s'expatrier pour faire vivre leurs familles. Ils « montent » au Caire, à Alexandrie, à Ismaïlia, dans toutes les grandes villes où leur haute stature, bien découpée, se reconnaît facilement au milieu d'un peuple de fellahs trapus. Ils sont portiers, domestiques stylés, maîtres d'hôtel. Secs, sombres, élégants, durs au travail, ils sont réputés honnêtes, sobres, propres. Les Égyptiens les nomment « Barbarins » (Berberi).

Sur le petit bateau qui nous emmène vers le Soudan, un jeune égyptologue nubien nous parle avec émotion de son pays, de ses coutumes, de son destin. Grâce à lui, nous pourrions pénétrer dans ces villages, entrer dans les maisons, écouter ses discussions avec le postier, l'instituteur et les femmes.

Les maisons crénelées, ornées de bandeaux et de motifs blancs, rappellent les *ksours* du haut Atlas, au Maroc. Même souci décoratif, même réussite dans un art sans égal. Mais, ici, tout est blanc. Ou gris décoré de blanc.

Au contraire du fellah égyptien qui ne crépit pas sa maison, le Nubien peint la sienne comme un décor de théâtre. Sur cette roche foudroyée, sans verdure, sans arbre, on rêve de l'inaccessible. Et les petites filles peignent à la chaux sur les murs des bouquets de fleurs, des oiseaux, ou simplement le bateau-poste, celui-là qui amène une fois par



## Au pays des femmes sans hommes

semaine sur la berge les nouvelles et la vie. A l'intérieur du village, les maisons s'ordonnent curieusement au gré des pentes et des roches qui l'encombrent. Parfois un arbre rabougri sorti d'on ne sait où. De hautes portes peintes, comme des châteaux forts d'enfants sages.

Les maisons elles-mêmes sont d'une propreté de désert. On ignore ici la pluie et la boue. Le sol est de sable. Parfois une natte. Un lit, fait de quatre montants portant des sangles, comme la couche de Thout Ank Amon. Ici, une pièce somptueuse, toute ornée comme pour une cérémonie magique. Toute la fortune familiale est là : robes des femmes étalées au mur, portraits et photographies des hommes, ornements étranges faits de papier journal découpé, de boîtes vides et précieuses, de flacons, de récipients. Tout se mue en trésor : les emballages d'épicerie, les papiers qui enveloppaient le chocolat, la bouteille vide de coca-cola. Quelle transmutation les a faits objets d'art ?

Du plafond pendent par dizaines des sangles tressées par les femmes et qui supportent des cuvettes d'émail peint, des assiettes, des bols. Des assiettes ornent encore la façade des maisons, incluses dans la maçonnerie, souvent aussi des coquillages, décor et magie tout à la fois.

A l'extérieur, une pièce ouverte sur un côté, banc de maçonnerie, sangles au plafond voûté : c'est la « maison d'été » orientée pour happer le moindre courant d'air, là où la chaleur est la moins insupportable au zénith. On y fait la sieste aux jours torrides (le thermomètre marquait 48° en octobre !).

Mais, dans ces villages élégants et rudes, point d'hommes. Les femmes, abasourdies, se sauvent à notre approche. Notre ami nubien, qui a des amis parmi les villageois, arrive à en apprivoiser quelques-unes. Dès l'âge de 13 ou 14 ans, les garçons sont partis travailler à la ville. Ne vivent ici que les femmes, les vieillards et les enfants. Dans les villages de 150, 200 personnes, on compte à peine une dizaine d'hommes : et parmi eux les « fonctionnaires », qui sont égyptiens.



Assouan

Les hommes reviennent tous les deux ans passer un mois dans leur famille, donner un nouvel enfant à leur femme, apporter les économies amassées, et repartent. De temps en temps, ils envoient du sucre, de la farine, de l'huile, du savon que le bateau-poste décharge sur la rive. Les marchandises restent parfois plusieurs jours ainsi : on ne vole pas en Nubie. Par contre, il faut se méfier des bêtes rôdeuses qui descendent des plateaux en quête de nourriture.

Pendant les trois mois d'été, les eaux qui sont basses découvrent, dans certains villages, une mince bande de limon que les femmes immédiatement ensemencent : pastèques, lupin, sorgho. Trois mois seulement pour semer, croître, récolter. Précieuse récolte : on transporte un lit dans le champ, et toute la nuit on garde contre les bêtes gourmandes les pastèques mûrissantes ou le sorgho. En octobre, le Nil a déjà recouvert la terre.

Quand on leur parle du barrage, les Nubiens n'y croient pas. Leur pays va disparaître sous les eaux ? Plus haut que les montagnes ? Un grand rire soulève la vieille femme. « Nous monterons plus haut, nous avons déjà connu ça. »

## Au pays des femmes sans hommes

Mais cette fois-ci, c'est à jamais. La Nubie va être engloutie par l'immense lac de 400 km qui va s'élever jusqu'aux crêtes. Et les 60 000 Nubiens vont disparaître eux aussi.

C'est « au nord », près de Kom Ombo, le pays de la canne à sucre, qu'on leur prépare des terres et du travail. Ils y reconstruiront leurs villages comme sur les rives du Nil, mais il ne faudra pas deux générations pour qu'ils soient absorbés par l'immense masse égyptienne. Leurs enfants parleront l'arabe, oublieront un jour le nubien qu'aucun livre ne perpétue et devront cultiver la terre comme les fellahs égyptiens. « Mais nous ne nous marierons qu'entre nous. Jamais un Nubien n'épouse une Égyptienne... »

Ainsi vont se dissoudre un petit peuple, une civilisation très ancienne. N'y a-t-il pas lieu de s'en émouvoir plus encore que de l'immersion de quelques pierres ?

La Nubie africaine commence à Assouan, passée la première cataracte, grandiose vision d'un artiste fou qui aurait jeté dans le Nil d'immenses blocs de granite noir et violet sculptés par un Henry Moore déchaîné. L'île Éléphantine, petit paradis enclos dans ses palmiers, recèle des tombeaux et des temples, et l'on y apporte, depuis quelques mois, les temples « démontés » de Nubie. Ainsi Kartasi, mis en boîte, et que l'on reconstruira un jour, sous quels cieux ? Passé le barrage, voilà la Nubie. Ni route, ni piste le long du Nil. Seul moyen de locomotion, le bateau-poste. Mais il « brûle » les temples et les vestiges riverains. Nous louerons donc un petit bateau à moteur pour atteindre la frontière du Soudan : Nil monotone et rouge, coupé par l'éblouissement des temples et des villages.

D'Assouan à Wadi-Halfa, il nous faudra huit jours d'une navigation presque immobile, contre le courant. Tout le temps de tenir un journal de bord.

Philæ sauvée des eaux, baigneuse à la fleur de l'âge. Philæ Ys et Isis, fauve et lustrée, proie du Nil. Ile de la réconciliation. Hathor, écœurée de la conduite de ses contemporains, s'était enfuie au désert. Désarroi des hommes – et des dieux. Que faire sans Hathor, aimable génisse, déesse de la joie, de

## Au pays des femmes sans hommes

la fécondité ? Le concile des dieux décida que Toth l'intelligent, le magicien, était seul capable de convaincre Hathor de revenir parmi les siens, pauvres dieux, pauvres hommes. Toth se mit en route, retrouva la déesse au cœur du désert, et réussit à la conduire jusqu'à Philæ où l'on s'abstint pourtant, en raison de la maternelle sensibilité d'Hathor, de tuer le veau gras. Mais la fête fut belle, et le petit dieu Bès, déchaîné, chanta, dansa, jura, fit mille polissonneries et divines cabrioles. Le temple d'Hathor en porte témoignage...

Que de monde ! Que de monde au bord du Nil ! On s'écrase en Nubie. Sur chaque rive du fleuve-boulevard, ce n'est qu'un long village taché de blanc, orné, peint comme un temple ramesside, dentelle de brique et de pisé, plus baroque que Schœnbrunn. Un masque d'élégance aiguë couvre de plâtre et de volutes une misère pudique. La Nubie ressemble à une vieille archiduchesse émigrée, raidie dans ses fards.

Accostage à Abou-Simbel, neuf heures du soir.

Derrière la nuit, la montagne aux quatre géants attend que nous la sculptions. Passionnant, de recommencer à la torche électrique le travail des artisans de Ramsès, de faire jaillir soudain, à une hauteur prodigieuse, une face couleur de chair qui surplombe la nuit. Le temple-montagne s'anime sourdement, crève l'ombre de ses volumes insensés. Les géants se penchent vers nous et nous font grâce pour la nuit.

Abou-Simbel... Un jeune roi fit de cette montagne un double temple, un jeune roi amoureux de sa femme, ivre de sa première victoire, fou de lui-même : africain.

Monstrueux, le temple solaire d'Abou-Simbel dédaigne de menacer. Le colosse est bon enfant. Ce qui règne ici, c'est la souriante confiance des forts et des barbares, en accord total avec les forces de la terre, avec les éléments. Abou-Simbel dialogue sereinement avec le dieu-soleil. Ni Prométhée, ni Babel. La possession sereine du monde, dans l'instant et à jamais. Moi, montagne, temple, pharaon, voué au dieu satisfait, Ré-Hor-Akhti, soleil levant, soleil de l'horizon.

Ces costauds de la montagne ont, en pierres et mètres cubes, le sourire de la Joconde.



Abou - Simbel

Une furieuse originalité éclate en tous lieux, qui s'affaîssera dans la pompe d'un règne de soixante ans. Un réalisme de reporter anime ces mêlées de corps, ces théories d'esclaves, ces effondrements de chevaux et de cavaliers.

Au cœur de cette admirable débauche de gestes cruels, voici, solaire, le groupe de Ramsès terrassant deux ennemis, un Libyen à la tresse lourde, ployé en arrière, un Hittite au nez crochu, effondré. Le pharaon ne saurait que triompher,



## Au pays des femmes sans hommes

et cent temples d'Égypte nous montrent ces images de victoire. Mais, ici, il ne lui faut pas moins de deux victimes à la fois, saisies dans des attitudes d'une atroce et merveilleuse véracité. Plus loin, un bouquet de prisonniers implorent le vainqueur : au centre une énorme tête camuse, bouleversée d'effroi – bouleversante – roule, de face, des yeux révoltés.

Le jeune vainqueur voulut ainsi qu'un art spontané et autonome authentifie et caractérise « sa » guerre. Le réalisme accuse les différences. Ainsi la bataille de Ramsès, aimé du Soleil, ne saurait être confondue avec celles de Touthmès et d'Horemheb.

Au temple d'Hathor, la femme, génisse, mère, garce, nourrice, épouse, la Femme règne.

Étirés par un Greco nilotique, mal voilés de tissus griffant très peu la pierre, des corps exquis ont des grâces d'antilopes. Entre Isis et Hathor, Nefertari, reine de ces lieux, roseau au visage d'anémone, femme sans fesses, amoureuse de biais, promène un air ambigu. Étranges amours que celles du colosse charnu, taureau, montagne, malabar, et de cette permanente pucelle au bassin distingué, à l'air précieux d'ancienne élève de Notre-Dame de Sion. Étranges amours...

Et voici le retour, au fil du courant, avec d'autres étapes. Derr, brouillon d'Abou-Simbel dans une pierre ingrate. Les artisans ramessides n'étaient pas infaillibles. Es-Séboua : noyés dans des sables en forme de tétine, huit lions noirs, dont quatre à tête d'Horus, accroupis, ouvrent la voie à un sanctuaire où triomphe le syncrétisme ; deux Ramsès offrent des fleurs, des feuilles et des branches à un saint Pierre dodu à l'air de comique troupier. Le clergé copte n'était pas coutumier d'aussi plaisants canulars.

Sélaya, Salut ! grand village tout fleuri de Matisse, pétillant de sourires immenses, où nous avons découvert les Nubiens. Entrée furtive, jalonnée de sorcières, de gueuses, de vieillards aux voix d'enuques, militaires chevauchant des ânes feuillus, de mendiants malades. Soudain, trente enfants aux voix lancinantes, venues de forêts très anciennes, chantent pour nous. Et puis, une grande cour où le soleil ne brûle pas, où trois arcades offrent une fraîcheur exquise, où

## Au pays des femmes sans hommes

galopent des femmes tout en rires, en couleurs, en esquives – jaunes, violettes, ironiques.

Tout est offert. Colombes prépicassiennes sur les murs, melons, pastèques, dindons prêts au sacrifice, amitié nubienne.

Tant de blancheur. Une propreté hollandaise. De grands espaces clairs, et partout le pinceau joyeux d'un maître des bêtes et des fleurs. Autour de chaque fenêtre, dans le mur de boue séchée, un motif décoratif, jaune, bleu : la petite porte du pigeonnier interne est entourée d'un feuillage amoureuxment crayonné.

Plus modeste que l'Angelico, le Maître de Sélaya écrit soigneusement à côté de chacune de ses fresques : « Oiseau », « Fleur », « Feuillage »...

C'est sur son âne qu'arrive le bijoutier, chargé de trois bagues, de quatre colliers. Il les présente avec une précaution de receleur, et la tête d'un bourreau d'enfants pour conte fantastique. Si gentil avec ça...

Mais la merveille, c'est le « salon », tapissé de calebasses, vêtu, de perles, de colliers de coquillages géants, de nattes multicolores. Un rêve d'abonné au *Journal des Voyages*, d'ethnologue en vacances ou de décorateur snob. L'imagination décorative confond : tout leur est bon. Disposées en rosaces, des boîtes de « Gold Flakes » ou de « Player's » éclosent en fleurs sauvages. Ampoules peintes, ceintures de raphia, tresses de laine, bols suspendus au *rahed*, tout rutil : version barbare de ces chapelles espagnoles où flamboie le baroque.

Ce temple aux dieux domestiques (deux, trois fois domestiques) prolonge celui d'Abou-Simbel. L'Afrique ne se dément pas.

Le rire qui fuse ici, on peut y voir le signe d'un espoir. La Nubie, avalée par le dieu Nil, va mourir. Qui sait ? L'eau vorace montera, ranimant des ouadis desséchés depuis des millénaires. Intelligent, attentif, l'œil brûlant, le jeune instituteur de Sélaya croit en son village, nous le dit fermement. Le ouadi Sélaya gorgé d'eau, 70 000 feddans de bonne terre renaîtront à la culture. De quoi nourrir, ou presque, les 60 000 Nubiens. Thème de propagande officielle ? Illusion ? Cet

## Au pays des femmes sans hommes

homme, parti étudier au Caire, est revenu à son village, en connaissant les risques. Ce geste seul réinvente la Nubie.

Ce pays va disparaître sous les eaux...

La première cataracte du Nil, maîtrisée depuis 1902 par le barrage actuel, a poli, sculpté le granite violet des énormes roches qui encombrent le lit du fleuve. On circule en barque au milieu des rapides. L'immense barrage (le « petit »), 1 km 200, coupe brusquement cette frénésie de pierre d'une vaste nappe d'eau tranquille. Des ingénieurs français d'abord, puis suédois et allemands y ont construit depuis 1956 une centrale électrique qui, en 1962, fournit l'énergie à de nouvelles industries, et spécialement à l'usine d'engrais Kima que des firmes allemandes ont édifiée.

Bien avant d'approcher du temple de Ramsès, aux confins du Soudan, avant même Kalabcha et Dendour, deux raies blanches délimitent sur chaque rive l'emplacement du gigantesque ouvrage. Depuis janvier 1956, les travaux ont commencé. Sur deux radeaux, placés sur le fleuve à égale distance des rives, des hommes travaillent jour et nuit. Leur maison flottante est amarrée un peu plus bas. Le « bureau », une construction minuscule au sommet de la rive, d'où l'on embrasse la vue du Nil loin devant nous. Nous sommes à 6 km au sud d'Assouan, dans une formidable solitude. Ici, pas même le désert. Pas de terres, pas de village. La berge granitique, élevée de 35 m., n'est pourtant pas très étroite, et plus de 1 300 m. nous séparent de l'autre rive. C'est là cependant l'emplacement que les plus grands experts mondiaux ont choisi pour élever le plus puissant ouvrage hydraulique du monde. C'est dans ce néant perdu que s'entrechoquent les ambitions des deux grands empires. Le barrage, on le sait, est à l'origine de la crise de Suez.

L'Égypte se rétrécit comme une peau de chagrin. En cinquante ans, sa population a quintuplé et ses terres n'ont que peu sensiblement augmenté. En deux ans, la population s'est enflée d'un million et demi ! Seule, une entreprise révolutionnaire peut sauver ce peuple. Il lui faut de nouvelles ter-

## Au pays des femmes sans hommes

res pour son agriculture, il faut de l'énergie électrique pour son industrie. Il lui faut de l'EAU.

L'eau, le Nil la fournit. Mais 45 % du débit du fleuve vont se perdre dans la mer. Il y a aussi les années grasses et les années maigres, le débit insuffisant ou la crue dévastatrice. Le débit du fleuve est irrégulier, selon que les pluies grossissent plus ou moins le fougueux Nil bleu, qui descend du plateau d'Éthiopie, lui fournissant 80 % des eaux. L'entreprise consistait donc : 1° à capter cette eau perdue ; 2° à régulariser le débit du fleuve et fournir l'eau aux moments opportuns. Depuis la plus haute antiquité, les pharaons se sont inquiétés de maîtriser l'eau, d'irriguer, d'étendre les terres. Et Amenhemet II, souverain du Moyen Empire, en entourant le lac Moeris, dans le Fayoum, d'un mur de plusieurs dizaines de kilomètres, était sans doute le précurseur des bâtisseurs du Haut Barrage. De nos jours, 6 barrages règlent la distribution de l'eau en Égypte : deux dans le Delta, puis à Assiout, Nag-Hamadi, Esna et Assouan. Seul, ce dernier est destiné à l'emmagasinement de l'eau, de février à juin.

Il est bien évident que le stockage et la régularisation ne doivent pas uniquement porter sur les derniers 1 500 km du Nil, là où il ne reçoit plus aucun affluent, et que c'est sur le haut cours du fleuve que l'on devrait résoudre le problème de l'utilisation totale des ressources en eau. En fait, il existe depuis de longues années un certain nombre d'études et un plan d'ensemble établi par les Anglais sur le « développement de la Vallée du Nil », comprenant un certain nombre d'ouvrages de grande importance sur les lacs équatoriaux : lac Victoria, lac Kioga, lac Albert, lac Tana en Éthiopie ; enfin, des canaux de dérivation dans la région des Sudds (marais du Soudan) afin de réaliser ce qu'on appelle un peu abusivement le « stockage centenaire ». Mais ces gigantesques travaux supposent, non seulement des capitaux fabuleux, mais une politique africaine en harmonie avec les divers pays intéressés — possessions britanniques, Éthiopie, Soudan — vers laquelle il ne semble pas que l'on aboutisse prochainement. Pressée par une démographie pléthorique, l'Égypte a donc établi un projet strictement égyptien sur la portion du cours du Nil qu'elle contrôle.

## Au pays des femmes sans hommes

Déjà en 1882, un ingénieur français, M. de La Motte, soumettait le projet d'un ensemble de trois ouvrages au sud du défilé du Gebel Sielsileh, complété par un réservoir à Kalabsha, à 45 km. au sud d'Assouan. L'idée n'est donc pas nouvelle. Mais c'est une étrange histoire que celle des origines de l'actuel Sadd-el-Aali. En 1947, un ingénieur agronome, M. Adrien Danimos, présentait au gouvernement un projet de barrage vingt fois plus important que l'actuel barrage d'Assouan. Il avait repéré une dépression qui formait une vaste cuvette naturelle au sud d'Assouan, capable de retenir des milliards de mètres cubes. La guerre de Palestine arrêta l'examen du projet. En 1952, le gouvernement de Bonn, ayant dû accorder à l'État d'Israël de très importantes réparations au titre des minorités juives d'Allemagne et d'Europe centrale, les États arabes protestèrent. L'Allemagne dépêcha aussitôt en Égypte une mission économique pour rétablir de bonnes relations et, si l'on peut dire, réparer ces réparations. « Que peut-on faire pour être agréable aux Égyptiens ? » demanda-t-on au gouvernement. « Construire le Haut Barrage », répondit Le Caire. Et c'est ainsi que des experts allemands effectuèrent les premières études des plans successivement établis par MM. Danimos et Galioli, un ingénieur italien, chargé par le premier du relevé stéréoscopique. Par la suite, un comité international comprenant les plus grands spécialistes mondiaux, devait reprendre et mettre au point le plan établi par la « Hochtief » de Dortmund, mais refondu, repensé par les ingénieurs égyptiens. Deux experts, notamment l'Américain Terzaki et le Français Coyne, restèrent en relations constantes avec le « comité du Haut Barrage ».

C'est en novembre 1954 que Nasser annonça la décision du gouvernement de construire le Sadd-el-Aali. Ce barrage-poids – par opposition au barrage-digue – doit délimiter un immense lac-réservoir d'une contenance de 130 milliards de mètres cubes. La cuvette naturelle s'étire sur 400 km. dont 200 au Soudan, et couvre une superficie de 60 000 km<sup>2</sup>.

Le lac ainsi constitué pourrait contenir une fois et demi le lac d'Annecy, et trente fois l'actuel réservoir d'Assouan.





Le barrage lui-même est une sorte de montagne artificielle de 110 m. de haut et d'une longueur de 5 km. faite de blocs de granite, représentant 17 fois le volume de la grande pyramide de Chéops, jointoyés par des colonnes d'argile, et non pas bétonnés, afin de laisser de la souplesse et de l'élasticité à l'énorme construction. Une légère porosité diminue la pression en période de crue. C'est actuellement le procédé le meilleur, et le plus économique, pour verrouiller un fleuve de 1 300 mètres de large et retenir 130 000 m<sup>3</sup> d'eau. Le barrage repose sur un lit sablonneux, d'où la nécessité de consolider les sols. C'est par injection d'argile colloïdale que la base du barrage sera fixée, tout en restant souple.

La préparation seule du lit a demandé deux ans. La construction de la digue demandera huit ans, mais dès la cinquième année pourra commencer l'emmagasinement des eaux, dont le niveau constant atteindra 182 m. au-dessus du niveau de la mer, l'altitude du site étant 85 m. L'électrification du barrage demandera cinq ans encore. 16 turbines de 120 000 cv fourniront à l'Égypte 10 milliards de kwh, à des prix très bas : 50 frs à Assouan et 35 frs au Caire !



L'ensemble des travaux : digue et centrale électrique, coûtera 400 milliards, la première tranche de travaux représentant 200 milliards. Mais les avantages que l'Égypte en tirera sont sans commune mesure avec ces chiffres impressionnants. L'extension de près de 850 000 ha portera la surface cultivable à 4 millions d'hectares, soit une augmentation de près de 30 % des terres. C'est en outre la régularité assurée pour toute la production agricole. Actuellement, l'agriculture tout entière est soumise aux fluctuations du fleuve. Ainsi, non seulement les rendements doivent augmenter, mais aussi se transformer en une *productivité permanente*. La culture du riz, essentielle à l'Égypte, pourra s'étendre à 600 000 feddans. Et des terres actuellement salées, impropres à d'autres cultures – comme dans le Delta – pourront être transformées en rizières.

Le barrage protégera en outre les cultures et les villages des crues excessives et, en abaissant le niveau de la nappe souterraine, il diminuera de 25 % les frais de drainage. Or, les rendements de l'agriculture égyptienne souffrent beaucoup de l'insuffisance du drainage. Enfin, le cours du fleuve, assagi

## Au pays des femmes sans hommes

et maîtrisé, permettra une navigation constante et régulière et le transport du minerai de fer d'Assouan aux hauts fourneaux d'Helouan, près du Caire.

La production massive et bon marché d'énergie électrique permettrait enfin de modifier le visage de l'Égypte. Si l'on songe qu'actuellement l'Égypte ne consomme que 300000 kwh, fournis par des centrales thermiques, on imagine le bouleversement économique que représentent 10 milliards de kwh à 2 frs l'unité. Près de 17 milliards de mazout seront ainsi économisés chaque année. L'électrification de l'agriculture permettra d'augmenter encore les rendements, déjà améliorés par la régularisation et l'abondance de l'eau. L'industrialisation, dont les limites actuelles sont atteintes par le manque ou le coût de la force motrice, ne connaîtra plus d'entraves.

On estime à 23 milliards par an l'accroissement du revenu du Trésor, et à 355 milliards l'accroissement du revenu national que le barrage assurerait à l'Égypte. L'ensemble des dépenses du Plan de 15 ans, comprenant l'édification de la digue et de la centrale électrique, la bonification des terres, la modification du réseau des canaux d'irrigation et de drainage, l'électrification agricole, en un mot du combinat Assouan, s'élèverait à 1 300 milliards. Tous les experts financiers consultés – y compris ceux de la Banque Internationale – ont déclaré que l'entreprise était saine, *indispensable*. C'est elle seule en effet qui permet la *reconversion de l'économie*, en résorbant l'excédent de population, en modernisant l'agriculture, en permettant la création d'une industrie, en un mot en augmentant le niveau de vie et, par voie de conséquence, en enrayant l'accroissement démographique.

Certes, un certain nombre d'objections ont été adressées, tant sur le plan technique que politique, à la plus grande entreprise qui ait jamais été envisagée dans cet hémisphère. La première concerne le danger que ce lac suspendu au-dessus de l'Égypte ferait courir au pays en cas de guerre. La destruction de la digue ferait s'abattre 130 milliards de mètres cubes d'eau et rayerait l'Égypte de la carte du monde. Mais, sans même objecter qu'un tel cataclysme ne serait qu'un des éléments de cette fin du monde que serait la guerre atomique,

## Au pays des femmes sans hommes

les ingénieurs du barrage ont prévu cette éventualité. En cas de conflit, le niveau peut être ramené à la cote 150, soit à 46 m. au-dessous de la crête de la montagne artificielle.

Deuxième objection : le barrage prive l'Égypte du limon fertilisateur et de ce fait sera rapidement envasé. Les calculs ont montré qu'il faudrait cinq siècles pour combler l'immense lac. D'ici là, d'autres solutions auront été trouvées. Quant au limon, rappelons que le système actuel d'irrigation pérenne par canaux prive déjà les terres de ces limons que, chaque année, en février, des équipes de fellahs, réquisitionnés, retirent des canaux. D'autre part, le limon du Nil, provenant de la désagrégation des basaltes d'Éthiopie, est de composition essentiellement minérale, et ne contient que 2 % de matières organiques. Or, tous les éléments minéraux – 40 % de la composition – peuvent être remplacés par des engrais. L'Égypte possède déjà des phosphates qu'elle transforme, et l'usine construite à Assouan doit pourvoir aux besoins en azote par la fabrication de nitrates. La quantité requise ne représente pas plus, au demeurant, que la dépense actuelle du curage des canaux.

Troisième objection technique : l'immense lac, situé dans un climat terriblement chaud et sec, accroîtrait l'évaporation des eaux, qui atteindrait des proportions catastrophiques. Or, selon les calculs de la commission internationale, l'évaporation sera de 7 %, soit 9 milliards de m<sup>3</sup> sur 130. L'opération reste payante.

La quatrième, d'ordre humain et sociologique, s'est posée pour tous les pays et pour la France : c'est la transplantation des populations du pays submergé. 400 km. environ, en Égypte et au Soudan, vont disparaître sous les eaux : 8 000 feddans de semi-désert, habités par 60 000 personnes. Une ville, Wadi-Halfa, à la frontière soudanaise, sera rayée de la carte avec ses 15 000 habitants. Mais songeons à la pauvreté de cette Nubie désertique, dont les chefs de famille sont obligés de s'expatrier vers Le Caire et Alexandrie pour nourrir les leurs... La situation n'en est pas moins pathétique, si l'on songe que ces populations ont déjà été repoussées deux fois de leurs rives par la construc-

## Au pays des femmes sans hommes

tion et les deux surélévations de l'actuel barrage d'Assouan. Ces populations vont être regroupées. 10 milliards ont été prévus par l'Égypte pour leur réinstallation, sur de bonnes terres, près d'Assouan et de Kom-Ombo.

La cinquième objection, c'est la disparition du trésor archéologique nubien. Treize temples, et surtout le grandiose Abou-Simbel, vont être engloutis à jamais. Mais la technique moderne permettra d'en sauver quelques-uns, démontés pierre à pierre et reconstruits à Assouan. Et les colosses de Ramsès, hauts de 27 mètres, taillés dans le roc, vont être découpés à leur base et soulevés au-dessus de la surface des eaux.

L'Égypte a choisi la sauvegarde de son peuple plutôt que des pierres. Et la vie de 25 millions d'hommes justifie toutes les entreprises. Au reste, Philæ sera sauvée, et l'île émergera à nouveau par l'abaissement du niveau du lac actuel.

Toutes les objections réfutées, il restait – il reste encore – les difficultés d'ordre politique et financier. Tout d'abord, avec le Soudan. On pourrait dire en effet, parodiant Hérodote, que l'Égypte est un don du Soudan. Coupons l'eau à Wadi-Halfa, et l'Égypte n'existe plus. Or, en 1929, une convention signée entre l'Angleterre (« protectrice du Soudan ») et l'Égypte définissait la proportion d'eau accordée à chacun des deux pays. L'Égypte obtenait 48 milliards de  $m^3$  et le Soudan 4 seulement, soit au total 52 milliards de  $m^3$  pour un débit moyen de 84 milliards de  $m^3$ , la différence, soit 32 milliards, se perdant alors dans la mer. La question se posait donc, à propos de la construction du nouveau barrage, de la proportion dans laquelle les deux pays vont disposer du surplus, soit 32 milliards de  $m^3$ . Le Soudan a donné son accord en 1958.

Mais c'est évidemment le financement qui constituait le problème n° 1. Le « Point IV » s'était chargé du relevé topographique, les banques françaises avaient proposé un emprunt de 20 milliards mais consistant uniquement en matériel et services, les Allemands une somme du même ordre ; le budget égyptien pouvait supporter une dépense supplémentaire de 10 milliards de frs par an. Mais il n'était guère qu'un organisme international capable d'aider l'Égypte



## Au pays des femmes sans hommes

sur une vaste échelle, et de lui procurer les devises étrangères dont elle a besoin pour l'importation de l'équipement de la centrale électrique : la Banque Internationale. Dès 1952, ses experts se rendaient en Égypte pour étudier sur place l'ensemble du projet. Leurs conclusions ayant été satisfaisantes, le Dr Kayssouni, ministre des Finances d'Égypte, se rendit deux fois à Washington, en 1954 et 1955. Tandis que les pourparlers se poursuivaient avec les Américains, l'ambassadeur d'URSS au Caire, M. Solod, faisait savoir que son gouvernement était prêt à accorder une « aide technique », puis « économique » à l'Égypte en vue de l'édification du Haut Barrage. Et ce furent, au cours de l'année 1955 et des six premiers mois de 1956, une sorte de course contre la montre, une lutte de surenchère afin de savoir « qui paierait » !

Tout se passait bientôt comme si l'on oubliait l'objectif précis, le barrage. Nasser jouait audacieusement de la rivalité des deux blocs, faisait « chanter » Washington à l'aide des « propositions russes » dont on ne sut jamais exactement l'importance, tout en laissant entendre à ses proches qu'il redoutait bien trop le communisme dans son pays pour faire entrer le loup dans la bergerie. Les conditions de la Banque Internationale sont telles – contrôle du budget de l'État emprunteur, interdiction de tout emprunt nouveau, vérification de l'emploi des fonds – qu'il hésitait également à mettre l'économie du pays sous le contrôle des Américains. Et l'angoissant problème démographique s'aggravait, l'Égypte s'appauvrisait, le régime risquait de sombrer... Et c'est ainsi qu'on aborda l'année 1956 – celle de la crise...

En 1958, une importante délégation du gouvernement de l'URSS signait au Caire un accord par lequel les Soviets effectuaient la première tranche des travaux. Deux ans plus tard, l'accord était complété : l'URSS construisait et finançait seule le Sadd-el-Aali.

Aujourd'hui des ingénieurs, du matériel russe sont en place. Avec des ingénieurs, des cadres et la main-d'œuvre locale, ils construisent ce qui sera dans dix ans le plus grand barrage du monde.



## Des images et de la laine



Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, un sultan turc, Sélim, ruina les industries d'art en emmenant à Constantinople les armuriers, les marbriers, les menuisiers, les forgerons et tous ces artisans raffinés que l'Égypte ne retrouvera plus, après avoir dépouillé plusieurs mosquées et la Citadelle de leurs marbres, de leurs bois sculptés et transporté en Turquie leurs plus beaux ornements.

Dès lors, l'Égypte cesse d'être ce qu'elle était depuis le <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle, et surtout depuis la chute de Bagdad : le cœur du monde musulman – c'est l'apogée de l'université d'Al Azhar –, le centre intellectuel et artistique de tout le Moyen Orient.

Dans son *Mémoire sur l'État actuel des Sciences et des Arts en Égypte en 1781*, Digean, le « drogman » du consulat de France, explique cette décadence par le déplorable état politique du pays : « Les Beys ne pensent qu'à jouir de l'autorité momentanée qu'ils usurpent et qu'ils s'enlèvent réciproquement. Privés de cette tranquillité qui peut seule ramener le goût des lettres et ranimer celui des talents de tous genres, éloignés de ce goût par les préjugés d'une

## Des images et de la laine

superstitieuse ignorance, ils ne s'en occupent point et, par les révolutions continuelles qu'ils suscitent, ne permettent point non plus aux habitants de l'Égypte de s'en occuper <sup>1</sup>. »



Université d'Al-Azhar

Il est vrai qu'en Égypte le politique conditionne le spirituel et la culture, et que les révolutions politiques précèdent les mouvements de la pensée ; ou mieux, c'est la pensée politique qui autorise et organise la démarche de l'esprit.

---

1. Dans le *Magasin encyclopédique* 1811, t. II.

Nous l'avons vu, le début du XIX<sup>e</sup> siècle a marqué le réveil de l'Égypte, à laquelle Mohammed Ali impose la réforme politique et économique. Mais il faudra attendre trois quarts de siècle pour constater un renouveau de la pensée pure avec les « réformistes » Djemal el Dine el Afghani et Mohammed Abdou, lui-même lié au mouvement révolutionnaire d'Orabi : à l'enseignement des réformateurs, il fallait une projection active. Tel est l'Islam en Égypte que les idées n'y prennent forme que réalisées dans la cité. Chez ce cheik afghan et son disciple égyptien, la renaissance de l'Islam passe par le progrès spirituel inspiré de l'Europe. Ces docteurs de l'Islam, lecteurs de Renan et de Spencer, adhèrent à la franc-maçonnerie. Nous voilà loin, en apparence, des enseignements du Livre.

Abdou, ce Luther de l'Islam, introduit le principe même de la révolution dans le domaine spirituel : l'esprit d'examen, le rationalisme, qui font irruption dans le monde alors clos de la pensée musulmane. Mohammed Abdou brise le carcan du « taqlid », du principe d'autorité, ouvrant des perspectives comparables à celles que saint Thomas d'Aquin avait offertes au monde chrétien. Abdou, s'il ne remet jamais en question le Coran, ose pourtant écrire : « Le Coran ne précise pas tout et laisse à la raison, servante de la religion, le soin d'en fixer le reste. » Et aussi : « Si la raison et la tradition s'opposent, on doit choisir la raison. »

Si ces deux réformateurs n'ont pas eu de continuateurs, ils ont pourtant, en répudiant le fatalisme, réveillé en ces années 1880 la société égyptienne. Mais, paradoxalement, l'effet s'en fit sentir dans le domaine politique plus que spirituel. La pensée d'Abdou donne une structure intellectuelle au panislamisme, et indirectement au nationalisme égyptien. C'est de cette époque que date la naissance de la presse qui, relue aujourd'hui, surprend par son audace et sa liberté de ton.

Les continuateurs de Mohammed Abdou, les frères Abdel Razk, réalisent l'enseignement de cette pensée rationaliste. C'est, vers les années 1920, l'éclosion et le sommet d'un univers spirituel parfaitement ouvert, généreux, antifana-



## Des images et de la laine

tique. Moustapha Abdel Razek, partisan d'une cité moderne, prône la séparation du spirituel et du temporel et, quinze ans après la France, la séparation de l'Église et de l'État. C'est dans le même temps que se fonde le *Wafd*, grand parti démocratique et laïque. L'époque se marque en effet par une très grande tolérance religieuse, les chrétiens participant en nombre à la direction du mouvement de libération nationale et démocratique.

C'est l'époque aussi où Taha Hussein publie une thèse sur la poésie anté-islamique, soumettant le texte sacré à la critique objective qui lui valait les foudres de l'Université d'Al Azhar – dont il avait été l'élève. Il reste depuis lors, en même temps que le meilleur écrivain de l'Égypte, le défenseur d'un humanisme méditerranéen qui fait le pont entre les deux concepts de communauté islamique et de nation égyptienne largement ouverte vers l'Occident. Il a largement contribué à faire connaître en Égypte les grands écrivains français, Gide par exemple, et Gide écrivit la préface de son *Livre des Jours* qui demeure l'œuvre maîtresse de l'écrivain.

Que dire aujourd'hui de la pensée égyptienne, des lettres, de la poésie, de la philosophie ? La littérature, la presse égyptienne sont lues évidemment dans le monde arabe tout entier, qui est suspendu à la radio du Caire. D'où vient alors que nous nous trouvions si démunis aux portes de ce domaine ? Est-ce l'obstacle de la langue ? La traduction serait-elle impropre à faire passer dans notre langue l'intérêt ou la beauté des œuvres contemporaines ? Seuls sont connus du public étranger des hommes qui ont atteint la soixantaine, Taha Hussein et le truculent Tewfik el Hakim dont *Le Journal d'un substitut de campagne* insère dans la trame d'un roman policier la plus allègre satire de l'administration provinciale égyptienne. Mais la sève d'Abderrahmane el Cherkaoui, de Naguib Mahfouz, de Rouchdi Saleh, de Khamissi ou de Kamal Abdel Halim, considérés en Égypte comme de grands écrivains, ne se retrouve pas dans une autre langue.

La période « révolutionnaire » du régime nassérien vit

## Des images et de la laine

encore une pléiade de jeunes conteurs, essayistes, romanciers, une nuée de journalistes dont le talent n'avait d'égal que l'ardeur combative. Fortement influencés par le réalisme socialiste, généreux, bouillonnants, ou mûris par de trop fréquents séjours en prison, ils intéressent par le témoignage social qu'ils portent, plutôt que par la valeur esthétique de leurs œuvres. Une fois de plus, le politique prime.

Ce que les jeunes attendent de l'URSS, de la Chine, ce sont des leçons politiques. Aux prises avec les rudes problèmes économiques dont la jeunesse a pris conscience, les écrivains de vingt-cinq ans cherchent un système efficace. Pour eux, l'art pour l'art est mort. Les problèmes d'expression, de forme sont secondaires, sinon inexistants.

En fait, l'Égypte tâtonne. En quête depuis plus d'un demi-siècle d'une culture nationale, elle restait sollicitée par l'Occident. Cosmopolitisme était alors synonyme de culture.



La crise de 1956, en provoquant la rupture avec l'Ouest, laissa l'intelligentsia désespérée. Il s'agit vraiment là d'une *révolution* – ce que n'était pas jusqu'alors l'entreprise réfor-

## Des images et de la laine

miste, politique et économique de Nasser. La culture, qui était le privilège de la bourgeoisie nourrie aux sources du classicisme méditerranéen, ne put, du jour au lendemain, se « reconvertir » en une culture arabo-musulmane valable. Le « neutralisme positif » n'a pas été aussi fructueux dans le domaine de l'esprit que dans celui des fournitures d'armes. Et le réalisme socialiste vers lequel se jette avec enthousiasme une jeunesse plus portée à la lutte politique qu'à la spéculation désintéressée, ne pouvait en si peu de temps produire des Gorki ou des Cholokhov.

Vers les années 1954-56, pourtant, il y avait matière à optimisme. Qui vivait au Caire parmi ces écrivains, ces journalistes était frappé par le bouillonnement d'une pensée naïve, par le foisonnement d'œuvres souvent hâtives mais somme toute positives. Un monde nouveau s'ouvrait à la jeunesse égyptienne. La presse en était le témoin le plus flagrant.

Journalistes et écrivains se confondant, la presse était devenue, en 1954-1955, l'expression la plus valable de la pensée en Égypte. C'était l'« âge Zola » de l'histoire littéraire. Aucune œuvre, certes, n'est comparable à celles des devanciers – que ce soit Taha Hussein et Tewfik el Hakim qui écrivent en arabe, ou Georges Henein, Jabès et Cosséry en français, ou Andrée Chedid aujourd'hui.

Mais la presse égyptienne, politiquement alignée par la censure, garde une certaine allure et jouit d'un prestige énorme dans le monde arabe. On sait le rôle que les journalistes ont joué dans le développement du nationalisme égyptien. Mais les uns disparaissent – comme *Al Misri*, le journal de la gauche « wafdiste » que Nasser interdit en 1954 – ou sont vidés de leurs éléments « progressistes », comme *Al Chahab* que dirigeait pourtant un compagnon de Nasser. Paradoxalement, c'est encore l'officieux *Al Goumhourria* (la République) qui reste le plus libre (encore que de temps en temps ses collaborateurs soient épurés). Parmi les jeunes, les journalistes sont certainement ceux des intellectuels qui font preuve de plus de mordant, de liberté d'esprit et de courage. Les arrestations le prouvent.

En 1958, un écrivain égyptien dénonçait « le gel culturel » de l'époque. Il constatait : « Nous n'avons pas été témoins, en 1957 et 1958, de travaux nouveaux sur la littérature, sur la pensée en général. Et pourtant depuis 1952 nous avons assisté à une grande explosion créatrice, à une grande tentative de renouveau. » Le phénomène ne fait que s'aggraver depuis lors. Et l'on assiste depuis 1956 à l'accélération d'un processus de « déculturation » qui était apparu depuis plusieurs années déjà.

Les causes en sont profondes et tiennent à la nature même du mode de gouvernement. La rupture avec la culture occidentale – qui n'est que partielle – n'est pas la seule cause de cet appauvrissement intellectuel. Et l'on constate également une baisse de niveau au sommet dans tous les pays qui développent très vite leur enseignement à la base. Cette baisse de tension ne serait alors que passagère.

L'autoritarisme, le « césarisme » ne sont pas propices à l'éclosion de la pensée, à la recherche critique, à l'étude comparée. Sur ce peuple écrasé depuis des millénaires par un pharaonisme permanent, le contrôle dictatorial et policier du régime ne peut amener que repli et stagnation.

Turbulente, indisciplinée, fortement politisée, l'Université a joué son rôle dans la prise de conscience de libération nationale contre les Anglais. Et plus que d'heures de cours, les étudiants s'enorgueillissaient de grèves, de manifestations armées, de trams renversés, de coups de main qui leur valurent de sanglantes répliques de la police égyptienne et de l'armée britannique. Il y eut des morts et des martyrs. Lorsque Naguib et Nasser prirent le pouvoir, la jeunesse universitaire crut venu le grand jour de la liberté. Certaines mesures autoritaires des « Douze » leur ayant déplu, ils décidèrent la grève et firent exploser quelques bombes dans les jardins de l'Université. Mais on ne plaisante pas avec le *Raïs* Gamal. Il fit encercler l'Université par des barbelés et des tanks. Des centaines de « meneurs », professeurs et élèves, furent jetés en prison. 123 professeurs, et parmi les meilleurs, furent ainsi limogés ou emprisonnés. Des milliers d'étudiants

## Des images et de la laine

arrêtés ou chassés. Naguère, il était de bonne tradition de passer quelques mois en prison. On se faisait ensuite une gloire de ces vacances, comme les étudiants allemands de leurs cicatrices... Nasser, lui, obligea les détenus à travailler et à passer leurs examens. Pour les autres, un régime sévère de surveillance et de travail fut établi. Il institua une police universitaire, chargée de dénoncer aux autorités les récalcitrants et les opposants, institua un examen d'hiver au milieu de l'année : faute d'y être reçu, on se voyait fermer à jamais les portes de l'Université.

La dictature est venue à bout des fièvres de la jeunesse. Personne ne bouge. Mais on travaille apparemment sans joie, dans une apathie qui exclut l'enthousiasme et l'esprit de recherche. Il s'agit seulement de réussir aux examens pour obtenir la bonne situation qui permette de gagner le plus d'argent possible. Si la turbulente Université des années 25 à 50 a fourni de brillants esprits, dont un grand nombre forme aujourd'hui les ministères et le *brain-trust* de Nasser, ouverts aux idées nouvelles et aux grands courants de la pensée universelle, la trop sage jeunesse de 1961 s'endort dans un paisible confort intellectuel. Elle ne lit plus, ne discute plus, ne se bat plus. Ses ligues politiques sont dissoutes, ses activités étroitement surveillées. La baisse du niveau intellectuel de l'Université frappe les Égyptiens eux-mêmes. L'étranger n'offre que peu de recours, puisque les autorités ne laissent sortir que fort peu d'étudiants. Deux mille en 1960-61 vers les pays de l'Est, quelques dizaines à l'Ouest... 83 000 autres attendent des jours meilleurs.

Les intellectuels n'ont pas la vie facile au Caire. Aux années du surréalisme d'expression française, qui vit surgir des écrivains tels que Henein, Jabès et Cosséry, a succédé la période du réalisme progressiste des années 1953-56, des journalistes qui couraient de Chine en URSS, des écrivains révolutionnaires, des théoriciens marxistes, des poètes d'un panarabisme socialisant. Mais, en 1958, on arrêtait libéraux et communistes (pêle-mêle, anti et pronassériens). Dans leurs prisons et dans leurs camps, privés de livres, de journaux et de papier, dans l'impossibilité de lire et d'écrire, ils rendent encore



## Des images et de la laine

hommage au Président « objectivement révolutionnaire ». Mais, pour longtemps, le pays sera privé de leur production. Quelques-uns meurent, quelques-uns sortent mais restent muets, étroitement surveillés par une police qui ne désarme pas.

Passés les premiers feux de l'espoir, la jeunesse intellectuelle n'a rien trouvé à quoi se raccrocher. Le nationalisme triomphant, les Anglais boutés hors d'Égypte, les biens étrangers nationalisés, qu'offrir aux jeunes ? Le neutralisme n'est pas une idéologie, c'est une tactique, au plus une stratégie. Une seule morale : l'efficacité. Et le thème de la « nation arabe » est si uniment politique qu'il n'a pas trouvé de support ni de chanfre parmi les écrivains et les penseurs.



« L'héroïne algérienne  
Djamila Bouhired »

## Des images et de la laine

L'Égypte intellectuelle ? Une zone de « possibles » où le régime ne tolère que l'expression qui approuve. Mais autoritarisme et censure n'expliquent pas tout. Il faut voir dans le processus de déculturation – passagère – un phénomène sociologique. La nouvelle classe qui émerge, petite bourgeoisie matérialiste et jouisseuse, sans traditions, n'a pas encore eu le temps de mordre au monde des idées. Pour elle, les valeurs intellectuelles ne font pas figure d'impératif. La revendication sociale prend ici le pas sur l'exigence esthétique et ne trouve même pas un terrain d'expression, édulcorée qu'elle est par le manque de liberté, la censure et l'obligation de rester « dans la ligne ».

Qu'en est-il aujourd'hui de l'éblouissant génie pictural égyptien, celui des tombes de Thèbes ou du temple de la reine Hatchepsout ; de celui des fresques coptes si touchantes de Saint-Antoine ou du Wadi Natroun ? Qu'en est-il de l'architecture des Qalaoun et des Beibars ? Ces trois âges de la grandeur égyptienne – pharaonique, chrétienne et musulmane – ont-ils des continuateurs ? Un écrivain plein d'un humour très amer dressait un jour la liste des œuvres « qui ne sont pas faites »...

L'art populaire est mort. Il est mort depuis un siècle, lorsque l'irrigation pérenne obligea le paysan et sa famille à travailler quinze heures par jour dans ses champs d'un bout à l'autre de l'année. Point de loisirs au long des hivers pour tisser, modeler, tourner, ciseler. Quelques décades plus tard, vers la fin du siècle dernier, les Anglais submergeant le pays de mille objets domestiques fabriqués à Liverpool, l'artisanat s'étiola et mourut. L'art populaire ne vit que de la nécessité. Il faut aujourd'hui courir en Nubie ou jusqu'aux oasis occidentales (Siwa) pour retrouver là des vanneries, ici l'art bédouin, tapis et bijoux, qui ne sort pas des tentes des nomades. Dans la vallée du Nil, l'art spontané a disparu.

Mais quelques enfants, petits fellahs vivant au milieu des bêtes familières, la gamousse, l'âne, les pique-bœufs blancs, les oies et les canards du canal, travaillent seuls parmi les arbres et le vert des prés. Une maison blanche à coupole abrite



Dindons, enfants et tapisserie Wissa-Wassef.

ces petits paysans d'un village voisin du Caire. Au loin, les pyramides familières se découpent comme des jouets. Point de maître. Des fillettes et des garçons de huit à quinze ans créent sur des métiers primitifs des merveilles avec de la laine.

Il y a quelques années, un architecte, Ramsès Wissa-Wassef, curieux de retrouver la grande tradition du tissage et de la broderie coptes qui fleurit entre le IV<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle, eut l'idée d'installer quelques petits villageois devant des métiers à

## Des images et de la laine

tisser. On leur enseigna seulement les rudiments de la technique de la laine. Les résultats confondent nos grands lissiers. Sans carton, sans dessin, sans formation artistique, ces enfants ont réinventé l'art de la tapisserie. Ils recréent avec science et humour la poésie que leur offre la nature égyptienne, savoureuse et juteuse. Et les petits chrétiens se souviennent des récits de l'Histoire Sainte, contés par l'*Abouna*<sup>1</sup> du village ; naïfs personnages, sœurs et frères de leurs parents, de leurs voisins. C'est la Fuite en Égypte et la Vierge sur son âne, ou le Paradis terrestre peuplé des bêtes et des poissons du Nil.

Ces enfants n'ont jamais vu un livre d'images, ignorent les musées, les statues, les tableaux. Ils ne connaissent pas Le Caire, et cette année, Ramsès leur a montré la mer pour la première fois de leur vie. Ils ont enrichi leurs thèmes campagnards du train, des vagues et des baigneurs...

Spontanément, la beauté naît sous leurs doigts, pétrie de rêve. Il semble que tout le génie pictural des siècles passés se soit réfugié dans ces tapisseries des enfants du Nil.

Mais cet art, sorti des mains du peuple, n'est pas un art « populaire ». Au contraire des imagiers de notre Moyen Âge – qu'ils rappellent – le pays les ignorent. La jeune peinture ne s'en soucie pas.

C'est avec elle pourtant que nous pourrions parler d'une « École du Caire », qui se cherche, qui balbutie, mais qui avait trouvé un style très évocateur de la pauvre et rêveuse Égypte. Le plus affirmé, Hamed Abdallah, architecte de grandes compositions, au dessin anguleux, aux aplats audacieux, puisait son inspiration dans ce petit peuple égyptien si proche de l'enfance. Abdel-Hadi-el-Ghazzar, grand dessinateur hanté par le misérabilisme magique, rappelait combien l'Égypte est en proie aux maléfices des djinns avec son univers de nabots, de déments et de vieilles, avant d'abandonner le merveilleux pour le monde plus rassurant de l'abstraction.

Réalisme trop cru ou magie, le régime n'aime guère que l'on mette ainsi à nu l'âme paysanne, les pieds des fellahs, et leurs superstitions. Ainsi les toiles de Nada, pleines de pau-

---

1. Prêtre.

vres objets et d'animaux effarés, qui évoquent la terrible condition du peuple du Caire ; le pessimisme de Kamel Youssef qui peint de maigres fellahs avec le limon du Nil ; les personnages désespérés de Farid Kamel, le misérabilisme de Samir Rafi, d'Inji Efflatoun ne sont-ils pas considérés comme « exportables », ni même « exposables ». L'exil des uns, le contrôle et l'arrestation des autres ont tendance à stériliser un mouvement artistique, qui était, il y a cinq ans, le plus intéressant de tout le monde arabe.

Le cinéma pourrait jouer un rôle plus conforme au goût populaire dans un pays qui n'a pas de tradition théâtrale et où il jouit d'un immense prestige. Doté d'un équipement technique très moderne, de techniciens valables, il souffre de la pauvreté intellectuelle de l'Égypte. Pourtant, si la majorité de son énorme production reste très médiocre, soucieuse du seul profit commercial, il est deux metteurs en scène qui, libérés de la censure et des impératifs commerciaux, pourraient donner un élan nouveau au film égyptien en puisant leur inspiration aux sources mêmes de la vie quotidienne et de la société égyptienne. L'ensemble des films de Salah Abou Seif constitue une excellente « description de l'Égypte » du point de vue social. Banditisme agraire en Haute-Égypte, misère et démoralisation de la grande ville, déracinement d'un jeune fellah venu poursuivre ses études à l'université du Caire, son robuste tempérament aborde les sujets brûlants d'une société aux prises avec la misère. Mais ces thèmes n'attirent pas la masse ; aussi ses films ne restent-ils qu'une rare exception dans l'effarante production de *remakes* et transpositions de films américains vulgaires et sentimentaux.

Youssef Chahine, chrétien d'origine libanaise, pur méditerranéen, avait montré d'admirables paysages d'Égypte dans *Ciel d'Enfer*. Métier brillant, maîtrise du récit, il sait diriger les acteurs qui sont généralement d'assez piètres comédiens.

Mais c'est du manque d'auteurs que souffre le plus le cinéma. Faute d'imagination, faute d'inspiration, la majorité des films baigne dans une navrante médiocrité. Et seul l'emploi de la langue arabe leur ouvre – faute d'une autre valeur – le marché des pays arabophones.



## Des images et de la laine

Une culture nationale se cherchait lentement. Sortie du cosmopolitisme, balbutiante encore, elle faisait prévoir des hommes, des œuvres intéressantes. Les stratèges occidentaux garderont la responsabilité d'avoir jeté dans un nationalisme stérile et agressif une Égypte tout imprégnée de culture méditerranéenne et chrétienne. De l'avoir, presque malgré elle, lancée dans l'aventure du nationalisme arabe et, de ce fait, enfermée dans le carcan de la langue arabe.

Une culture, c'est aussi une structure. Secouée par la crise de 1956, l'Égypte a basculé. Dans quoi ? Dans le balbutiement spirituel et idéologique d'une société qui est encore à la recherche de structures nouvelles.

Mais la vitalité de ce peuple est grande. Et la disponibilité de Nasser, inépuisable. « Toujours capable de se libérer en vingt-quatre heures », il est « homme de réaction » plutôt qu'homme d'action, plus habile à sentir les périls et à s'en détourner, les ayant flairés, qu'à prévoir à long terme sa route. Si la déculturation qui guette aujourd'hui la société égyptienne lui apparaît enfin sous son vrai jour, comme le plus redoutable des périls qui menacent son pays, sinon son régime, il peut tenter de redresser la barre. De faire décider, et de faire appliquer enfin, au niveau des masses, cette interdiction du travail rural des enfants qui voue la paysannerie à l'arriération ; de cesser de confondre culture et propagande, discipline scolaire et embrigadement, intellectuels et agents de publicité ; de faire taire enfin cette maladie de suspicion de l'étranger – maîtres et culture – qui s'est tristement substituée au cosmopolitisme délirant de l'ancien régime.

Ce n'est pas d'un mouvement irréversible que l'Égypte est entrée dans une période de « culture à bon marché », voire d'obscurantisme. Le peuple égyptien a assez de saines richesses, de bon sens et de générosité, pour surmonter les risques de ce cléricalisme politico-militaire, pour retrouver la veine d'un art populaire, d'une littérature et d'une pensée irriguées à la fois par la civilisation africaine et la tradition méditerranéenne.

Le dégel sera pour un autre printemps...

Pour mieux croire à ce dégel, écoutons enfin l'écrivain égyptien Ibrahim Farhi : « Le 12 juin 1942, je tombais en panne sur la route désertique Le Caire-Alexandrie, à quelques kilomètres du Mex, dans un tournant. Devant moi, un poteau de l'Automobile Club signalait : « Attention mirage... ». Je descendis de voiture, m'approchai : la pluie, le sable desséché avaient tracé deux barres descendantes de chaque côté du « v ». A cet instant même, un vieux car passait en ferraillant. J'eus le temps de lire très clairement sur la carrosserie, en caractères français : « Cimetière d'Amria et au-delà ... » Repassant par là deux jours plus tard, je ne retrouvais plus le poteau, et les directeurs des sociétés de transport interrogés par la suite haussèrent les épaules quand je leur parlai de cet autobus faisant un service de cimetière... Le merveilleux est partout, dans les sables, au coin d'une rue. Il suffit de peu...

« Faites la part du sable. Ne dites pas : l'Égypte n'existe pas. Ne concluez pas trop vite : terre à mirage (comme on dit terre à foulon)... Nous nous réinventons de siècle en siècle comme ces habitants d'îles de corail qui paraissent et disparaissent, toujours recommencées. Ne faites pas l'important à bon compte. Évitez de dire : l'Égypte est une illusion d'optique. Ne dites rien. Restituez son silence au désert, sa virginité à la mémoire, effacez tous les cris savants. Sinon vous ne saisirez rien et n'empoignerez que vous-même. Vous repartirez agacés, avec un vague malaise devant ce pays qui semble toujours cacher quelque chose en étalant ses charmes. Si vous savez établir en vitesse un code personnel, si vous savez faire jouer vos tables d'équivalence, vous avez une chance de communiquer. Sinon, comme les champignons de chez vous, nous nous atrophions et disparaissions sous vos regards trop vigilants...

« Cités écroulées, poussière de civilisation : c'est cela, le sable de chez nous. De l'histoire pulvérisée... »

De l'histoire qui ne demande qu'à renaître.



## quand faut-il y aller ?

### ● Climat

Chaud et sec. En dehors de la côte méditerranéenne et d'Alexandrie, climat du désert. Grands écarts de température entre le jour et la nuit.

Étés très chauds de mai à octobre. De 35° à 45° au Caire, et parfois plus en Haute-Égypte (Louqsor, Assouan...).

Période idéale : décembre, janvier, février, mars.

Les voyages organisés d'été sont moins chers, car les hôtels font des prix spéciaux hors saison. A déconseiller aux gens qui ne supportent pas la très grande chaleur. Ne pas oublier que la visite des temples et des tombeaux est déjà fatigante en soi.

Précautions indispensables en été : faire la sieste, déjeuner très légèrement et ne pas boire de vin à midi.

### ● Visas, passeport

La demande de visa comporte la désignation de la *religion*, pour tous les pays arabes du Moyen-Orient.

On ne peut obtenir de visa si le passeport comporte déjà un visa israélien. Dans ce cas, faire faire un second passeport à la Préfecture en indiquant la raison.

Il n'est donc pas possible d'aller, au cours d'un même voyage, en Égypte, Syrie, Liban, Jordanie et en Israël. A Noël et à Pâques, le passage des pèlerins est autorisé de la Jérusalem ancienne (Jordanie) à la Jérusalem moderne et aux Lieux Saints situés en Israël. De l'un des pays arabes du Moyen-Orient, on peut aller à Chypre et, de là, en Israël.

Tant qu'il n'y a pas de relations diplomatiques entre la France et l'Égypte, s'adresser pour le visa à l'ambassade de l'Inde à Paris ; ou à l'ambassade de l'Égypte à Rome (un mois de délai).

Les voyages organisés en groupe sont plus simples du point de vue des formalités, et moins chers.

En Égypte, vous devez être enregistré dans les 24 h. à la « Mogamma » sous peine d'une amende de 50 000 anciens francs. Les hôtels le font automatiquement ; attention si vous descendez chez des amis.

## comment y aller ?

### ● Avion

Paris-Le Caire par Air France TAl.

Autres compagnies étrangères : TWA, BOAC.

La MISR AIR, compagnie égyptienne, part de Rome.

Air France : Caravelle. Prix : classe tourisme aller et retour : 1 719 NF.

1<sup>re</sup> classe                      »                      »                      2 516,40

Durée : 5 heures 35 de vol.

### ● Bateau

Compagnie italienne Marseille-Gênes-Naples-Le Pirée-Alexandrie (Beyrouth au retour). Prix : de 80 à 233 dollars selon la classe, 10 % de réduction sur l'aller et retour. Passage des voitures, à partir de 450 NF.

Durée : 4 jours.

### ● **Tourisme intérieur**

Avion **Le Caire-Louqsor**.

Train de nuit (wagons-lits, restaurant), **Le Caire-Louqsor, Assouan** : une nuit.  
Prix : 10 L. E. soit environ 100 NF.

Bateau du **Sudan-Railways Assouan à Wadi-Halfa** et retour (**Abou Simbel** et la Nubie).

Vous pouvez louer un bateau à Assouan pour visiter la Nubie : 7 L.E (7 000 anciens francs) par jour plus la nourriture pour vous-même et l'équipage. Cabine de 4 couchettes.

Pas de camping (sauf sur les plages, avec autorisation).

Vous pouvez visiter par ordre de facilité :

1 – La Haute-Égypte.

2 – La Méditerranée, Alexandrie et les plages d'Agami et Aboukir.

3 – La Mer Rouge : plages magnifiques, pêche sous-marine, requins.

4 – Le Sinaï. Voitures spéciales qui partent de Suez.

5 – Les oasis : près du Caire, le Fayoum. Les couvents du Ouadi-Natroun.

Le désert occidental : Siwa au nord, jusqu'à Kharga au sud. Voyage difficile et compliqué.

Autorisation indispensable pour tous les déserts, la Mer Rouge, le Sinaï. A demander à l'administration des Gardes-frontières. Les agences de voyages s'en chargent.

L'Automobile Club d'Égypte, le Touring Club, l'Office du Tourisme égyptien vous seront d'un grand secours pour l'organisation de ces promenades si vous n'êtes pas en groupe.

## **quand vous y êtes**

### ● **Du Caire vous pouvez aller**

à Jérusalem, Jordanie (par avion) visa au Caire.

Beyrouth et Baalbeck (Liban).

Amman et Petra (Jordanie),

Khartoum, (Soudan.)

### ● **Vous ne pouvez pas aller**

à Damas et en Syrie depuis la rupture du 28 septembre 1961, en Israël, au Yémen.

### ● **Vous pouvez aller très difficilement**

en Arabie Séoudite. « No female », m'a-t-on répondu.

### ● **Cartes et plans**

N'essayez pas de vous procurer une carte d'Égypte ou un plan du Caire. Vous seriez suspect d'espionnage. Contentez-vous de votre guide (bleu ou autre).

### ● **Guides**

Ne vous laissez pas happer par les guides à la sauvette. Le gouvernement est d'ailleurs très sévère à leur égard. Demandez, si vous le désirez, un guide officiel au Service du Tourisme. La direction en est au Caire, 5, rue Adly, et vous trouverez des annexes très visibles dans les villes touristiques. Le tarif est fixé par le gouvernement.

### ● **Photos**

C'est grâce à eux que vous pourrez faire tranquillement des photos. En dehors des monuments, pour lesquels il n'y a pas de problème, il faut être très circonspect en matière de photos. A la campagne, les fellahs détestent cela. Au Caire, et dans les villes



en général, si vous ne vous contentez pas des buildings, vous risquez d'être regardés d'un fort mauvais œil. Il ne faut photographier ni enfants pieds nus, ni hommes en galabieh, etc... Ils ont tous le complexe du non-Européen, et voudraient ne faire connaître que des complets vestons.

### ● « Langues du pays »

L'arabe. Mais le maghrébin n'est guère compris.

Si vous ne parlez pas l'arabe : le français (toute la société, une partie de l'administration, beaucoup de commerçants au Caire, à Alexandrie) ; l'anglais (administration, police, services officiels, armée) ; le grec (beaucoup de commerçants, surtout à Alexandrie) ; l'italien, moins couramment. Au Caire et Alexandrie.

### ● Journaux

Si vous lisez l'arabe : *Al Goumhourria*, *Al Ahram*, *Akhbar* ;

si vous ne lisez pas l'arabe : *Le Progrès égyptien*, *Le Journal d'Égypte*, *La Bourse égyptienne*, *Images*, *La Revue du Caire* (lit.), (en français) *Egyptian Gazette* (en anglais).

### ● Monnaie

La Livre Égyptienne. Elle vaut officiellement NF 14 ; sous multiple, la piastre, le dixième : son cours réel en 1962 : 8,60 NF. (pourboires courants : de 2 à 5 piastres).

### ● Cultes et Églises

Islam : sunnisme.

Christianisme : tous les rites d'Orient, et latin. Protestants.

### ● L'heure

Fuseau horaire de l'Europe Orientale : en hiver, l'Égypte est une heure en avance. En été, de mai à octobre, de deux heures.

### ● Vêtue

Au Caire, en hiver, durant le jour, il ne fait jamais moins de 10°. Par contre, les nuits, été comme hiver, sont froides. S'habiller comme au printemps en France. Pour les femmes, tailleur, blouses, pull-over. Dès le mois de mai et tout l'été, robes très légères, de préférence en cotonnades. Le nylon tient trop chaud en Haute-Égypte. Pas de problème de lavage et de repassage : très bon marché et immédiat.

### ● Médicaments

On trouve très difficilement les spécialités qui souvent manquent complètement. Emporter ce dont on use généralement.

### ● La cuisine

C'est celle de toute la Méditerranée.

Kebab : brochettes, viande grillée.

Feuilles de vigne farcies, tomates, poivrons, riz à tous les repas, crevettes géantes et délicieuses. Poisson excellent à Alexandrie et sur la Méditerranée.

Typiquement égyptien : *mouloukhia*, pigeonneau grillé. Concombre au yaourt et à la menthe. En Haute-Égypte : pigeon farci au blé vert. Oie. Dinde.

### ● Hôtels

Toutes les catégories du grand luxe, Hilton Palace au Caire, Shepheard's, Sémiramis, jusqu'aux catégories B et C. Tous les prix sont fixés par l'État, ainsi que les repas dans les restaurants. Dans les meilleurs hôtels, prix de la chambre par jour : de 5 L. E. à 8 L. E. Hôtels moyens dans le centre, pension complète : 2 L. E. par jour.

## petit lexique minimum et indispensable

ayoua	oui.
la	non
malech !	qu'importe !
koyes	bien, bon. Koyès ketir : très bien, très bon.
bokra, in Cha'Allah !	demain, si Dieu veut !
moutachaker	merci.
saïda	bonjour, salut et au revoir.
mamnour	interdit.
maksour	cassé.
caracol	commissariat de police. <i>pour votre taxi :</i>
a la toul	(tout droit),
yeminak	(à droite),
chimalak	(à gauche).
mabrouk	bonne chance ! (bénédiction de Dieu), souhait de bon augure.

## quelques dates

- 1922 Indépendance de l'Égypte.
- 1924 Élection du premier parlement.
- 1927 Mort de Saad Zaghloul, animateur du mouvement national (Wafd).
- 1936 Traité anglo-égyptien : évacuation des troupes britanniques, sauf la zone du Canal de Suez.
- 1945 Création au Caire de la Ligue Arabe.  
Le commandant Gamal Abdel Nasser commence à former de petits groupes de révoltés qui prendront le nom d' « Officiers libres ».
- 1948 Guerre de Palestine contre Israël.  
Israël, vainqueur, signe l'armistice de Rhodes.
- 1951 Nahas entame la « Bataille du Canal » pour l'évacuation des troupes britanniques.
- 1952 23 juillet. Coup d'État des « Officiers Libres ». Le lieutenant-colonel Nasser s'empare du Q. G.  
26 juillet. Abdication de Farouk.  
septembre : le général Naguib président du Conseil. Réforme agraire.
- 1953 Juin. Proclamation de la République. Naguib président. Nasser président du Conseil.
- 1954 Conflit Naguib-Nasser. Naguib démissionne. Naguib mis en résidence surveillée. Nasser président de la République.
- 1955 Conférence de Bandoeng. Nasser représente l'Égypte.
- 1956 26 juillet à Alexandrie, Nasser nationalise la Cie universelle du Canal de Suez.  
29 octobre. L'armée israélienne pénètre au Sinaï.  
30 octobre. Intervention Londres, Paris.  
Novembre, Cessez-le-feu.
- 1958 22 février. Proclamation de la République arabe Unie, entre la Syrie et l'Égypte (RAU).  
Décembre. Purge « à gauche ». 2 000 personnes arrêtées.

- 1961 23 juillet. Nationalisations et confiscations de biens égyptiens.  
 28 septembre. La Syrie rompt l'union avec l'Égypte.  
 Novembre. Purge « à droite » : « millionnaires », « réactionnaires » et diplomates français : c'est la 3<sup>e</sup> révolution.  
 Décembre : Arrestation de quatre diplomates français accusés d'espionnage et de quatorze égyptiens, leurs « complices ».
- 1962 Janvier. Procès des diplomates français.

## petite bibliothèque pour petite planète

- ABUL FATH, L'Affaire Nasser, *Plon* 1962.  
 HENRI HABIB, AYROUTH Fellah d'Égypte, *Alexandrie* 1953 rééd. 1955.  
 JACQUES BERQUE, Les Arabes d'hier à demain, *Le Seuil* 1960.  
 JEAN-MARIE CARRÉ, Écrivains et voyageurs français en Égypte, *Presses de l'Institut Français du Caire*, 1956.  
 LE PÈRE S. CHAULEUR, Histoire des Coptes d'Égypte, *La Colombe* 1960.  
 ALBERT COSSERY, Les Hommes oubliés de Dieu, Les Fainéants dans la Vallée fertile, La Maison de la Mort certaine, Mendiants et Orgueilleux. romans *Paris* et *Le Caire*.  
 CHRISTIANE DESROCHES-NOBLECOURT, Le sauvetage des monuments de Nubie, *revue de l'UNESCO* 1961.  
 LAWRENCE DURRELL, Quatour alexandrin : Justine, Balthazar, Mountolive, Cléa. *Ed. Buchet-Chastel, Paris* 1958, 1959, 1960, 1961.  
 JEAN ET SIMONNE LACOUTURE, L'Égypte en Mouvement, *Le Seuil* (édition revue et complétée 1962).  
 SIR EDWARD LANE : The manners and customs of the modern égyptians, *Londres* 1860.  
 PIERRE MONTENT, La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès, *Hachette* 1946.  
 MOHAMMED NAGUIB, Egypt's Destiny, *Londres* 1955.  
 GAMAL ABDEL NASSER, Philosophie de la Révolution, *Le Caire* 1954.  
 MAXIME RODINSON, Mahomet, *Club Français du Livre Paris* 1961.  
 ANOUAR SADATE, Révolte sur le Nil, *Le Caire* 1957.  
 SERGE SAUNERON, Les Prêtres de l'ancienne Égypte, *Le Seuil* 1960.  
 TAHA HUSSEIN, Le Livre des Jours, *Ed. La Revue du Caire*, 1940.  
 TEWFIK EL HAKIM, Journal d'un Substitut de campagne. *Ed. La Revue du Caire*, 1942.  
 ARTHUR WEIGALL, Histoire de l'Égypte ancienne, *Payot* 1949.  
 SIR GEORGE YOUNG, Egypt. *Londres* 1927.  
 JEAN YOYOTTE, Encyclopédie de la Pléiade, L'Égypte ancienne. *Gallimard* 1956.  
*Quelques livres d'Art :*  
 Dictionnaire de la Civilisation Égyptienne, G. POSENER, S. SAUNERON, J. YOYOTTE, *Éd. Hazan Paris* 1960.  
 La Peinture Égyptienne, *Skira* 1954.  
 Trésor de l'Égypte, SAMIVEL, *Arthaud* 1954. et les albums de l'UNESCO.  
*et trois petits livres d'Histoire (Scolaires).*  
 L'Égypte Ancienne, JEAN VERCOUTTER, *Collection Que Sais-je ; P.U.F.*  
 L'Égypte moderne, MAXIME CHRÉTIEN, *Collection Que Sais-je ; P.U.F.*  
 Histoire de l'Égypte (1517-1937), CH. POUTHAS, *Hachette* 1948.  
*Guides :*  
 Guide Bleu  
 Guide Nagel

# **l'Égypte : misr**

Superficie utile : vallée du Nil + oasis : 34.000 km<sup>2</sup>

Superficie totale avec les déserts : 900.000 km<sup>2</sup>

Superficie habitable et cultivable : 3 % du total

Nombre d'habitants : 26 millions

Population rurale : 80 %

Densité rurale : 550 habitants au km<sup>2</sup> (73 en France)

Le Caire, population : 3 millions

Alexandrie, population : 1 million

Densité moyenne, population Caire : 12.000 au km<sup>2</sup>

Densité de certains quartiers populaires : 112.000 au km<sup>2</sup>

Scolarisation de 6 à 12 ans (2 millions) : 60 %

Analphabètes chez les paysans : 85 %

Nombre d'étudiants (universités) : 83.000

dont femmes : 25% =

Moyenne d'âge, (la même qu'en France à la veille de la Révolution) : 27 ans

Le Nil : longueur de la cataracte d'Assouan à la Méditerranée : 1.200 km

largeur de la vallée : Nubie : 0 km à 0,500

Haute-Egypte : 5 à 10 km

Moyenne-Egypte : 15 à 25 km

Delta, du Caire à la Méditerranée : jusqu'à 600 km sur le littoral.

Lacs : restes de l'immense golfe enserré par les bras du Nil avant que les alluvions ne forment le Delta (quaternaire). Lac Mariout ou Maréotis. Lacs d'Edkou, Bourlos, Menzaleh.

Plages : Méditerranée : Aboukir, *Agami*, toute la côte. Mer Rouge : très sauvage. 1.000 km. Pêche sous-marine, faune et flore admirables.

## **des photos**

Balta : pp. 2a, 179. — Bibliothèque Nationale (Éditions du Seuil) : 121, 3 cv. — René Burri/Magnum : pp. 24, 48, 49, 77, 89, 146, 164. — Cartier Bresson/Magnum : pp. 91, 104, 116, 150, 186. — Elliott Erwitt/Magnum : pp. 4, 16, 70, 96, 97, 102, 119, 130, 170, 172, 181. — Kryn Taconis/Magnum : p. 99. — Costa : p. 113. — Diradour : p. 114. — Giraudon : pp. 2b, 18, 20a, 61. — Keystone : pp. 2c, 29, 31, 37b, 46b, 107a, 109a, 165, 175a. — Simonne Lacouture : pp. 47, 83, 134, 135, 137, 143, 145. — Chris Marker : p. 14. — Museum of Art/New York : p. 13. — Bernard Rouget : pp. 8, 79, 155. — Jean Lacouture : p. 158. — Roger Viollet : pp. 11, 17, 27, 36, 37a, 61a, 73, 106, 2 de cv. — Archives DLC : pp. 3d, 15, 57, 107b. — Archives Facetti : pp. 3a, 3b, 52, 67, 108a, 108b. — Archives Hanich : pp. 23, 46a. — Archives Marker : pp. 38, 175b. — Archives Martine Wilmark : pp. 1, 3e, 19. — Archives York : pp. 2d, 63, 109b. — Archives Gustavo Dahl : pp. 3c, 20b, 21a. — Archives Simonne Lacouture : pp. 30, 126.

Les éléments décoratifs des débuts de chapitre ont été photographiés au Musée du Louvre par Germano Facetti.

Sur la page de couverture : le visage d'une petite cuillère à fard, dite « à la nageuse » (XVIII<sup>e</sup> dynastie, collection du Musée du Petit Palais), photo extraite du film *La Petite Cuillère* de Carlos Vilardebo.

Ce livre le trentième de la collection Petite Planète, a été réalisé sous la direction de Juliette Caputo, assistée de Dominique Lyon-Caen. Travaux photographiques : Roland Bardet et François Duffort.







COLLECTIONS MICROCOSME

# PETITE PLANÈTE

- |  |   |
|--|---|
| 1 CLAUDE VAUSSON<br><b>AUTRICHE</b>    | 16 FRANZ VILLIER<br><b>PORTUGAL</b>           |
| 2 F.-RÉGIS BASTIDE<br><b>SUÈDE</b>     | 17 JEAN-MARIE LOURSIN<br><b>TAHITI</b>        |
| 3 PAUL LECHAT<br><b>ITALIE</b>         | 18 THÉRÈSE HENROT<br><b>BELGIQUE</b>          |
| 4 BERNARD PINGAUD<br><b>HOLLANDE</b>   | 19 MADELEINE BIARDEAU<br><b>INDE</b>          |
| 5 CAMILLE BOURNIQUEL<br><b>IRLANDE</b> | 20 PIERRE JOFFROY<br><b>BRÉSIL</b>            |
| 6 MIMICA CRANAKI<br><b>GRÈCE</b>       | 21 YÉFIME<br><b>JAPON</b>                     |
| 7 JOSEPH ROVAN<br><b>ALLEMAGNE</b>     | 22 FRANÇOIS VERGNAUD<br><b>SAHARA</b>         |
| 8 MICHEL ZÉRAFFA<br><b>TUNISIE</b>     | 23 JEAN MARABINI<br><b>URSS</b>               |
| 9 DOMINIQUE FABRE<br><b>SUISSE</b>     | 24 JEAN BAILHACHE<br><b>GRANDE-BRETAGNE</b>   |
| 10 AUBIER ET TUÑON<br><b>ESPAGNE</b>   | 25 DOMENACH ET PONTAULT<br><b>YOUGOSLAVIE</b> |
| 11 ANDRÉ FALK<br><b>TURQUIE</b>        | 26 GEORGES DESNEIGES<br><b>FINLANDE</b>       |
| 12 ARMAND GATTI<br><b>CHINE</b>        | 27 SYLVAIN PIVOT<br><b>NORVÈGE</b>            |
| 13 VINCENT MONTEIL<br><b>IRAN</b>      | 28 SOLANGE THIERRY<br><b>MADAGASCAR</b>       |
| 14 DAVID CATARIVAS<br><b>ISRAËL</b>    | 29 JEAN ULRIC<br><b>VENEZUELA</b>             |
| 15 JEAN BAILHACHE<br><b>DANEMARK</b>   | 30 SIMONNE LACOUTURE<br><b>ÉGYPTE</b>         |

ÉDITIONS DU SEUIL

27, RUE JACOB - PARIS VI













## DATE DUE

[illegible]

GA

916.2  
L

Lacouytur  
Egyt  
c1962  
1911

665834 C.V.

916.2

916.2

L

665834

